



BWH

Benié

TIBÈRE

ET

L'HÉRITAGE D'AUGUSTE

PAR

M. BEULÉ

DE L'INSTITUT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

TIBÈRE

ET

L'HÉRITAGE D'AUGUSTE

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DU MÊME AUTEUR :

AUGUSTE

SA FAMILLE ET SES AMIS

2e édition. — Un vol. in-8°.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [394]

TIBÈRE

ET

L'HÉRITAGE D'AUGUSTE

PAR

M. BEULÉ

DE L'INSTITUT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

TIBÈRE

ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE

I.

LA MORT D'AUGUSTE.

Nous avons étudié[1] la célèbre figure d'Auguste, ce rusé tyran, selon l'expression de Montesquieu; nous avons complété l'histoire, qui n'est qu'une partie de la connaissance de l'antiquité, par l'archéologie, qui apporte à l'histoire le secours des monuments, dont le

1. Voyez *Auguste, sa famille et ses amis,* in-8, chez Michel Lévy, 2e édition.

témoignage est irrécusable, celui des statues qui ont aussi leur langage et trahissent la physionomie morale, celui des médailles, des pierres gravées et des inscriptions, textes officiels dont la concision est pleine d'éloquence. L'art comme la littérature nous ont fourni des instruments de précision pour pénétrer le masque de l'empereur et réfuter la parole sonore des poëtes ou la complaisance crédule de certains historiens. En dévoilant sa vie privée aussi bien que sa conscience, nous avons montré avec une satisfaction profonde, au nom de la vérité, au nom de la morale, au nom de la dignité humaine, les châtiments de cet homme qui s'est mis au-dessus des lois.

Cela ne suffit pas. Dans les attentats contre le pays, il y a deux coupables : celui qui ose et ceux qui permettent, celui qui entreprend et ceux qui souffrent qu'on entreprenne contre les lois,

celui qui usurpe et ceux qui abdiquent. Le peuple, en un mot, le peuple romain a été coupable envers la patrie comme envers lui-même, le jour où il s'est courbé sous le joug d'Auguste. A-t-il été puni, à son tour, et l'histoire a-t-elle consigné son châtiment? Ce n'est point là le but spécial de nos recherches, mais c'est ce qui ressortira énergiquement des faits eux-mêmes, à mesure que l'archéologie fera revivre la civilisation de l'empire : dans son miroir sincère, les faits seuls parleront.

Cependant, il faut le dire, la loi générale qui conduit la destinée des peuples n'inflige pas le châtiment sans répit; il y a un délai, il y a des occasions de se repentir, il y a des jours favorables et comme un souffle passager, plus pur et plus libre, qui avertit une nation, lui fait apparaître le devoir oublié et l'y rappelle.

Ce moment s'est présenté dans la vie du

peuple romain avec de singulières facilités et une persistance évidente. Cette occasion a été la vieillesse moribonde ou, pour employer le mot consacré, la décrépitude d'Auguste. Dans le déclin de cet homme redouté tout à la fois et enveloppé d'une fausse douceur, que de promesses pour les cœurs courageux! D'abord toutes les ambitions du maître étaient apaisées par un règne de près de cinquante années; tous ses désirs étaient assouvis, toutes ses illusions détruites, et même le plaisir de conduire les hommes (si c'en est un) était épuisé par lui jusqu'à la lie. Ajoutez, non pas l'affaiblissement des facultés, mais l'affaiblissement de cette faculté spéciale qui fait le nerf et le secret du despote, je veux parler de la volonté. Depuis plusieurs années, la volonté d'Auguste fléchissait; il subissait l'empire de Livie et des familiers du palais; il était évident

que l'heure des concessions était arrivée. Qu'a fait le peuple romain, légalement, honnêtement, au grand jour, par la voie droite, pour obtenir ces concessions? Rien! Qu'a-t-il revendiqué? qu'a-t-il reconquis? qu'a-t-il espéré? qu'a-t-il sollicité? Rien!

Un autre secours pour ceux qui attendaient un peu de modestie dans le commandement et une détente dans le pouvoir absolu, c'étaient les fautes commises par ce pouvoir lui-même. La fin du règne d'Auguste a été triste; les conseillers et les généraux de sa jeunesse étaient morts; sa dynastie avait été tranchée par des deuils répétés et implacables. Auguste restait seul avec des lumières affaiblies et des fautes dont il devenait seul responsable. Un type éloquent de ces désastres, c'est Varus avec ses légions attirées dans un piége honteux et égorgées au delà du Rhin. Auguste

se frappait la tête contre les murs de sa chambre en criant : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! » En même temps, messieurs, il aurait été logique, il aurait été patriotique que les citoyens se frappassent la tête contre les colonnes du Forum, en criant : « Auguste, Auguste, rends-nous, non pas nos concitoyens, dont les ossements blanchiront dans les forêts de la Germanie ; rends-nous nos libertés, rends-nous notre participation aux affaires de l'État, rends-nous le droit de partager avec toi la responsabilité, le danger, l'effort et les fautes, si les fautes sont une condition inévitable de la politique. » Le peuple romain a-t-il fait retentir autour du Palatin ces nobles revendications? Non, il n'a point osé ; mais celui qui pesait d'un tel poids sur les âmes aurait dû y lire ou plutôt leur rappeler leur devoir et offrir ce qui n'était point demandé.

Quel beau rôle pour Auguste, messieurs, quelle gloire pure, quel prestige dans l'histoire, si, à la fin de son règne, après avoir triomphé des factions et de lui-même, il eût rendu aux Romains la mesure de liberté que comportaient l'ordre, l'harmonie et l'intérêt même de la patrie! Sylla abdiquait le lendemain de ses massacres, plutôt par dégoût des hommes et du pouvoir, que par l'effet d'une politique justifiée par des réformes et un système. Mais quel exemple magnifique, inouï, incomparable dans les annales de l'humanité, si Auguste, après quarante-cinq ans de règne, était venu dire : « J'ai frappé, j'ai été terrible, puis clément; j'ai eu le pouvoir, je l'ai exercé, je n'ai laissé aux magistratures qu'une apparence : c'était pour vous sauver et vous régénérer. Vous versiez sur les champs de bataille et sur le forum le sang que vos ennemis auraient dû répandre :

j'ai apaisé les guerres civiles. L'aristocratie corrompue affichait une morgue insolente : je l'ai humiliée. Le peuple était animé par un esprit dangereux, novateur, turbulent : j'ai apaisé le peuple en l'élevant. Et maintenant que vous avez pris l'habitude d'être unis, disciplinés, égaux sous le niveau de mon despotisme, je vous rends la liberté, pour en faire une nouvelle épreuve : peut-être en êtes-vous devenus dignes, vous en jouirez après moi, et si elle dure, j'aurai eu la gloire d'en être, à mon tour, le véritable fondateur. »

Auguste pouvait prendre cette résolution rare sans sacrifier aucun des intérêts qui lui étaient chers : il n'avait plus d'enfants, il allait transmettre son sceptre à qui? à un étranger, à Tibère, qui ne lui était rien par le sang, qu'il haïssait, qu'il se laissait imposer par Livie. Par conséquent le sacrifice était facile et l'héroïsme

n'avait d'échéance que le lendemain de sa mort. Auguste, s'il eût terminé ainsi sa sanglante et longue comédie, serait resté un sujet d'admiration pour le monde; ses juges les plus sévères seraient désarmés et la postérité, pour ainsi dire, forcée de lui pardonner ses proscriptions et son hypocrisie, en faveur des derniers actes de sa vie et du souci généreux qu'il aurait eu de l'avenir de son peuple.

Mais cette pensée ne s'est même pas présentée à l'esprit d'Auguste. L'histoire est une indiscrète et les petits faits qu'elle consigne sont la manifestation affirmative ou négative de ce qui se passe dans l'intérieur d'une conscience, fût-elle tortueuse comme l'était celle d'Auguste.

Or, l'an 14 de l'ère chrétienne fut cette époque décisive où les destinées de Rome allaient se nouer ou se dénouer d'une façon

irrévocable. Au mois d'août, après les chaleurs de la canicule, l'empereur fut atteint d'un dérangement d'entrailles qui l'affaiblissait peu à peu et qui s'ajoutait à cette maladie, souvent sans remède, qu'on appelle soixante-seize ans.

Il partit cependant, espérant que la fraîcheur de la mer, la brise salée, le mouvement du bâtiment, les distractions du voyage seraient un remède pour ses souffrances. Tibère, fils de Livie, devait aller en Illyrie pour apaiser une révolte. Auguste voulait l'accompagner jusqu'à l'extrémité de la Campanie.

Pendant plusieurs semaines, malgré l'état, non douloureux, mais alarmant de l'empereur, on ne songea qu'au plaisir, sans le moindre souci de l'avenir de Rome. Ainsi Auguste s'arrêta pendant quatre ou cinq jours à Caprée, cette île si grecque par la pureté de ses lignes

et la beauté de ses rochers, mais que Tibère devait rendre un objet d'exécration. Auguste admira la nature, assista à des jeux, goûta les charmes du golfe de Naples; il avait appelé, dans son enchantement, Caprée l'*île de l'oisiveté*. Il passa à Pouzzoles, où je ne sais quelle fête fut improvisée par des voyageurs revenant d'Égypte; il s'arrêta à Naples avec Tibère, au milieu des séductions de la voluptueuse Campanie. Mais quand il eut quitté Tibère à Bénévent, le mal s'aggrava et il fallut, au retour, s'arrêter à Nola, célèbre par ces beaux vases peints que se disputent nos Musées.

Le mois de septembre commençait et, pendant tout ce temps, que disait-on à Rome? Tous les esprits étaient en éveil : les oreilles étaient tendues vers le prince absent, de même que tous les yeux étaient fixés sur lui lorsqu'il était présent. N'avait-on ni projets, ni agi-

tation, ni espoir? Non, rien de semblable ne faisait battre les cœurs. En effet, quelles étaient les forces sur lesquelles les citoyens amoureux d'un ordre plus stable et plus digne auraient pu s'appuyer?

Le sénat? Découronné pendant les guerres civiles, il avait perdu son énergie, son ardeur, sa foi; il avait fourni de bons administrateurs à Auguste; mais il ne comptait plus d'hommes libres, il ne comptait que des intérêts insatiables et des dévouements sans pudeur. Toutes les fortunes des patriciens étaient compromises, depuis que les revenus qu'ils tiraient des provinces et de la clientèle des nations étaient taris : le luxe s'était accru, les besoins étaient plus impérieux, la vie plus magnifique; les dons de l'empereur pouvaient seuls suffire à remplir des gouffres toujours ouverts.

L'ordre des chevaliers était-il plus fort? Ils

étaient cinq mille, brillants le jour des grandes revues, avec leurs coursiers et leurs belles armes ; ils voyaient leurs priviléges croître chaque jour; on les appelait la pépinière du sénat (*seminarium senatus*), ils étaient ambitieux; ils gouvernaient aussi des provinces, l'Égypte leur était réservée. Mais pour toucher aux affaires publiques, à l'administration, aux finances, aux fermages, il leur fallait tout attendre et tout tenir de la faveur impériale.

Pouvait-on s'adresser au peuple? En admettant qu'il y eût encore un peuple romain, ce peuple était voué au plaisir et à la paresse. Cent jours de fêtes et de jeux par an étaient sa première exigence; du pain non gagné par le travail et des congiaires prodigués à tout propos par l'empereur étaient sa seconde nécessité. Quand l'oisiveté est la reine d'une populace, elle bannit toute vertu politique. Celui-là est son maître

qui la nourrit, l'amuse, la caresse et la joue. On reconnaissait à peine les Romains dans cette foule composée d'affranchis, d'aventuriers, d'étrangers de tous pays; le costume lui-même s'était altéré, et l'on ne voyait plus la toge blanche des anciens temps. L'empereur, quand il venait solliciter leurs suffrages, craignait de se salir contre des toges brunes ou grises, et il se plaignait de ne plus voir le costume national. Hélas! ce qui avait disparu plus complétement que leur costume, c'était la conscience des citoyens.

Les provinces de l'empire ont-elles gardé plus de ressort? Elles sont bien administrées, prospères; elles ne redoutent plus les exactions des Salluste ou des Verrès, parce que les gouverneurs sentent au-dessus d'eux un surveillant sans pitié. Mais les provinces n'ont que la vie administrative; elles végètent, elles ne s'inté-

ressent en rien à la vie politique : le grand drame se passe à Rome ; la province est à l'abri ; obscure et tranquille, servile peut-être plus que la capitale parce qu'elle a besoin de faveurs, et que tout lui vient de celui à qui tout va. Un trait de l'exil de Tibère permet de mesurer ce qu'était déjà devenu l'esprit public. Tibère était à Rhodes, en disgrâce, sans espoir d'arriver à l'empire, menacé par le petit-fils d'Auguste, Caïus César : il vivait en simple particulier, vêtu à la grecque, craintif, humble et caché. Un jour, il projette de visiter les malades et annonce ce projet. Le lendemain, il sort de chez lui et voit sous un portique malades et moribonds rassemblés par les magistrats qui les y avaient transportés au risque de les tuer. C'était pousser la bassesse jusqu'à la férocité.

L'esprit de la capitale valait-il mieux ? Dans une capitale, l'énergie de l'opinion supplée aux

défaillances individuelles, et je ne sais quel courant imprévu ranime la flamme assoupie. L'esprit romain doit subsister à Rome; il existe encore dans quelques âmes vigoureuses; il fermente au sein d'une multitude prête à secouer son indolence. Mais, messieurs, l'esprit romain disparaissait à mesure que Rome était envahie par les étrangers. Rome était devenue le rendez-vous de tous les peuples du monde. L'Asie, l'Égypte, l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, jusqu'aux provinces danubiennes, toutes les nations y versaient des flots de commerçants, de parvenus, de mercenaires, d'esclaves, d'affranchis, de beaux esprits, de précepteurs, d'intrigants, de gens de toute espèce qui venaient chercher la fortune ou le pain quotidien, la débauche ou même le crime. Ce qu'il y avait de plus rare dans Rome, c'étaient de vrais Romains. Or, une capitale qui devient cosmopolite perd l'esprit

qui faisait sa puissance. L'esprit romain a fait place à un esprit cosmopolite, indéfini, banal, cynique; Rome est devenue un centre pour l'univers, m ais un centre de jouissance, de luxe, de plaisirs à tout prix. Ce grand souffle national, qui maintient un peuple et le fait respecter au dehors comme au dedans, doit disparaître quand sa capitale n'est plus à lui, quand elle devient l'auberge du genre humain. Rome ne peut donc réagir contre la province; elle en sera bientôt l'esclave et c'est des extrémités du monde que lui viendront ses maîtres, à la tête des légions, à la tête des barbares.

Il restait une force peut-être qui pouvait n'appartenir à aucun parti, ne connaître ni l'intérêt, ni la crainte, ni la trahison, je veux parler de la jeunesse, la jeunesse, ce trésor qui renaît sans cesse pour l'orgueil des nations prospères et l'espoir des nations opprimées, la

jeunesse, qui n'a encore ni engagements ni remords, qui aime le bien, qui sent battre son cœur aux mots de patrie et de dévouement, qui a besoin d'air surtout pour respirer et pour vivre, et cet air, messieurs, c'est la liberté. Eh bien, la jeunesse romaine, elle est assidue dans les théâtres, dans les cirques, dans les bains publics, dans les mauvais lieux. Une littérature pleine de mollesse et d'adulation l'a corrompue dès que sa mémoire s'est ouverte ; elle est amoureuse du plaisir, du luxe, des jouissances basses et matérielles, dont la fille et la petite-fille même de l'empereur ont donné l'exemple avec leur essaim d'adorateurs. La jeunesse ! elle est positive, elle calcule avec un morceau de craie sur une ardoise dès qu'elle peut calculer, elle veut de l'or, elle veut les tristes honneurs qui ne procurent que la richesse, elle est pressée de parcourir le *cursus honorum*,

c'est-à-dire le cours parfaitement gradué de l'avancement qui enchaîne toutes les carrières les unes aux autres par un lien unique et tout-puissant, la faveur du maître. La jeunesse! ne lui parlez plus des libertés et de la gloire austère de l'ancienne république, ce sont des souvenirs de cinquante ans! Deux générations ont passé en effaçant ce que ces souvenirs ont de vivifiant, et la volupté murmure en ricanant à l'oreille de ces efféminés tout ce qu'ils ont de ridicule. Un demi-siècle de tyrannie, c'est beaucoup; pour que l'indépendance d'un peuple ne soit pas étouffée à jamais par ce joug, il vaut mieux qu'il soit franc, dur et militaire.

Un despotisme audacieux et sincère comprime, incline les têtes jusqu'au sol, mais ne brise pas tous les ressorts d'un peuple, de sorte que lorsque la main qui le courbe est retirée par la mort, il peut se redresser et se

reconquérir. Ce qui est fatal, c'est une domination hypocrite, qui laisse le nom et détruit le fond des choses, qui corrompt, amollit, énerve et abaisse les esprits, leur apprend le mensonge et la flatterie, les attache par un appât si puissant que la peur devient un moyen de gouvernement inutile, les endort dans les bras d'une administration qui ne satisfait que leurs besoins matériels, assure leur tranquillité dans les plaisirs, puis, les voyant asservis au luxe, à la cupidité et aux jouissances physiques, règne, comme Circé, sur un troupeau tel qu'Ulysse lui-même ne saurait reconnaître ses compagnons métamorphosés.

La jeunesse, je la comparerais volontiers à ce blé nouveau qui lève à l'automne et qui bientôt subira les froids de l'hiver. Voici un champ verdoyant; il est envahi tout d'un coup par une bande de chasseurs : hommes, che-

vaux, chiens, se précipitent, piétinent, reviennent, piétinent encore; tout est haché, tout est broyé, il semble qu'il n'y ait plus qu'un désert et que le blé ait péri jusque dans son germe. Revenez au printemps suivant : tout a repoussé, les tiges sont plus fortes, les épis ont doublé de nombre, parce que l'air et le soleil n'ont jamais manqué, parce que la brise féconde a soufflé et rendu la séve aux racines enfouies dans le sol. Au contraire, qu'on jette sur ce champ florissant des herbes parasites, qu'on le couvre d'une litière de paille, qu'on étende soigneusement une couche de fumier, tout périt, tout est étouffé, et l'haleine du printemps ne fera jamais reverdir ces sillons, auxquels l'air a été intercepté trop longtemps. Ce que l'air est pour les plantes, messieurs, la liberté l'est pour la jeunesse.

Ah ! s'il y avait eu à Rome une force politique

et surtout des hommes, que la partie était belle! Et combien le peuple romain est sans excuse, devant la postérité comme devant lui-même, de ne pas avoir saisi l'occasion que la Providence lui présentait si facile! Car il pouvait redevenir le maître de ses destinées sans révolte, sans violence, sans pacte rompu, sans sacrifice, loyalement, au grand jour!

Auguste se meurt, on le sait, cela est clair. Les bruits les plus émouvants arrivent sans cesse de Nola. Là-bas, bien loin de Rome, dans la Campanie, un vieillard va expirer, il expire déjà peut-être entre les mains d'une vieille femme. On assure même que Livie l'a empoisonné : elle a mandé Tibère; mais Tibère est en Illyrie; Germanicus, son neveu, est sur les bords du Rhin. Plusieurs jours s'écoulent. Voici des voyageurs ou de nouveaux messagers; que disent-ils? Livie est toujours à Nola; elle attend

Tibère et cache la mort d'Auguste. Des soldats gardent soigneusement les abords de sa maison, impénétrable aux curieux. Tibère est arrivé : il hésite et se cache à son tour. Un centurion est parti pour l'île de Planasia ; il va tuer Agrippa Postumus, le dernier petit-fils d'Auguste. Il l'a tué, il est revenu, et Tibère commence à respirer.

Quel long drame, messieurs! quelles angoisses, mais quels délais! Quelle incertitude pour les Romains, mais quelle tentation! Ce ne sont pas des heures, ce sont des jours, ce ne sont pas des jours, ce sont des semaines qui s'écoulent. Il n'en faut pas tant pour s'affranchir ou plutôt pour constater par un acte que la nation n'a plus de maître.

Que fait le sénat? rien. Que fait le peuple rien. Que méditent-ils? rien. Qu'espèrent-ils? rien. Ils attendent ; ils sont des spectateurs gla-

cés de cette série de coups de dés où la fortune les joue.

Il est vrai qu'un membre de la famille de Pompée, Lucius Scribonius Libo, voudrait revendiquer l'héritage de son grand-oncle, et faire acclamer par les Romains un nom qui leur était cher. Mais les Romains hochent la tête, et Libo trouve si peu de crédit que Tibère le laissera deux ans au sénat sans le frapper.

Il est vrai que Clémens, un esclave dévoué du jeune Agrippa, parcourt la campagne, à la tête d'une bande assez nombreuse ; qu'il a tenté, mais trop tard, de sauver le petit-fils d'Auguste ; qu'il essayera de se faire passer pour lui. Mais que pouvait une bande commandée par un esclave, sinon le livrer à Tibère ?

Il est vrai que plusieurs voix s'enhardissent jusqu'à prononcer le nom de Germanicus. Il

est jeune, il est populaire, son père Drusus aimait la liberté, il l'aurait rendue aux Romains s'il avait vécu; Germanicus ferait ce qu'avait promis son père. Vain leurre! ce ne serait que changer de maître et Germanicus est sur le Rhin!

Ainsi le temps s'écoule, on n'agit point; on ne délibère point; on se regarde, comme le bétail sans berger; on se sent libre par le fait, esclave par la pensée. Le pouvoir absolu se retirait avec la vie d'un seul homme, qui en était l'incarnation. Cet homme avait attiré à lui toutes les forces de la république en respectant les apparences. La constitution subsistait, vide et bafouée, mais elle subsistait. Les magistrats n'étaient plus que des ombres, mais on pouvait rendre aussitôt à toutes ces magistratures le souffle et la vie. Les consuls étaient là, ils s'appelaient Sextus Pompéius et Sextus Apuléius; selon les lois,

l'un n'avait qu'à prendre la direction des affaires intérieures, l'autre le commandement des armées; ils n'avaient qu'à rassembler le sénat, qui leur aurait répondu la célèbre formule : *Caveant consules;* ils n'avaient qu'à convoquer l'assemblée du peuple, le peuple aurait nommé ses tribuns, dont Auguste avait assumé les privilèges pour être inviolable et sacré. Ces deux actes suffisaient pour remettre en mouvement toutes les institutions maintenues et paralysées. Il n'y avait qu'à faire fonctionner tous les cadavres qui avaient gardé leur étiquette et qui n'étaient peut-être que des corps endormis. Il n'était nécessaire de rien entreprendre contre ces lois qu'Auguste avait feint de respecter, contre la personne de l'empereur, à qui l'on avait juré fidélité, puisque l'empereur était mort, contre la dynastie, puisqu'il n'y avait point de dynastie, puisque les petits-fils d'Auguste étaient

morts, puisque le pouvoir absolu était une dictature personnelle sans titre, une exception et non une institution. Rome, pour s'affranchir, n'avait qu'à se laisser vivre.

Quels obstacles, en effet? La garnison de Rome avec un chef indécis? Le sénat, avec le prestige de son grand nom, aurait élevé la voix, et, devant le peuple réuni dans le forum, l'armée aurait obéi. Tibère à Nola? Il avait le courage militaire, il n'avait point le courage civique. Brave devant l'ennemi, il tremblait devant Auguste et devant les derniers courtisans. Sa lâcheté n'aurait point tenu contre l'attitude ferme d'une nation qui reprend tranquillement l'exercice de ses droits. Il aurait fait ce qu'il a fait ensuite pendant bien des jours par peur plus que par hypocrisie, alors qu'il déclarait ne vouloir rien tenir que du consentement des citoyens.

Voilà comment ces jours de répit, de tentations honnêtes, de provocations salutaires que la Providence présenta aux Romains sont restés stériles, sans mouvement, sans agitation, sans battement de cœur. Tout était tari, tout avait été étouffé par l'intérêt, par les sentiments personnels, par le besoin des jouissances! Voilà pourquoi Tibère a pu, sans danger et sans effort, poussé par la bassesse impatiente des Romains, s'emparer du pouvoir qu'on laissait à terre, le ramasser comme un centurion ramasse le glaive d'un camarade tombé sur le champ de bataille.

Nous pouvons donc, messieurs, conduire les funérailles pompeuses et magnifiques d'Auguste. Ce ne sont pas seulement celles d'Auguste, ce sont celles de la liberté romaine morte à jamais, reniée par une race avilie, descendant dans le tombeau avec Auguste,

ainsi qu'un trophée est enseveli avec le triomphateur qui l'a ravi.

Le corps fut porté jusqu'à Bovillæ, au douzième mille de Rome, par les magistrats des municipes qu'on traversait. La marche funèbre avait lieu pendant la nuit, à la lueur des torches; le jour, on déposait le corps dans un édifice public ou dans un temple. A Bovillæ, les chevaliers vinrent le chercher et le porter à leur tour sur leurs épaules jusqu'à Rome; ils le déposèrent dans sa maison du Palatin. Pendant ce temps, les sénateurs avaient été convoqués. Tibère, s'asseyant parmi eux, ne trouva que des visages marqués du sceau de l'esclavage perpétuel. Tacite a fait une énergique peinture de cette scène. C'est un lugubre tableau d'histoire qui demanderait à un peintre une puissance psychologique égale à celle d'un philosophe, car il faudrait que les visages de

ces tremblants adulateurs exprimassent la douleur d'avoir perdu Auguste, non celle de voir arriver Tibère, la joie de saluer un maître nouveau, non la joie d'avoir perdu l'ancien maître. Et Tibère, de son côté, si bien composé, si modeste, si désintéressé, si dévoué aux lois et au bien public, ne demandant pour toute prérogative que la permission de rendre les derniers devoirs à son père adoptif! En effet, la séance fut uniquement remplie par la lecture des volontés suprêmes d'Auguste et par le règlement de ses funérailles. Les honneurs dépassèrent non-seulement tout ce qu'on pouvait supposer dans un pays païen, mais tout ce qu'Auguste lui-même avait pu rêver. Ce fut la politique de Tibère d'accroître au profit de son prédécesseur un prestige qui rejaillissait tout entier sur le pouvoir dont il héritait, c'est-à-dire sur lui-même.

Auguste était un esprit prévoyant et étendu. Nous avons nié sa moralité et sa grandeur d'âme, mais nous n'avons contesté ni sa prudente politique ni sa déplorable habileté. Auguste avait prévu jusqu'au lendemain de sa mort; se défiant du peuple, du sénat, de ses successeurs peut-être, il avait réglé tout ce qui devait précéder, accompagner et suivre ses funérailles. Tibère présenta au sénat cinq rouleaux (*volumina*) qui portaient inscrites les précautions d'Auguste. Vous ne vous étonnerez pas si cet homme, qui avait été si habile à composer sa vie, a pris soin de composer même sa mort.

Un des écrits contenait l'énumération des armes et des richesses de l'empire; un autre des conseils pour ses successeurs; un troisième le règlement de ses funérailles. Ces trois documents sont perdus. Le quatrième était son tes-

tament privé, dont nous connaissons la teneur sommairement; le cinquième son testament politique, ou, pour parler exactement, le résumé de sa vie (*Res gestæ*).

Il laissait environ vingt-neuf millions de notre monnaie. C'est peu de chose quand on a été le maître du monde; aussi Auguste ajoutait-il qu'il avait reçu plus de huit cents millions légués par divers citoyens dans les vingt dernières années de son règne. Comment avait-il obtenu ces héritages innombrables, par quels moyens, au nom de quelles affections ou de quelles craintes? Sous les règnes suivants, nous l'apprendrons; sous Auguste, nous l'ignorons. On peut douter de l'origine attribuée par Auguste à cette somme immense; on ne peut douter du chiffre lui-même, qui dépasserait, si l'on tenait compte de la valeur comparative du numéraire, plusieurs milliards de notre temps.

« Cet argent, dit Auguste, je l'ai employé pour le bien de l'État. » Nous saurons par son testament politique ce qu'il entendait par le bien de l'État. Il laissait deux tiers de sa fortune à Tibère, un tiers à Livie. Il léguait huit millions au peuple romain ; il ordonnait, en outre, de distribuer à ses gardes 200 francs par tête, aux soldats de la garnison de Rome 100 francs, à chaque soldat légionnaire, dans toutes les parties de l'empire, 60 francs. Ces sommes étaient prêtes dans le trésor.

Quant à l'acte qu'on appelle le testament politique d'Auguste et dont le titre véritable est *Res gestæ divi Augusti,* nous l'aurions perdu aussi sans une circonstance qui l'a fait retrouver gravé sur un monument de l'Asie. Ce résumé devait être gravé et l'a été sur deux tables de bronze placées à droite et à gauche, dans le vestibule du Mausolée. Les tables ont

disparu et le métal a été fondu sans doute.

Mais il y avait à Ancyre, capitale de la Galatie, des tribus gauloises établies depuis plusieurs siècles en Asie Mineure, à la suite d'une invasion. Ces Gaulois, dont les chefs s'appelaient alors Pylæménès, Albiorix, fils d'Atéporix, Amyntas, fils de Gæsétodiastes, professaient un culte particulier pour Auguste, soit qu'ils voulussent obtenir des grâces, soit qu'il y eût dans le vieux caractère gaulois un défaut qui a certainement disparu chez leurs descendants restés sur le sol français, je veux dire un naturel empressement à se faire courtisan et une tendance aimable à la servilité. Les Gaulois élevèrent donc un temple à Auguste : ce temple existe encore, il est en marbre, nous l'avons décrit et analysé l'année dernière. Auguste mort, ils vinrent trouver Tibère et lui demandèrent une copie de l'histoire d'Auguste

écrite par lui-même, afin de la graver sur les murailles du temple; ce qui fut accordé et exécuté. C'est ainsi que le ***Résumé de la vie d'Auguste*** a été conservé, transcrit en deux langues, latine et grecque; c'est ainsi qu'il a pu être relevé, d'abord d'une manière imparfaite, par les voyageurs, et récemment, dans toute son étendue, par un membre de l'École française d'Athènes, M. Perrot, qui a fait démolir puis reconstruire, après avoir copié l'inscription, les masures que les Turcs avaient adossées aux parois du temple et qui la cachaient.

Je parlerai rapidement de ce texte mémorable, parce que l'année dernière nous l'avons commenté pendant une conférence entière. Vous vous rappelez avant tout, messieurs, qu'il était admirablement écrit. Auguste aimait les lettres, il était bon écrivain; quand on raconte de grandes choses et qu'on parle de

haut à la face du genre humain, c'est avec un sentiment d'élévation matérielle qui donne au style le même caractère. Comme latinité, comme beau langage, cet écrit est donc un modèle; les expressions sont sobres, d'une concision énergique; beaucoup de choses sont dites en peu de mots; mais d'un bout à l'autre une seule personne paraît, domine, existe : le *moi*.

Auguste a eu soin de raconter tout son règne, depuis les guerres civiles jusqu'à sa mort, car il a rédigé cet écrit à la fin de sa soixante-seizième année. Il se défiait de ceux qui l'entouraient, il prenait ses précautions contre l'histoire, il voulait imposer à la postérité elle-même le jugement qu'elle porterait sur lui.

Pendant tout son règne, lui seul a existé, lui seul a combattu, voyagé, vaincu, triomphé; c'est lui qui a été sur toutes les frontières, qui a remporté toutes les victoires; c'est lui qui a

créé les routes, construit les monuments d'utilité publique; c'est lui qui a obtenu toutes les magistratures, lui qui les a exercées. En un mot, ce récit est le plus monstrueux exemple d'égoïsme que je connaisse, l'infatuation la plus éblouissante de personnalité. Il n'y a plus pour lui de contemporains, d'auxiliaires, de serviteurs, d'amis, de parents; Agrippa, qui a été le grand homme de l'empire et qui a fait Auguste, ne serait même pas nommé s'il ne fallait fixer la date d'un recensement. Mécène, Statilius Taurus, Balbus, sont supprimés; les généraux et les magistrats sont des ombres effacées; les consuls ne sont rappelés que pour marquer les années, selon l'usage romain. Auguste remplit tout, il est le sujet, il est le verbe, il est l'unique personnage qui ait joué un rôle et paru sur la scène. Il faut remonter aux inscriptions gravées par les Pharaons d'Égypte ou

les potentats de la haute Asie, qui conduisaient les hommes à coups de fouet, pour trouver une insolence aussi radieuse. Seulement le faste oriental est aggravé par l'inflexible précision de la langue latine, qui est d'airain. Ce qui intéresse surtout, ce sont les chiffres des dépenses faites par l'empereur; ils contiennent l'explication des 800 millions dont il est fait mention dans le testament privé. Auguste énumère, avec une complaisance qui nous révèle le secret de sa domination, tout ce qu'il a donné de fêtes au peuple romain, de jeux, de spectacles, de courses : il raconte qu'il a fait combattre huit mille gladiateurs, qu'il a donné vingt-sept représentations d'amphithéâtre, vingt-six chasses ; qu'il a fait tuer trois mille cinq cents bêtes féroces dans le cirque; en un mot, ce sont des récits que surpassent seulement ceux du roi Sargon ou de Nabuchodonosor. Il a dis-

tribué 600 millions au peuple et aux vétérans, et il donne le chiffre de ceux qui ont reçu ces prodigieuses largesses : « Les distributions de blé et d'argent n'ont jamais atteint, dit-il, moins de 250,000 plébéiens, quelquefois 320,000. » Chaque vétéran, dans les colonies, recevait des gratifications du même genre. « J'ai conduit dans des colonies ou renvoyé dans leurs municipes plus de 300,000 vétérans; à tous j'ai donné des terres achetées par moi ou de l'argent pour en acheter. » — Plus loin : « J'ai payé pour mes colonies de vétérans 600 millions de sesterces. »

Les monuments bâtis à cette époque, je vous ai nommé jadis la plupart de ceux qui les avaient construits, je vous ai dit avec quelles ressources et quelles dédicaces. Auguste s'en attribue tout l'honneur ; il compte supprimer l'histoire ou être seul écouté par elle.

De même qu'il n'a point de généraux, il n'a point d'administrateurs ni d'amis; il veut apparaître comme un colosse au milieu d'un désert, effaçant tout son siècle dans son ombre gigantesque.

C'est là un rare effort d'orgueil, mais au fond, c'est une singulière petitesse. Dans ce résumé si superbe et si injuste pour les contemporains qui l'avaient aidé, la fin trahit tout d'un coup la faiblesse de l'auteur. Le colosse se termine par des pieds d'argile. Tant d'enflure aboutit à une modération hypocrite et à une humilité qui fait reconnaître le disciple de Livie. Écoutez l'acteur consommé : « Maître de la république par l'extinction des guerres civiles, je l'ai remise entre les mains du sénat et du peuple romain. Pour ce bienfait, un sénatus-consulte m'a décerné le titre d'auguste; ma porte a été ornée de lauriers

et de couronnes civiques, et une inscription sur un bouclier d'or a attesté ma valeur, ma clémence, ma sagesse et ma piété. Depuis lors, je l'ai emporté sur tous par le rang, *sans avoir en rien plus de puissance que ceux qui étaient mes collègues dans les différentes charges.'* »

La chute est brusque, car on passe de l'arrogance sonore d'un potentat asiatique, qui ne sait plus si des hommes existent au-dessous de lui, à une modestie qui rivalise avec les vertus des futurs chrétiens. Tant de précautions préparent mal à tant d'imposture, si l'on ne démêle que cette fausse grandeur est un masque aussi bien que cette fausse bassesse.

Depuis l'ère chrétienne, trois représentants du pouvoir absolu ont commandé l'attention du monde, et tous les trois nous ont légué des pensées suprêmes qu'on peut appeler des testa-

ments politiques : je veux parler d'Auguste, de Napoléon Ier et de Louis XIV.

Comparez, messieurs, à l'insolente et inaltérable apologie d'un hypocrite sans scrupules, les agitations d'esprit et le drame moral du prisonnier de Sainte-Hélène. Il se confesse, il s'interroge, il s'accuse, il se justifie, il reprend sans cesse les actes de son passé et les problèmes de l'avenir. Il se met en face de ses fautes, il les discute, il s'inquiète des destinées du peuple qu'il a entraîné dans la ruine; il a besoin peut-être de tromper les autres, il a besoin aussi de se tromper lui-même. Cette torture, volontaire ou forcée, qui est consignée dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ajoute à la grandeur du héros tombé et fait mieux comprendre combien les nations sont folles de se livrer à des rêveurs aussi terribles.

Louis XIV, à son tour, qui a ruiné la France

par son luxe et attiré sur nos campagnes envahies de trop justes représailles, rentre en lui-même avant de mourir. Il fait venir le Dauphin et lui adresse ces paroles :

« Mon enfant, j'ai trop aimé la guerre; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. *Prenez conseil en toutes choses;* soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. »

Quand un souverain gâté par tant d'années de bonheur et de prospérité, infaillible par droit divin, s'accuse avec cette simplicité devant un tout petit enfant, ce jour-là, messieurs, il est plus grand qu'il ne l'a été dans les plus beaux jours de son règne. Ses conseils méritaient d'être gravés en lettres d'or au chevet du lit du Dauphin, ils le furent, ils devraient l'être encore

au chevet de tout prince qui ne veut oublier ni ses devoirs, ni l'infirmité humaine, ni le secret de la véritable grandeur d'âme, qui est de se défier de soi.

Le règne d'Auguste résumé par lui-même est précieux pour les historiens et pour les amateurs de la belle latinité; il ne fera point illusion à ceux qui savent et à ceux qui jugent. Il causera un certain plaisir littéraire et une indignation profonde, car le talent et l'imposture s'y combinent pour duper jusqu'aux générations les plus reculées.

Une fois ces actes lus, le cortége commença. On avait laissé pendant sept jours le corps exposé dans le vestibule de la maison palatine. On avait dressé un lit magnifique; mais ce n'était pas l'empereur qu'on y voyait étendu, c'était son image en cire, admirablement exécutée, et l'on avait mis le cadavre en décomposition dans

une sorte de tiroir ménagé dans l'épaisseur du lit ou plutôt dans une triple caisse soigneusement scellée et cachée par des draperies.

On partit, on s'arrêta au Forum pour entendre l'oraison funèbre que Tibère prononça. Dion Cassius a prétendu la transcrire ; personne n'y est pris, car le discours de Dion Cassius est un discours de rhéteur, on y reconnaît manifestement son style. Le discours de Tibère est perdu. On s'engagea sur la voie Flaminienne (*via recta*), qui est le Corso d'aujourd'hui ; partout il y avait une abondance de soldats inusitée dans la ville de Rome. On s'étonnait ; Tibère le sentit : « Je craignais, dit-il, que le peuple, dans son amour pour Auguste, ne voulût faire pour lui ce qu'il a fait pour César et brûler le corps dans le Forum. » Au fond, Tibère avait peur ; Rome était pour lui un sujet de terreur qui ne disparut jamais ; il avait pris ses précautions.

On arriva ainsi auprès du Mausolée, c'est-à-dire dans le Corso moderne, à la hauteur de la *via dei Pontefici,* au-dessus de l'église de Saint-Charles.

Là, Auguste avait ménagé un terre-plein entouré d'une balustrade à l'extrémité du Champ de Mars; c'était l'emplacement des bûchers où l'on brûlait les morts de la famille impériale, qui allaient prendre place ensuite dans le Mausolée voisin du Tibre.

On avait dressé sur cet emplacement un bûcher gigantesque qui ressemblait à ces bûchers célèbres de la haute Asie, dont on a tant parlé, au bûcher d'Héphestion, par exemple. Les constructeurs avaient savamment disposé des piles de bois de façon à former des étages, des vides, des arcades, des perspectives architecturales. L'ensemble était recouvert par des tentures magnifiques; on y avait ajouté des statues

dorées, des tableaux, des peintures décoratives, des matières précieuses; en un mot, ce catafalque, destiné à périr, était d'une prodigieuse richesse.

On hissa le lit funèbre jusqu'au second étage. Les sénateurs avaient voulu le porter eux-mêmes sur leurs épaules chancelantes, afin de ne le point céder aux magistrats de la province et aux chevaliers, qui étaient allés le chercher à Bovillæ. Quarante centurions s'approchèrent et mirent le feu. Aussitôt que les flammes montèrent, on fit jouer quelque ingénieux mécanisme et on rendit la liberté à un aigle, caché d'avance au sommet du bûcher. Le peuple vit l'aigle s'élancer vers le ciel, et on lui certifia que c'était l'âme de l'empereur qu'il emportait vers l'Olympe, de même qu'il avait porté jadis à Jupiter le beau Ganymède.

C'était le signal de l'apothéose. Des honneurs

divins furent décrétés. Un temple fut érigé à Rome en l'honneur d'Auguste, il en fut voté dans toutes les parties de l'empire; un collége de prêtres fut fondé; Livie fut la grande-prêtresse du nouveau dieu. En un mot, toute l'idolâtrie honteuse dont on était capable fut mise en jeu. Il se trouva un sénateur qui avait exercé la préture, c'est-à-dire la seconde dignité de l'État, pour jurer par les serments les plus redoutables qu'il avait vu distinctement Auguste monter au ciel. Je ne sais si ce serment lui avait coûté beaucoup mais il coûta à Livie 250,000 francs, qui furent comptés à ce visionnaire avisé. Il est bon de retenir le nom du misérable : il s'appelait Numerius Atticus.

Pendant cinq jours, Livie resta pieds nus, en tunique, la ceinture dénouée, attendant que les cendres fussent refroidies; elle avait auprès d'elle les principaux chevaliers romains.

Quand cet immense brasier fut refroidi, on retira les restes d'Auguste et on les porta dans son mausolée.

Ce mausolée, Auguste l'avait bâti de son vivant. C'était un esprit prévoyant qui savait très-bien comment il faut fonder le pouvoir et frapper les masses par l'apparence. Il avait donc, à l'exemple des rois de l'Égypte qui ont bâti les Pyramides, des souverains de la haute Asie et des satrapes de l'Asie Mineure, fait construire un immense monument qui s'élevait au-dessus de tous ceux de Rome, qui avait deux cents pieds de diamètre, et qui prit le nom de Mausolée, parce que le type des édifices de ce genre était le tombeau de Mausole, une des sept merveilles du monde.

Nous avons décrit le tombeau d'Auguste, ses deux obélisques, ses trois étages, les arbres toujours verts qu'on avait plantés jusqu'au

sommet, ses marbres, ses statues, sa magnificence, les quatorze chambres sépulcrales qu'Auguste avait lui-même remplies de ceux qui lui étaient le plus chers. Mais ce qu'il faut redire, parce que la leçon est toujours salutaire, c'est le sort de ce superbe édifice, destiné à frapper d'admiration les âges futurs et à leur rappeler la grandeur matérielle d'un seul homme. En partie détruit, mutilé, noyé dans les constructions modernes qui s'y sont adossées, il échappe aux regards des voyageurs. On ne le trouve qu'avec peine en pénétrant dans le palais Coréa ou dans une cour de la via dei Pontefici. Tel touriste, qui connaît bien Rome, avoue n'avoir jamais vu le mausolée d'Auguste. Vous avez fait avec moi l'autopsie de ce colossal débris. Je vous ai conduits dans les écuries que les Romains modernes y ont taillées, dans les caves que les

charcutiers et les fabricants de fromages s'y sont creusées, dans les puits perforés par les seigneurs du moyen âge, qui s'y préparaient à soutenir un siége, dans le cirque enfin qui s'est établi au sommet, sur la voûte effondrée, et où chaque été les baladins et les acteurs d'un théâtre diurne s'exercent tour à tour. Je ne vous ai pas caché que là se jouaient des farces (*tutta da ridere*) traduites du répertoire du théâtre du Palais-Royal, et que les applaudissements se mêlaient aux éclats de rire, à raison de huit baïoques par tête, jusqu'au coucher du soleil.

Vraiment la destinée a de singuliers retours et des ironies vengeresses! Ce qu'il y avait pour les Romains de plus sacré, c'était leur dernière demeure, le monument où les cendres de leur famille étaient recueillies. Et, comme par une tradition de respect, ce qui survit surtout

aujourd'hui dans la campagne de Rome, ce qui attire d'innombrables visiteurs, ce sont les tombeaux. Le tombeau de Bibulus est à sa place, celui des Scipions est l'honneur du Vatican, celui de Cæcilia Métella est un point de vue merveilleux, celui des Nasons est cher à tous les peintres; nous allons en pèlerinage avec une sorte d'émotion pieuse sur cette longue voie Appia, qui est bordée de tombeaux, la plupart obscurs; partout les ruines ont quelque prestige, le passé quelque éloquence, la mort quelque gravité. Eh bien, le plus grand tombeau de Rome, le plus fastueux, celui qui devait dominer la ville, de même que l'empereur dominait tout par sa personnalité, qu'est-il devenu? une chose sans nom, cachée, oubliée, délaissée, souillée par des usages vils et des industries grossières, profanée surtout par les rires de la populace qui font retentir

les caveaux funèbres convertis en écuries ou en celliers.

Ah ! messieurs, vous souvenez-vous du dernier mot d'Auguste expirant? Il se tourna vers ses amis : « Ai-je bien joué mon rôle, leur dit-il, dans la comédie de la vie? — Oui, » répondirent-ils. Les amis d'un empereur répondent toujours oui. — « Alors faites comme les spectateurs au théâtre : applaudissez. » La Providence s'est emparée de ce mot : elle l'a transformé en leçon sanglante, qui dure encore, qui se renouvelle tous les jours et qui nous permet de dire à notre tour : « Tu dois être contente, âme du divin Auguste, quand tu planes avec l'aigle de ton apothéose au-dessus du Tibre et du Champ de Mars. La comédie continue, et rien n'est plus gai que ton fastueux mausolée ; les Romains rient toujours, et piétinent, sans y penser, les cendres que tu as

laissées sur la terre; leurs applaudissements montent chaque jour jusqu'à ton Olympe, il est vrai qu'ils ne s'adressent plus qu'à des acteurs de bas étage. Si l'on ouvrait les flancs de ce monument méconnu, on trouverait même d'assez beaux congiaires, amassés par les charcutiers et presque dignes de ceux que tu distribuais à la multitude affamée. Tu t'es moqué de tout ce qu'il y a de sacré ici-bas, et l'emblème de ta dynastie sans lendemain, ce monument qui devait presser le sol romain de son poids magnifique, il ne subsiste que pour être un objet de mépris. Juste châtiment! »

Mais, nous l'avons dit, messieurs, dans ce grand attentat contre la liberté et contre la patrie, il n'y a pas qu'un coupable : Auguste a eu pour complice le peuple romain, et cette complicité a été renouvelée librement aux pieds d'un nouveau maître. De même que nous avons

étudié les monuments du règne d'Auguste, nous étudierons les monuments des règnes de Tibère et de Caligula. Nous chercherons à travers toutes les manifestations de l'art et du génie d'une société, qu'elles s'appellent architecture, sculpture, peinture, gravure de pierres et de médailles ou inscriptions, nous chercherons d'abord l'histoire de cet art, puis le caractère même des personnages qui ont exercé une influence directe, et nous trouverons malgré nous, dans l'éclat même des faits observés, la punition du peuple romain.

Cette punition, elle va revêtir deux formes, ou plutôt elle va apparaître dans les deux legs qu'Auguste fait aux Romains. Il leur lègue une personne et une chose, c'est-à-dire un successeur et une institution.

Le successeur, c'est Tibère, qu'il connaît, qu'il méprise, qu'il choisit peut-être afin de

faire ressortir son propre règne par un odieux contraste et de forcer les regrets des Romains, qu'il choisit surtout parce que Tibère a le secret de sa politique, parce qu'il est également l'élève de Livie, parce qu'il saura mieux que personne déduire des prémisses posées par son prédécesseur les plus rigoureuses conséquences.

L'institution, c'est l'empire, c'est-à-dire l'omnipotence d'un seul homme, sans appel, sans contrôle, sans autre règle que la satisfaction de tous ses caprices, de tous ses appétits, de toutes ses folies aux dépens de l'humanité. Le peuple romain saura ce qu'il en coûte pour avoir abandonné ses droits, et pour avoir refusé de les reprendre quand la fortune les lui offrait de nouveau. Il reconnaîtra trop tard que si le pouvoir absolu paraît quelquefois une nécessité, il est toujours un mal et ne doit jamais être un principe. Lorsque Tibère refu-

sait l'empire et que les sénateurs se jetaient à ses genoux pour le forcer de l'accepter, il laissa échapper un mot à double sens qui doit être pour nous un éclair de sincérité : « Vous ne savez pas quel monstre c'est que l'empire, *quanta bellua esset imperium*[1]. » Oui, c'était un monstre, et ce monstre, après avoir dévoré les institutions sous Auguste, allait dévorer les citoyens sous Tibère, sous Caligula, sous Néron, et devait finir par se dévorer lui-même.

1. « Adhortantes amicos increpans ut ignaros quanta bellua esset imperium.» (Suétone, *Vie de Tibère,* XXIV.)

II.

LA JEUNESSE DE TIBÈRE.

Je disais que le pouvoir absolu paraît quelquefois une nécessité, mais qu'il est toujours un mal et ne sera jamais un principe. Je me suis trompé : le pouvoir absolu est quelquefois un principe, principe de dissolution pour les sociétés, principe de démoralisation pour les individus.

Tout axiome a besoin d'être démontré : la démonstration de celui-ci, malheureusement, n'est que trop facile. Pour ce qui regarde les sociétés, l'histoire s'est chargée de répondre,

à différentes époques, et par des désastres. Pour ce qui touche les individus, nous avons devant nous un exemple particulièrement mémorable, qui est complet et résout victorieusement le problème.

Je suppose, étant donné le pouvoir absolu, que, pour mesurer les effets qu'il produit sur un homme, vous choisissiez un prince d'une humeur bienveillante ou facile, d'un caractère débonnaire ou enjoué, d'un tempérament indolent ou voluptueux : il est évident que vous obtenez un règne assez tranquille, avec des ministres qui dominent et qui trompent, avec des maîtresses qui se succèdent et qui trompent aussi, mais rien de saillant, si ce n'est l'avilissement de la nation, qui subit une série d'échecs et d'opprobres. Si, au contraire, vous prenez une nature exceptionnelle, tenant de la brute plus que de l'homme, avec des

appétits grossiers, des instincts bas, une intelligence bornée, vous avez une bête féroce, enivrée aussitôt par le pouvoir, étrangère à l'humanité comme à la raison, telle que l'histoire de Rome en présente dès le premier siècle de l'empire.

Mais la question est posée d'une façon plus édifiante, si vous rencontrez un homme bien doué par la nature, d'une intelligence étendue, ferme, cultivée, issu d'une grande race, admirablement constitué d'esprit et de corps, d'un caractère froid et d'une santé inaltérable, soldat courageux, bon général, administrateur capable, bien entouré, soutenu par les conseils de la mère la plus habile et la plus rusée, favorisé souvent par la fortune, poussé sans effort vers les grandeurs, placé d'abord tout près du pouvoir absolu, y touchant, y renonçant, le reprenant dans son âge mûr et

finissant, à cinquante-six ans, par dominer seul le monde; et si cet homme s'altère graduellement, s'affaisse, se transforme, au point de devenir un jour l'exécration de l'humanité, avouez, messieurs, que l'exemple sera décisif, la démonstration suivie, développée, parfaite. Il faudra bien convenir que les passions excitées par le contact du pouvoir absolu, la crainte et l'envie, l'espoir sans bornes et les alarmes sans nom, tous les appétits provoqués ou contrariés, satisfaits ou dissimulés, la menace journalière de faveurs sans raison et de disgrâces sans appel, la nécessité de flatter et de mentir, le droit de tout oser à condition de tout feindre, l'immoralité d'un appât perpétuel, le mépris croissant pour ceux qui obéissent servilement et pour celui qui commande à tels serviteurs, l'enivrement de l'orgueil excité jusqu'au délire ou rabattu jusqu'au dégoût de

soi-même, que toutes ces alternatives énervent l'âme, la troublent, la rendent frénétique, si bien qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même le jour où elle est appelée à gouverner le monde. Ce despote qui monte sur le trône n'est, en réalité, que le plus lamentable esclave.

Vous avez tous nommé Tibère, messieurs: c'est Tibère, en effet, que nous voulons étudier aujourd'hui, moins au point de vue historique, sous lequel il est trop connu, qu'au point de vue psychologique. Il est vrai que ce mot est ambitieux ; car, lorsque ses contemporains eux-mêmes n'ont pu réussir à pénétrer l'âme de Tibère, comment aurions-nous la prétention, nous postérité, d'être plus clairvoyants? A proprement parler, nous ferons une étude d'histoire naturelle; nous imiterons les savants auxquels on apporte un animal inconnu. Avant de le juger, ils l'observent,

analysent ses formes, comparent ses éléments constitutifs et finissent par le disséquer; de sorte qu'après l'avoir décomposé, ils peuvent en faire ressortir les caractères principaux et le classer.

Pour Tibère, cette méthode empruntée à l'histoire naturelle est seule applicable : je ne vous promets pas toutefois de réussir, bien que je ne me laisse point effrayer par les contradictions d'esprits très-distingués qui se sont efforcés de comprendre Tibère et l'ont jugé de la façon la plus opposée.

Les uns n'ont vu qu'un hypocrite sanguinaire ; les autres n'ont voulu voir qu'un homme d'État calomnié. Ces derniers ont dû commencer par affaiblir le témoignage de Tacite et de Suétone en disant : Tacite est un peintre qui charge sa palette et qui pousse tout au noir, il faut s'en défier ; Suétone est un conteur qui re-

cueille des anecdotes sans les discuter, un esprit superficiel qui mérite peu de crédit. Mais on oublie deux choses que la vérité commande d'avoir toujours présentes à la mémoire, et qui m'inspirent, je le déclare, un grand respect pour Tacite et une grande attention pour Suétone. On oublie que Tacite vivait peu d'années après Tibère, que ce fut un personnage officiel, dont la carrière politique, commencée sous Vespasien, continuée sous Domitien, aboutit, sous Nerva, à la seconde dignité de l'empire, c'est-à-dire au consulat. On oublie, d'autre part, que Suétone a été le secrétaire de l'empereur Adrien, qu'il a vécu dans le palais impérial, au cœur de la place, au milieu des archives les plus secrètes; qu'il a manié les lettres et les mémoires d'Auguste, de Tibère, d'Agrippine; qu'il était à la source et qu'il a recueilli les souvenirs à peine refroidis, les tablettes des affranchis, les

traditions toujours vivantes du Palatin. Nous devons traiter surtout Tacite avec respect, non-seulement parce que c'était un grand citoyen, un moraliste et une haute intelligence, mais parce qu'il a gardé une certaine réserve que lui imposait son caractère officiel. Il ne dit pas tout ce qu'il sait, et n'en mérite que mieux d'être cru pour tout ce qu'il dit.

L'histoire des jugements portés sur Tibère dans les temps modernes nous entraînerait hors de notre programme. Du reste, c'est dans ces quinze dernières années qu'on a essayé, en différents pays, de réhabiliter la mémoire de Tibère. On a fait ressortir, ce qui était facile, qu'il était brave de sa personne, qu'il a bien commandé les armées dans sa jeunesse, qu'il a habilement administré les provinces dans sa maturité, et que ses qualités politiques devaient, non pas faire absoudre, mais couvrir

d'un voile des vices secrets et quelques moments de cruauté. On a même allégué le danger des conspirations, l'habitude des combats de gladiateurs, qui accoutumaient tous les Romains à la vue du sang, et la fameuse doctrine du salut de l'État. Ces réhabilitations ont été tentées sans arrière-pensée comme sans flatterie. Si beaucoup de princes se sont laissé comparer à Auguste par leurs courtisans, il n'en est pas un qui accepterait d'être comparé à Tibère.

L'ouvrage où ce retour favorable se manifeste avec le plus de candeur a paru en Allemagne, c'est-à-dire dans le pays de la libre critique et des hypothèses hardies. M. Stahr raconte la vie de Tibère[1] avec autant de partialité que Plutarque en avait pour ses héros, et beaucoup plus de longueur. Il suffira, messieurs, de vous

1. *Tiberius,* in-8°, Berlin, 1863.

avertir que déjà Linguet avait fait, en très-bon français et à la grande indignation de La Harpe, une apologie de Tibère[1].

Pour moi, je vous adresserai simplement une prière, c'est de vouloir bien, pendant quelques heures (car il nous faudra plusieurs conférences pour traiter ce sujet), effacer de vos esprits toute espèce de souvenir, tout jugement ou préjugé, tout sentiment d'admiration ou de répulsion pour Tibère. Admettez qu'il vous soit complétement inconnu, comme j'ai essayé de me le persuader à moi-même avant de commencer mes recherches dans les historiens et sur les monuments, afin de rester indépendant

1. *Histoire des révolutions de l'empire romain.* — Voyez aussi la thèse latine de M. Duruy, *de Tiberio imperatore,* 1853; le Mémoire de Salvatore Betti, dans le t. CXXVI du *Giornale Arcadico,* et les apologistes de Tibère cités à la p. 9 de ce même Mémoire.

et impartial. Laissez-moi diviser, pour la commodité de l'analyse, la vie de Tibère en plusieurs époques, et essayons de reconnaître quelle espèce d'être nous avons sous les yeux, si c'est un monstre à face humaine, un prince ordinaire simplement perverti, ou un grand homme calomnié.

Nous commencerons par regarder de près sa jeunesse, c'est-à-dire l'âge où les instincts bons et mauvais se manifestent plus librement, et, afin de ne négliger aucun élément, nous imiterons les naturalistes, qui considèrent tout d'abord la famille du *sujet*, le type général expliquant parfois l'individu.

Tibérius Claudius Néro appartenait à la famille Claudia, l'une des plus illustres de Rome, qui portait plus haut que toute autre la morgue du sang patricien. Il descendait d'Appius Claudius, venu des montagnes

de la Sabine avec tous ses clients, et qui, de très-bonne heure, avait commencé à maltraiter les plébéiens. Les Claudius naissaient sous un astre très-changeant; tour à tour un bon et un mauvais génie présidaient à leur naissance, de sorte qu'ils étaient tour à tour utiles ou funestes à leur patrie, ce qui est le propre des races violentes, que l'ardeur de leur tempérament, combinée avec les circonstances, pousse toujours vers les extrêmes.

Ainsi Appius Claudius l'Aveugle, par son grand caractère, son éloquence et son autorité, relève les esprits abattus des Romains défaits par Pyrrhus et prépare les triomphes futurs de la république; Appius Caudex, dans la première guerre punique, passe en Sicile, attaque et chasse les Carthaginois; Appius Claudius Néro attaque Asdrubal au moment où il cherchait à se joindre à son frère, le défait, le tue

et jette sa tête dans le camp d'Annibal : voilà pour le bon génie.

D'un autre côté, la famille Claudia a produit le fameux décemvir, tyran de son pays, contempteur des lois qu'il avait promulguées, bourreau de la fille de Virginius ; Appius surnommé Drusus, qui se dressait à lui-même des statues portant le diadème, et qui armait ses clients pour asservir Rome; Appius *le Beau,* qui perdit sa flotte à Drépane par excès d'entêtement ou d'impiété, et conduisit à une défaite certaine les Romains démoralisés, parce qu'il avait fait jeter à la mer les poulets sacrés. La sœur de ce même Appius, passant en char dans les rues de Rome et ne pouvant avancer à cause de la foule, souhaitait à grands cris le retour de son frère à la vie et une nouvelle défaite, afin que le peuple décimé ne lui fermât plus le passage. Enfin, c'est un Clodius qui se fait adopter par

un plébéien, brigue le tribunat, fait exiler Cicéron, remplit Rome de troubles et de sang, et, à la tête de sa bande de coupe-jarrets, va se faire tuer par Milon dans l'embuscade qu'il lui a tendue.

Vous le voyez, dans cette famille, tout est extrême. Mais excepté Clodius le tribun, tous avaient professé le plus absolu mépris pour le peuple, combattu ses droits, bâtonné quelquefois les tribuns, malgré leur caractère inviolable. De sorte que Tibère avait quelque chose de cette race vigoureuse, énergique, dure, d'un caractère âpre comme les montagnes de la Sabine. Dans toute famille, les membres ne sont pas également distingués; il y a une loi de repos, quelques générations de transition entre les hommes éminents : comme pour les champs il y a un temps de jachère. Le père de celui qui nous occupe aujourd'hui était né dans un de

ces intervalles, en temps de jachère. Il s'appelait aussi Tibérius Claudius Néro. *Néro* était un mot sabin qui voulait dire *brave ;* on en avait fait un surnom, et de bonne heure on avait renoncé, dans la famille, à celui de Lucius, parce que deux des ancêtres qui l'avaient porté avaient commis des meurtres ou exercé le brigandage sur les grands chemins. On peut donc, à la rudesse native des Claudius, ajouter une dose d'instinct sanguinaire.

Le père de Tibère, au contraire, était doux, sans éclat; il ne joua qu'un rôle médiocre. Le fait le plus saillant de sa vie, c'est, après s'être rangé dans le parti d'Antoine, d'avoir fait sa paix avec Octave en lui cédant sa femme. Il avait épousé la célèbre Livie, à peine âgée de quatorze ans. Elle lui avait donné un premier fils, Tibère, et elle était enceinte de six mois lorsque le triumvir la vit. Pour le terrible

Octave, vôir et désirer n'étaient qu'un, commander et être obéi chose aussi certaine. Tibérius Néro le comprit parfaitement; il répudia Livie; les pontifes n'y trouvèrent point à redire, quoique la loi et la religion fussent également blessées par cette précipitation. Lorsque l'enfant, qui fut Drusus, naquit chez Octave, celui-ci le renvoya à son père, qui mourut quelques années plus tard.

Alors Livie, qui avait déjà établi son empire sur Auguste, fit amener ses deux enfants au Palatin. Tibère, âgé de neuf ans, était alors un petit prodige, car il prononça l'éloge funèbre de son père à la tribune du Forum, devant la foule assemblée. Garantir qu'il eût écrit lui-même cet éloge serait au moins inutile, vous ne le croiriez pas : on l'avait composé pour lui. Mais paraître devant le public, prononcer le discours d'une voix soutenue, avoir la mémoire

présente et le calme nécessaire, c'est déjà de la part d'un enfant de neuf ans un effort qui dépasse l'ordinaire. Toutefois, son enfance fut triste et sombre; Suétone le dit et différentes raisons nous le font comprendre. D'abord, il avait vécu plusieurs années sans les soins et la tendresse de sa mère. Une fois dans la maison du Palatin, il ne fut pas beaucoup plus choyé. Livie, qui l'avait toujours préféré comme son aîné, et qui, n'ayant pas d'enfants d'Auguste, avait concentré sur lui toutes ses ambitions, Livie avait pour Tibère une attention vigilante, mais un œil sévère.

N'oubliez pas, messieurs, quel était le caractère de Livie. Son naturel était froid, ses mœurs rigides, sa vie austère et grave; elle avait autant d'empire sur elle-même que sur Auguste, mesurait ses paroles, composait ses gestes. Elle aimait Tibère, elle n'a pas reculé pour

lui devant le crime; mais si elle nourrissait sur lui de grandes pensées, elle n'avait ni cette bonté ni ces caresses de toutes les heures qui font qu'un enfant grandit confiant et heureux.

Ensuite Auguste n'aimait point Tibère, tant à cause de son origine, qui réveillait une jalousie rétrospective et des souvenirs désobligeants, que par une répulsion naturelle : l'enfant lui déplaisait, et il préférait son frère Drusus. Dans son intérieur, Auguste avait l'humeur enjouée et caustique; il fallait que tout sourît autour de lui. Or, Tibère avait une figure sérieuse, grave, et des traits rembrunis avant l'âge. Il faisait tache parmi les physionomies aimables de Drusus, de Marcellus, neveu et héritier présumé de l'empire, de Julie, fille de l'empereur, pleine de grâce et de beauté. Le mauvais vouloir d'Auguste se traduisait par des railleries

qui blessaient l'orgueil de l'enfant, et par des mots mordants que les familiers répétaient et qui restaient. S'il raillait cruellement des amis tels que Mécène, Agrippa, Horace, il ne ménageait pas l'orphelin. C'était lui, sans doute, qui lui avait donné le surnom de *petit vieux* (πρεσβύτης) que les affranchis et même les esclaves ne se faisaient point faute de redire. Plus tard, quand Tibère, faisant ses premières armes contre les Cantabres, eut le malheur d'être un peu trop sensible au vin d'Espagne, Auguste ne l'oublia pas. Il prenait un malin plaisir à rappeler les quolibets des soldats qui avaient changé en surnoms bouffons les trois noms de Tibère : ils l'appelaient *Biberius* (*bibere*, boire), *Caldius* (vin chaud), *Mero* (*merum*, vin pur). Ces plaisanteries de la soldatesque, que je vous livre pour ce qu'elles valent, trouvaient un écho sur le Palatin.

Tibère avait trop d'orgueil pour ne pas souffrir, trop peu de grâce pour désarmer les rieurs; il se tenait à l'écart, plus concentré et plus morose. Les conseils de Livie, pleins de prudence et de finesse, mais plus faits pour un homme que pour un enfant, hâtaient la maturité d'un esprit sans jeunesse.

Tibère, cependant, était capable d'affection. Il s'attacha d'abord à Marcellus, son camarade de jeux, qui était du même âge, et de qui il était rapproché les jours de cérémonies publiques. Auguste ne voulait point refuser cette satisfaction à Livie. Quand Auguste entrait solennellement sur un char de triomphe, on voyait à droite du char Marcellus, à gauche Tibère. Après la bataille d'Actium, par exemple, quand on célébrait par des jeux cette victoire d'où date l'ère de la servitude pour les Romains et de la gloire pour Auguste, ou quand on imi-

tait les jeux troyens chantés par Virgile, une des troupes de cavaliers était commandée par Marcellus, l'autre par Tibère. Il y avait donc une sorte d'égalité extérieure, qui fut rompue, ainsi que l'intimité qui existait entre eux, par le mariage de Marcellus avec Julie. Du reste, peu de temps après, Marcellus mourait à dix-neuf ans.

Une autre affection plus durable fut Drusus, son frère. Comme si l'aîné avait puisé dans le sein de la mère toute l'âpreté et la violence de la race, le cadet n'avait pris que les qualités douces. Nous peindrons plus tard cette nature généreuse, chère aux Romains, et qui avait inspiré un culte véritable à Tibère. Comme il faut, à une telle distance, mesurer les sentiments par des preuves et non par des suppositions, considérez la conduite de Tibère dans une circonstance douloureuse. Drusus, com-

mandant une armée sur le Rhin, fut atteint d'une maladie mortelle. Tibère part aussitôt de Rome, franchissant les Alpes, les plaines, les fleuves, et faisant jusqu'à deux cents milles romains en un jour, c'est-à-dire plus de soixante-cinq lieues; il arrive à temps pour embrasser son frère et recevoir son dernier soupir. Sans songer à prendre le commandement, il repart, ramenant le corps à Rome et suivant à pied, pendant toute la route, le convoi funèbre. A Rome, il lui rend les derniers honneurs, prononce son éloge funèbre à la même tribune où il avait prononcé celui de son père, et, quand tous ces devoirs sont remplis, mais alors seulement, il regagne la Germanie pour se mettre à la tête de l'armée.

A cette époque, Tibère n'avait pas d'intérêt à être hypocrite pour capter la bienveillance d'Auguste, car celui-ci se défiait de Drusus,

qui passait pour regretter la république et sur qui les derniers amis de la liberté faisaient reposer leur espérance. Par conséquent, Tibère, en montrant une aussi vive douleur de la mort de son frère, obéissait à un sentiment vrai et non au désir de plaire à l'empereur, Il eut d'autres amis, Messala Corvinus, qui lui enseigna l'histoire, les lettres et l'éloquence, Lucilius, qui fut sénateur, Séjan, qui mérite d'être peint à part, Flaccus, simple chevalier, qui devint préfet d'Égypte, survécut à Tibère, et seul peut-être des Romains le pleura sincèrement.

Il ne me paraît pas indifférent, messieurs, pour bien établir les premiers éléments de notre analyse, de constater que si Tibère eut une enfance sombre, il n'était point un monstre dès sa naissance, qu'il avait dans l'âme un côté plus tendre, un besoin de s'attacher, une ami-

tié capable, sinon d'expansion, du moins de fidélité.

Quant aux affections d'une autre nature, dont les femmes sont l'objet, vous me permettrez sur ce point de ne pas reculer devant une certaine précision. Tibère fut marié de bonne heure. La fille d'Agrippa n'avait qu'un an quand Livie la fit promettre à Tibère : Agrippa était le gendre d'Auguste et son successeur. Agrippina Vipsania (tel était le nom de la première femme de Tibère) était petite-fille d'Atticus, l'ami de Cicéron. Elle inspira à son mari un amour sincère et vécut avec lui en bonne intelligence. Il en eut deux enfants : le premier portait le nom de son oncle Drusus; quant au second, il n'était pas né lorsque Tibère fut soumis à l'épreuve qui avait été imposée à son père, Tibérius Néro, c'est-à-dire qu'il dut répudier sa femme en état de grossesse.

Agrippa vint à mourir, et Auguste, qui sacrifiait sans relâche sa fille Julie à ses calculs dynastiques, et qui, dès qu'un gendre était moissonné, en choisissait un autre sans reculer devant l'inceste, Auguste ordonna à Tibère de chasser Agrippine pour épouser Julie.

A cette époque, quand une femme était répudiée, ce qui était dans les mœurs de Rome, quand elle était répudiée grosse, ce qui était dans les mœurs impériales, il ne manquait point d'amateurs pour se charger de ce précieux dépôt. Asinius Gallus, fils d'Asinius Pollio, l'ami d'Auguste et le protecteur de Virgile, Asinius Gallus, courtisan hardi et spirituel, qui avait réponse à tout et qui n'était pas intimidé par une apparence d'opprobre, prit Agrippine. Il disait à l'oreille que l'enfant qui allait naître lui tenait de plus près qu'on ne le supposait, et que

même Drusus, né le premier, avait avec lui un lien des plus étroits [1].

Si cet impudent disait vrai, Tibère aurait été trompé dès le commencement de son mariage, malheureux s'il s'en était aperçu, ridicule si les autres eussent été seuls à s'en apercevoir. On en serait alors à s'écrier, non plus « horrible Tibère », mais « pauvre Tibère ! »

Pour moi, j'estime qu'Asinius Gallus était un menteur, qui justifiait une bassesse par une calomnie, et qui faisait sa cour à Auguste aux dépens de Tibère, objet de l'aversion de l'empereur. Tibère, d'ailleurs, était-il repoussant ? Cet intrus, tant raillé dans la maison du Palatin, était-il si mal fait de sa personne qu'une femme le vît avec déplaisir et sa femme avec dégoût ? Avait-il dans l'esprit, dans les mœurs,

1. Dion Cassius, LVII, 2.

dans l'extérieur, quelque chose qui le rendît, dès sa jeunesse, intolérable? Il n'est point hors de propos d'esquisser son portrait et de décrire ses avantages physiques ou ses difformités, puisque le voilà en présence des femmes.

Écoutons d'abord Suétone, en ne le commentant qu'autant que cela sera nécessaire pour la clarté :

«Tibère était robuste, d'une certaine corpulence, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, bien proportionné de la tête aux pieds. Ses épaules et sa poitrine étaient larges; il avait une santé inaltérable, au point qu'à partir de l'âge de trente ans il fut son seul médecin. Sa main gauche était plus forte et plus agile que sa main droite; les articulations en étaient si vigoureuses et si bien nouées qu'il perçait une pomme verte avec son doigt, et que,

d'une chiquenaude, il pouvait blesser la tête d'un enfant et même d'un adolescent. »

Nous voyons d'ici la charpente solide, les muscles puissants, la complexion sèche et à toute épreuve de ce descendant des montagnards de la Sabine. Suétone continue :

« Son teint était blanc, ses cheveux descendaient très-bas sur l'occiput et couvraient une partie du cou, ce qui était un signe de race. »

Non, c'était une mode : Auguste avait les cheveux ainsi plantés naturellement. Les Romains laissèrent pousser leurs cheveux et les firent tailler de façon à flatter Auguste ; Tibère, fils adoptif de l'empereur, devait plus que personne chercher à lui ressembler.

« Il avait le visage beau (*facie honesta*), mais couvert parfois d'éruptions subites (*tumores*). Ses yeux étaient très-grands ; ils voyaient dans les ténèbres, au moment où il s'éveillait. Peu à

peu cette lucidité s'éteignait. » C'est un des traits distinctifs de la race féline, depuis le chat jusqu'au tigre.

« Il marchait le cou roide, un peu renversé; il avait l'air sévère; il était taciturne d'habitude; il ne parlait que rarement à ceux qui l'entouraient, et encore avec lenteur, en gesticulant lourdement avec ses doigts. Auguste ne laissait échapper aucun de ces défauts ou de ces signes d'orgueil. Il essaya souvent de les atténuer auprès du sénat et du peuple en disant que c'étaient des infirmités naturelles et non des vices de caractère. »

Il faut distinguer, dans ce portrait de Suétone, ce qui se rapporte uniquement à la maturité ou à la vieillesse de Tibère. Il est évident, par exemple, qu'Auguste ne chercha à justifier son beau-fils aux yeux des Romains qu'après qu'il l'eut adopté et quand il lui pré-

parait l'accès de la toute-puissance. Il est probable aussi que ces pustules qui apparaissaient tout à coup sur la face se multiplièrent surtout dans les dernières années, quand l'habitude de la débauche eut enflammé et corrompu le sang naturellement âcre de Tibère.

Nous allons maintenant contrôler cette description ou plutôt la compléter par l'étude directe des images de Tibère. Les monuments anciens où il est représenté sont très-nombreux. Il serait impossible d'énumérer les belles médailles, les pierres gravées et les camées (Vienne et Paris possèdent les plus rares spécimens dans ce genre), les bustes et les statues qui sont parvenus jusqu'à nous. La plupart nous montrent Tibère jeune et divinisé; le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale possède un magnifique camée où il est ridé et vieux; nous le décrirons plus

tard, ainsi que celui de la Sainte-Chapelle. Il faut choisir également parmi les statues de Rome ou de Paris, parmi les bustes du Louvre ou du cabinet des médailles, car ces représentations sont d'un mérite très-inégal et d'une vraisemblance très-diverse, non pas dans l'ensemble, mais dans les détails.

Pour retrouver le type personnel dans toute son exactitude, il faut éliminer trois séries d'images, à l'exécution desquelles a présidé une pensée préconçue : d'abord celles où, par flatterie, l'artiste s'est efforcé de faire ressembler Tibère à son prédécesseur, comme si l'adoption pénétrait, transformait, régénérait, comme si la volonté du maître avait autant de puissance que la transmission du sang; en second lieu, les représentations idéales, faites avec un grand soin par des artistes habiles qui ont voulu diviniser Tibère en lui donnant des traits plus purs,

une beauté plus douce ; enfin les monuments de moindre importance, qui ne ressemblent ni à Auguste ni à Tibère divinisé, et qui ne sont qu'une commémoration. Ainsi, certaines monnaies frappées dans les villes les plus éloignées de l'empire, où des graveurs peu expérimentés copiaient maladroitement les types courants, certaines statues et certains bustes sculptés pour des colonies ou des municipes, ne méritent aucune confiance. Nous savons de nos jours ce que valent la plupart des portraits officiels des souverains, et surtout les copies dont on gratifie la province.

Quant aux monuments qui représentent Tibère vieux, ils sont très-rares ; nous les réservons pour le moment où nous étudierons la vieillesse de Tibère, c'est-à-dire un personnage nouveau. Nous cherchons aujourd'hui Tibère

dans la force de l'âge, encore jeune, encore beau.

Pour moi, messieurs, après avoir comparé les représentations les plus célèbres, je n'hésite pas à recommander avant à tout votre étude une tête magnifique, en bronze, qui est au cabinet des médailles, et q uia jadis appartenu au comte de Caylus. Ce bronze, célèbre au siècle dernier, est le monument le plus éloquent, le plus saisissant par son caractère de personnalité que je connaisse. On peut comparer le buste du Louvre, qui vient de la collection Borghèse, la statue du *Braccio nuovo*, qui a été trouvée auprès de Terracine : la tête du cabinet des médailles n'en ressort qu'avec plus d'éclat. On a devant soi, vivant, palpitant en quelque sorte, si jamais quelque chose a palpité chez Tibère, ce personnage impénétrable qui occupera éternellement les historiens et les

philosophes. Le voilà dans sa force, après la trentième année, point flatté, muet, se livrant à l'examen le plus pénétrant de quiconque voudra, hélas en vain ! le pénétrer.

Je suis frappé d'abord par la proportion du crâne ; il est bien fait, rond, d'une belle plénitude ; on sent que l'intelligence y est à l'aise et que toutes les cases du cerveau sont heureusement distribuées. Le front est large plutôt qu'élevé, plus développé dans le sens horizontal que dans le sens vertical ; les cheveux, coupés carrément, font une sorte de petite muraille qui diminue l'élévation du front. Mais une grande intelligence n'a pas pour condition nécessaire un front très-élevé. David d'Angers avait contribué à répandre par ses œuvres cette théorie, qui est réfutée par l'expérience. Les oreilles sont grandes, sans être mal faites ; elles s'écartent de la tête, comme il n'est pas

rare de les voir dans les bustes romains. Ce détail caractéristique prouve que l'artiste n'a pas cherché à altérer la nature et l'a acceptée dans sa vérité. Les yeux sont difficiles à apprécier, parce que ce sont des yeux d'argent ajustés dans l'orbite après la fonte. Ce blanc d'argent, au milieu du bronze, donne à l'ensemble de la physionomie un aspect fantastique un peu féroce; si cet effet répond plus qu'il ne convient à l'idée qu'on se fait des yeux de Tibère, il rappelle aussi la description de Suétone, qui prétend que ce prince voyait pendant quelques minutes dans les ténèbres. Les pommettes sont placées haut et donnent au développement des os maxillaires une grande puissance; c'est là que réside ce sentiment de fierté, d'orgueil indomptable qu'on attribuait à la race des Claudius, et dont Tibère avait si largement hérité. Le nez est resté célèbre :

c'est le type du nez aquilin ; aussi les graveurs de médailles ont-ils facilement saisi le profil, qui est tout à fait beau et remarquable. Quand notre buste est vu de face, le nez est moins bien modelé. La bouche est un peu aplatie, plus indécise qu'on ne le supposerait ; elle n'a pas une expression franche, je dirais presque qu'elle est inerte et comme incapable de mouvement. On observe un certain empâtement dans les muscles qui l'encadrent, aussi bien que dans les muscles qui viennent former l'encadrement du menton ; ils sont puissants, mais ils sont engorgés, ils n'ont pas cette souplesse, ce jeu qu'on remarque chez les hommes accoutumés au commandement ou à la parole. Nous savons en effet que Tibère n'avait point la parole facile. Quoiqu'il ait prononcé des discours en public, les expressions ne lui venaient pas aisément ; il prononçait d'une manière lente, laborieuse :

aussi Auguste, qui ne lui ménageait pas les railleries, s'écriait-il parfois : « Que je plains le peuple romain qui sera broyé par cette lourde mâchoire ! »

Le buste accuse, en effet, une mâchoire lourde. Cette difficulté d'articuler obligeait Tibère à chercher ses mots, et, pour faire prendre patience, le geste précédait chez lui le mot. De là une gesticulation désagréable, qui paraissait affectée et qui ne trahissait que le besoin de peindre avec la main l'idée ou la chose que la parole n'exprimait pas assez vite. Tibère avait à lutter, non pas avec une difficulté intellectuelle, mais avec une difficulté matérielle. La conformation des muscles du bas de la figure nous explique cet embarras.

Le menton est puissant, sans être très-arrêté; de même que le front s'étend en largeur, de même l'extrémité du menton n'a pas ce mo-

delé qu'on pourrait inscrire dans un ovale pur ; elle est large plus que de juste. Enfin un signe caractéristique, que l'on vérifiera encore mieux sur les camées et sur les médailles, c'est le rétrécissement du nez à son sommet : les cartilages des narines sont étroits, serrés, comme pincés entre les deux yeux, de sorte que la cavité des yeux paraît plus profonde et rappelle la physionomie de l'oiseau de proie, du vautour plutôt que de l'aigle. Ce trait curieux nous rappelle la figure de Livie, où nous reconnaissions dans l'agencement du nez et des yeux quelque analogie avec la chouette chère à Minerve et aux Athéniens. De même, la bouche de Tibère, gênée, contractée dans son expression naturelle, n'est pas sans parenté avec la bouche de Livie, si petite qu'elle n'avait presque point de lèvres; encore étaient-elles contractées par l'habitude de dissimuler. Du reste, le camée qui est au

Louvre[1], dans une vitrine de la salle des vases grecs, nous montre avec quelle facilité un artiste habile pouvait ramener le type de Tibère au type de Livie.

Tel était donc Tibère, d'après les historiens et d'après ses images les plus authentiques. Malgré les défauts, qui étaient plutôt dans l'expression que dans la construction, il ne devait inspirer à sa femme ni aversion ni dégoût. « Il était beau, » dit Suétone, et les œuvres les plus diverses de l'art nous attestent qu'il était beau. S'il fallait encore un témoignage irrécusable, nous avons celui d'une femme qui s'y connaissait en beauté : je veux parler de Julie. Julie s'éprit de Tibère, du vivant d'Agrippa, son mari et beau-père de Tibère. Elle lui fit des avances; sa passion se trahit même publi-

1. Il représente, de profil, Tibère jeune, idéalisé, et Caligula; il est gravé dans l'*Iconographie romaine*.

quement. Comment Tibère a-t-il accueilli ou repoussé ses avances, nous l'ignorons. Mais on conçoit que lorsque plus tard Agrippa mourut et qu'Auguste, pressé de choisir un nouveau gendre, consulta Julie, il n'éprouva aucune résistance : peut-être même Julie, d'accord avec Livie qui rapprochait son fils du trône à petit bruit, suggéra-t-elle cette pensée à Auguste.

Malgré toutes ces sollicitations, l'histoire dit que Tibère ne voulait point se séparer de sa chère Agrippine, qu'il résista autant qu'on pouvait résister à Auguste, et que, vaincu enfin, il ne répudia qu'avec une douleur profonde (*non sine magno angore animi*) sa jeune femme enceinte pour donner sa place à Julie.

De quelle nature était cet amour de Tibère pour Agrippa Vipsania? Était-ce la tendresse d'un mari? Était-ce l'amour plus sensuel d'un

jeune homme dont la froideur extérieure cachait le tempérament, et qui devait rejeter tout voile et toute pudeur dans sa vieillesse? Deux faits permettent de trancher cette question. Le premier, c'est la conduite de Tibère envers Julie dès qu'il l'eut épousée; le second, c'est sa contenance dans une rencontre qu'il fit à l'improviste de sa première femme. Quoiqu'il eût pour Julie le plus parfait mépris, il s'éprit aussitôt de sa beauté; quoiqu'il eût oublié Agrippine, il ne la revit pas sans une émotion qu'il est facile de caractériser. Dans une des promenades de Rome, il rencontra un jour Agrippine, relevée de ses couches, plus attrayante que jamais. Il la contempla avec des yeux tendus, gonflés [1], qui effrayèrent ceux qui l'accompagnaient. Auguste en fut averti et eut

1. « Oculis adeo contentis ac tumentibus. »

soin qu'Agrippine ne se trouvât jamais plus sur le passage de son gendre.

Peu de mots peignent beaucoup de choses : ce ne sont point des larmes qui jaillissent des yeux de Tibère à la vue de la compagne de sa jeunesse ; il n'éprouve ni douleur ni regret ; ses yeux s'enflent, se tendent, s'enflamment. Les sens parlent donc seuls ; c'est le cheval qui hennit devant une belle cavale.

La passion subite de Tibère pour Julie, dès qu'elle lui appartient, est une autre preuve de l'ardeur secrète de ce tempérament. Il connaissait Julie, ses mariages, ses enfants, ses amants, ses orgies, sa vie effrénée, et cependant il tomba sous le charme de cette belle créature, savante dans l'art de séduire. Il vécut avec elle pendant plus d'un an, non-seulement en intelligence parfaite, ce qui était facile, puisque les femmes galantes ont d'ordinaire

l'humeur la plus aimable, mais dans un état de mutuel amour (*mutuo amore*), ce qui ne s'explique que par l'ardeur des sens.

Julie avait vingt-huit ans, elle était dans l'éclat de sa beauté ; celui qu'elle allait fasciner pour peu de temps avait traversé une adolescence et une jeunesse tristes, retirées, sans scandale, et il n'avait pas trente et un ans. Aussi, dès que l'heure de la satiété fut arrivée, Tibère revint à un mépris d'autant plus implacable, qu'il avait été plus faible contre les séductions de Julie. Il ne fit point d'éclat, il n'en avait plus le droit, et il fallait ménager le terrible Auguste ; mais quand Julie eut mis au monde et perdu, à Aquilée, un fils qui ne vécut que quelques mois, tout fut terminé entre eux. Tibère, plein de mesure en public, la chassa de son lit, et, dans le secret de sa maison, vécut avec elle comme avec une étrangère.

Julie recommença sa vie de désordres[1]. Les mêmes débauchés l'entourèrent; Sempronius Gracchus était toujours son amant préféré, il l'excitait contre Tibère, il lui écrivait des lettres où il lui peignait son mari sous des traits odieux ou ridicules. Tibère supporta tout, cachant au fond de son âme la honte et de durables rancunes. Ce que le vertueux Agrippa avait supporté par crainte du maître et par amour du pouvoir, le faible Tibère le supporta à son tour. Le pouvoir était loin, malgré les promesses de Livie; mais Auguste était près et tout tremblait devant lui.

Tel fut Tibère, pendant sa jeunesse et dans sa vie privée. Quels symptômes menaçants apparaissent? quels instincts coupables? quelles fautes commises? quels vices déclarés? On ne

1. Voyez le chapitre IV du volume d'*Auguste* (in-8° chez Michel Lévy).

voit encore, pendant ses trente-cinq premières années, rien qui annonce une âme perverse et le goût du sang; rien ne laisse percer un méchant homme et un tyran.

Il est orgueilleux et dur, — tous ses ancêtres l'ont été; il est sombre, — son humeur naturelle devait s'aggraver dans la maison d'Auguste; il passe pour aimer le vin, — des excès passagers lui ont valu cette réputation, et sa conduite ne s'en est jamais ressentie; il aime les femmes, — jusqu'ici il n'a aimé que celles qui lui appartenaient légitimement; on pourra lui trouver d'autres défauts, — aucun ne trahit un monstre, et, s'il avait vécu sous la république, il aurait dépendu des circonstances qu'il inclinât vers le bon ou vers le mauvais génie des Claudius.

Mais il a vécu sous Auguste, auprès d'Auguste, dans son intimité, sous un joug plus

particulier et plus dur. Là commencent ses souffrances et ses difformités morales. Enfant, il est en butte aux sarcasmes d'un beau-père qui le hait; l'aversion qu'il ressent et qu'il faut cacher égale l'aversion qu'il inspire et qu'on ne lui cache pas. Adolescent, il est pénétré lentement par le poison de l'envie, au milieu de grandeurs qu'il touche, que sa mère lui montre et qui ne seront pas pour lui. Ceux qu'il aime sont moissonnés par la mort; la femme qu'il chérit est arrachée de ses bras par Auguste; son cœur est broyé comme sa volonté; le trouble des sens ne le console pas de l'opprobre que lui inflige Julie; le plus juste ressentiment doit être refoulé et soigneusement dissimulé; il faut qu'à la lâcheté s'ajoute l'hypocrisie. Que d'épreuves, messieurs! quelles tortures de tous les jours! quelle pression lente qui, peu à peu, incline une tête droite vers la

terre et lui inflige un pli indélébile! Ajoutez les conseils de Livie, sa froide prévoyance, son machiavélisme, son parti pris de tout supporter pour l'avenir; ajoutez l'exemple d'Auguste, son immoralité, son hypocrisie et les malfaisantes leçons du contact journalier de sa politique comme de sa vie privée, et confessez que, pour résister à cette longue corruption et ne pas être avili par une telle servitude, il faut une nature au-dessus de l'ordinaire, il faut une fierté native que trente ans de persécutions, mal déguisées sous les faveurs arrachées par Livie, n'ont pu abattre.

Pour énerver tout à fait l'âme de Tibère et le conduire au degré de bassesse qui engendre les tyrans, une suprême épreuve est nécessaire. Après avoir connu la protection funeste du maître, il connaîtra ses rigueurs; après avoir gémi sous l'aile du pouvoir absolu, il tremblera

loin de ce pouvoir, qui ne lui apparaîtra plus que comme un spectre terrible. Alors l'héritier des Claudius aura été anéanti avec les instincts altiers et la vigueur républicaine de sa race; il ne restera plus que le digne héritier d'Auguste.

III.

L'EXIL A RHODES.

Ce qui rend la physionomie morale de Tibère difficile à saisir, c'est l'état passif dans lequel il a passé la plus grande partie de sa vie. Une nature active, hardie, entreprenante, libre dans ses mouvements, est trahie par une foule de symptômes qui sont inhérents à chacun de ses actes. Mais une nature condamnée dès l'enfance à un servage d'autant plus étroit qu'il est mieux déguisé, sous l'ombre étouffante du pouvoir absolu et sous l'œil d'un despote malveillant, reste enveloppée, incertaine,

et, sinon impénétrable, du moins singulièrement obscure pour la postérité.

Nous avons cependant démêlé dans Tibère une intelligence précoce, repliée sur elle-même et comme tortueuse, un esprit industrieux, sans imagination et par conséquent sans expansion, un orgueil concentré qu'envenimaient chaque jour de nouvelles blessures, des instincts bas et sensuels contenus par la crainte dans la limite des plaisirs légitimes, une susceptibilité morne, une dissimulation nécessaire, des affections rares, des rancunes à longue échéance, tout ce qui trahit l'état passif, tout ce qui convient à un étranger toléré dans la maison impériale et soumis au joug immédiat de son protecteur. Agrippa lui-même, le véritable fondateur de l'empire, le sauveur, l'ami, le gendre d'Auguste, l'avait connue cette dure servitude (*durum servitium*) d'Auguste. Mais pour l'enfant

qu'il n'aimait point, pour le jeune homme à qui il témoignait son aversion, la servitude devenait d'autant plus implacable qu'elle était une vengeance du maître, vengeance déguisée sous des dehors plus doux, sous l'enjouement, sous les sarcasmes, et surtout sous une affectation de paternelle vigilance.

Ainsi s'élève tristement cet esprit où le bien natif et le mal déjà acquis s'associent dans une proportion indéterminée. Tibère est comme flottant entre le bien et le mal; les événements et les hasards de la vie décideront s'il inclinera vers le bon ou vers le mauvais génie qui, l'un et l'autre, ont sollicité tour à tour les Claudius.

Lorsque Tibère, comme tout jeune patricien, prit part aux affaires publiques, il y avait été préparé par trois maîtres. Le premier et le plus puissant était Livie, comparée quelquefois à Ca-

therine de Médicis, mais bien supérieure à cette Italienne, qui n'a préparé que la ruine de sa famille; Livie, habile à tout supporter, à tout feindre, à tout sacrifier au triomphe de son plan et de sa race. Le second était Auguste lui-même, maître sans le savoir, d'autant plus efficace qu'il prêchait d'exemple et ne pouvait dérober à celui qui partageait tous les secrets du foyer cette politique bien définie dans l'histoire, à laquelle Machiavel, un autre Italien, devait donner son nom. Le troisième était Messala Corvinus, orateur, écrivain, historien, chargé spécialement de l'initier aux affaires publiques, aux lettres et à l'éloquence. Messala ne réussit qu'à demi. Nous avons dit comment la conformation physique de Tibère répondait à sa complexion morale, et comment l'empâtement de sa bouche avait dû être, autant que les entraves imposées à son jeune esprit, un

obstacle au développement de son éloquence. Il parla cependant, et dans des circonstances mentionnées par l'histoire. Il défendit devant Auguste le roi Archélaüs, les habitants de Tralles, les Thessaliens; il intercéda auprès du sénat en faveur de plusieurs villes de l'Asie Mineure, qui avaient été renversées par des tremblements de terre. Il ne suffisait pas de défendre; sous l'empire comme sous la république, il fallait, pour ses premières armes, avoir attaqué. Il avait bien choisi sa victime (vous reconnaissez les conseils de Livie), il avait accusé Fannius Cepion, impliqué dans la conspiration de Murena; il l'avait fait condamner sans peine pour crime de lèse-majesté: rapprochement sinistre, car Tibère le premier devait montrer aux Romains, quand il serait leur maître, la portée imprévue et terrible de la loi de majesté (*lex majestatis*).

Ces convenances remplies, il y avait une autre formalité. Il était bon de donner au peuple des jeux et des fêtes magnifiques afin de mériter ses suffrages; l'empereur et Livie suffisaient assurément pour enlever les votes, mais le plaisir et la reconnaissance ne pouvaient qu'aider ce libre mouvement des consciences. Tibère donna des jeux; sa mère et son beau-père en firent les frais; on paya même 20,000 francs par tête des gladiateurs vétérans pour qu'ils consentissent à rentrer dans l'arène.

Après de telles manifestations de patriotisme, tous les honneurs étaient acquis de droit. En effet, à dix-huit ans, Tibère est nommé questeur; il est chargé de l'approvisionnement de Rome (*annona*) et de la visite des maisons de correction (*ergastula*), où des voyageurs arrêtés sur les grands chemins et

des réfractaires qui ne voulaient point rejoindre les légions étaient mêlés aux esclaves que leurs maîtres faisaient châtier. On sait comment les jeunes princes s'acquittent d'ordinaire de ces sortes de tâches, ou plutôt comment d'autres s'en acquittent pour eux.

Trois ans plus tard (733 de Rome), il est tribun militaire et fait ses premières armes contre les Cantabres en Espagne. L'année suivante, il est envoyé par Auguste dans l'extrême Orient afin d'établir Tigrane sur le trône d'Arménie; mais le voyage était long de Rome en Arménie, et Tigrane régnait déjà paisiblement quand Tibère arriva. Il ne restait plus qu'à lui donner une sorte de consécration, et la diplomatie devenait facile. En même temps, les Parthes trouvèrent opportun de rendre les aigles de Crassus, qui étaient en leur pouvoir depuis la défaite du riche et avide triumvir. A vingt-

six ans, Tibère fut chargé de gouverner la Gaule; il la gouverna pendant une année seulement : cela suffit pour que Nîmes, colonie impériale, Nîmes, qui professait la plus vive reconnaissance pour Agrippa, le traitât à la fois en beau-fils de l'empereur et en gendre d'Agrippa : on lui éleva des statues; c'était s'y prendre de bonne heure, mais cet enthousiasme devait être promptement calmé.

Bientôt, avec son frère Drusus, Tibère pénètre chez les Rhètes et les Vindéliciens révoltés (les Grisons), et, par des razzias semblables à celles que nous avons faites en Algérie, c'est-à-dire en surprenant le pays, en brûlant les villages et en enlevant les troupeaux, il amena ces peuples à faire leur soumission. En récompense, Livie le fit nommer consul à vingt-neuf ans.

La mort d'Agrippa, le mariage forcé de

Tibère avec Julie, le rendent, sinon plus cher, du moins plus nécessaire à Auguste. Il conduit en bon général la guerre contre les Panno-niens et la guerre contre les Germains; il reçoit comme récompense les insignes du triomphe et le consulat pour la seconde fois; il se trouve, à trente-quatre ans, le personnage de l'empire le plus considérable après Auguste. Les con-seils de Livie et le parti qu'elle sait tirer des événements, même contraires, lui font délé-guer par l'empereur une de ses prérogatives les plus précieuses, je veux dire la *puissance tribunitienne*. Il n'est pas inutile, messieurs, de vous faire sentir la gravité politique d'un tel acte.

Le tribunat était la magistrature populaire; jadis elle rendait les défenseurs du peuple in-violables. Auguste, qui était pontife, impéra-tor, consul, censeur, en accumulant sur sa tête

toutes les fonctions de la république confisquée, n'avait eu garde d'oublier le tribunat. Il ne pouvait se faire élire tribun, n'étant point plébéien; mais il avait inventé la *puissance tribunitienne*, qui lui était indéfiniment prorogée, qui rendait sa personne inviolable, sacrée, et qui lui donnait le droit d'empêcher que rien ne fût fait contre sa volonté, soit dans le sénat, soit dans les assemblées populaires.

Déléguer à Tibère, même pour cinq ans, une part de cette puissance tribunitienne, c'était le rendre inviolable lui-même, c'était accorder à l'ambitieuse Livie les gages les plus flatteurs et la confirmation de toutes ses espérances. Tibère touchait au pouvoir souverain de si près, que le dernier pas semblait facile et le succès promis.

C'est à ce moment, messieurs, qu'un coup de théâtre vint renverser les projets de Livie,

étonner le monde et changer la vie de Tibère. On apprit brusquement qu'il demandait à rentrer dans la vie privée, qu'il avait besoin de repos, qu'il était rassasié d'honneurs et qu'il voulait partir. On ne le crut pas d'abord : il avait une santé de fer, il arrivait à peine aux honneurs et il n'avait que trente-cinq ans.

Sa mère fit les instances les plus vives et descendit jusqu'aux prières. C'était sur lui que reposaient tous ses plans, il était son instrument, non averti peut-être, non complice, mais le seul instrument qui lui restât après Auguste. L'empereur, après avoir inutilement commandé, alla se plaindre dans le sénat, exprimant sa douleur et son indignation de se voir abandonné, trahi par celui qu'il avait choisi pour être un des soutiens de l'empire. Ces plaintes officielles restèrent sans succès.

Tibère fut inflexible. Il s'enferma dans sa

maison, refusa toute nourriture pendant quatre jours, montra une ténacité qu'on ne soupçonnait pas encore en lui; on vit qu'il se laisserait mourir si sa volonté n'était pas satisfaite. C'est un trait fréquent du caractère romain, dans les époques de décadence; des citoyens qui ne savaient supporter ni les épreuves de la vie, ni le danger d'agir en hommes libres, ni la disgrâce d'un tyran, savaient très-bien mourir.

Il fallut céder. Tibère eut son congé; il quitta Rome, y laissa sa femme, son fils du premier lit, Drusus, et prit la route d'Ostie, accompagné d'un petit nombre d'amis qui le suivirent malgré lui. Il ne leur dit pas un mot pendant la route, s'embarqua sans répondre à leurs questions et à leurs adieux, en embrassa à peine un ou deux froidement, en détournant les yeux, et la galère fit force de rames.

Qu'était-il donc arrivé, messieurs? Quelle est l'explication de ce coup de théâtre? Les Romains l'ont cherchée, les historiens en ont présenté plusieurs, qui sont évidemment les échos des bruits du temps. « Tibère est à bout d'outrages, » disaient les uns, « Julie le déshonore publiquement; il n'ose la répudier, par peur d'Auguste; il ne peut se plaindre, parce qu'elle est fille de l'empereur; cette situation lui est devenue tellement odieuse, qu'il préfère quitter Rome. » Tibère supportait depuis quatre ans ce qu'Agrippa, un autre homme que Tibère, avait supporté lui-même; telle n'est pas la raison déterminante de sa conduite, ce ne peut être qu'une des raisons subsidiaires. Les esprits plus profonds, accoutumés à chercher dans l'âme humaine les replis de l'ambition, disaient : « Tibère se sent nécessaire; il est arrivé très-haut, il

veut arriver plus haut encore; il sait qu'auprès d'Auguste il a des rivaux futurs, redoutables, les enfants d'Agrippa. Lucius et Caïus ont été tous deux nommés Césars, c'est-à-dire héritiers présomptifs d'Auguste. Tibère, qui ne veut pas laisser ces enfants prendre trop d'empire sur leur aïeul, forcera la main à Auguste; il s'en va comme le fit Agrippa, qui se retira à Mitylène pour céder la place à Marcellus, et qui, deux ans après, revint plus puissant que jamais, adopté par l'empereur, héritier assuré du trône. »

Que Tibère fût capable de jouer un tel jeu, je le crois. Mais il était trop fin pour ne pas savoir que l'absence a ses dangers, que tout se remplace promptement dans une cour, que Caïus César avait déjà quatorze ans, qu'il était ambitieux et entouré d'ambitieux. Non, Tibère a été poussé à cette démarche désespérée par

un mobile plus puissant, aveugle, désespéré : par la peur. Il a eu peur, et derrière ce spectre de la peur, qui ébranle et précipite les résolutions, se sont rangés des motifs secondaires propres à confirmer la volonté première. Un court récit de ce qui s'était passé à Rome vous fera pénétrer dans cette âme façonnée par Auguste au servage et à la lâcheté.

Les deux fils de Julie, fêtés, adulés, gâtés, commençaient à se tout permettre. Un flot de courtisans grossissait autour d'eux ; le peuple, toujours assuré qu'il ne manquera pas de maîtres, le peuple imbécile les acclamait sans cesse et les appelait *ses délices*. Leur âge tendre faisait trouver leurs caprices charmants, et l'on se déridait à voir ces frais visages à côté des figures compassées d'Auguste, de Tibère et de Livie. Caïus avait quatorze ans, Lucius onze, et ils s'enivraient facilement des applau-

dissements que la foule leur prodiguait dans les cirques, dans les assemblées, dans les promenades publiques. Un jour, au théâtre, Lucius demanda à grands cris aux citoyens de nommer son frère consul. Les citoyens, qui avaient pris l'habitude de ne rien refuser dans ce genre à Auguste, trouvèrent la prétention très-naturelle, et Auguste eut toutes les peines du monde à résister aux exigences du peuple romain. Il dut même céder, en promettant que Caïus serait consul à dix-huit ans, en lui conférant un sacerdoce, en le faisant entrer au sénat. Mais il ne céda pas sans ressentiment contre ses petits-fils, qui déchiraient ainsi tous ses voiles, montraient le néant de ses fictions politiques, jetaient un ridicule inévitable sur son système artificieux, et portaient atteinte à la toute-puissance de leur aïeul.

Livie partagea ce ressentiment; elle l'enve-

nima; elle suggéra à son mari l'idée de retirer d'une main ce qu'il donnait de l'autre, secret essentiel d'un pouvoir absolu et jaloux. En même temps que les enfants d'Agrippa étaient admis dans la carrière politique d'une façon ridicule, le fils de Livie était rapproché d'Auguste d'une manière sérieuse : la puissance tribunitienne lui était conférée. Vous comprenez donc, messieurs, la situation de Tibère; il sent le piége, il voit le danger, il sait qu'il n'est pour Auguste qu'un contre-poids contre ses petits-fils. D'un autre côté, il entend dans Rome le déchaînement subit de la multitude qui adore ces jeunes princes, le déchaînement non moins violent des courtisans qui hâtent de leurs vœux l'aurore d'un nouveau règne, toujours lucrative, le déchaînement des enfants d'Agrippa eux-mêmes, mal élevés, emportés, enflammés par leurs adulateurs. Alors

Tibère, qui n'était point une âme généreuse, qui aurait montré de grandes qualités peut-être s'il eût vécu dans un autre temps, mais qui depuis vingt ans avait appris la soumission et la crainte, Tibère s'effraya ; il douta de sa mère, dont l'ambition était démesurée ; il douta de lui-même ; il vit les embûches, la vengeance, l'empire croissant des petits-fils sur un vieillard, la trahison probable d'Auguste, la colère du peuple, le ressentiment d'ambitieux sans scrupule, le poison peut-être.

Or, lorsqu'un homme intelligent, dans une telle situation, prend une décision suprême, il met dans la balance tous les motifs qui doivent préparer sa résolution. Ce n'est pas un seul motif qui fait pencher cette balance ; s'il y en a un plus puissant que les autres, tous ont leur poids. C'est pourquoi les historiens romains, en expliquant diversement la volonté de

Tibère, ont touché le vrai; mais ils se sont trompés en ne touchant qu'un seul point et en s'y arrêtant.

Ce qui domine tout, c'est la peur. Derrière la peur vinrent se grouper le désir de prouver à Auguste combien il lui était nécessaire, l'espoir d'être rappelé bientôt à cause de la disette d'hommes que le despotisme crée fatalement autour de lui, la joie d'être délivré de la honte et de Julie, le plaisir de respirer librement loin d'Auguste. Mais que ces raisons si diverses constituassent un plan politique, je ne puis le croire. Le jeu était trop incertain, Tibère se sentait trop haï; ce qu'il voyait clairement, guidé par l'instinct de la conservation et par cette seconde vue qui s'appelle la crainte, c'était la nécessité de fuir.

Il est vrai qu'il prend terre sur la côte de la Campanie, comme s'il attendait d'être rap-

pelé. Auguste, dit-on, est gravement malade : s'il allait mourir? Tibère, avec quelques légions, aurait facilement raison de deux enfants. La nouvelle est fausse ; ses ennemis rient et prétendent avoir percé à jour ses projets. Il reprend la mer précipitamment, malgré la tempête, malgré la perspective d'une navigation périlleuse, car cet homme, qui n'avait aucun courage civique, avait le courage du soldat, et il se rend dans la retraite qu'il a choisie, à l'extrémité de la Méditerranée orientale, près des côtes de la Carie, dans l'île de Rhodes.

Quand il était revenu d'Arménie, voyage de sa jeunesse, il s'était arrêté à Rhodes et avait été séduit par la douceur du climat, par le charme des campagnes, où les roses le disputaient aux roses de Pæstum. La ville était magnifique ; Protogène l'avait parée de ses œuvres; une école de sculpture célèbre l'avait remplie de

marbres merveilleux; le fameux colosse avait été renversé par un tremblement de terre, mais quatre-vingt-dix-neuf autres statues du soleil, colossales quoique plus petites, étaient encore debout. Les rhéteurs et les grammairiens y tenaient des écoles que l'on vantait : si Tibère goûtait peu les arts, il aimait les lettres. C'est à Rhodes qu'il s'établit.

Arrêtons-nous un instant, messieurs, et demandons-nous ce qu'aurait pensé de Tibère la postérité, si la tempête qui l'emportait vers une île lointaine avait submergé son navire. Quel crime avait-il commis jusque-là, dans l'ordre moral? De quel attentat était-il responsable, dans l'ordre légal? Quelle faute grave lui reprocherait-on, si ce n'est la faiblesse qui le tenait asservi sous l'implacable Auguste et lui faisait répudier sa femme enceinte pour épouser la fille méprisée de l'empereur? Quel acte de

cruauté l'avait trahi? Quel esclave avait-il fait torturer? Quel citoyen avait-il maltraité? Quelles violences lui reprochait-on? Quelles lois avait-il personnellement et volontairement enfreintes? L'histoire est muette; elle peut soupçonner ses tendances, blâmer certains côtés de son caractère, y démêler quelques instincts alarmants pour l'avenir; mais selon le frein, selon l'occurrence, tout pouvait tourner vers le bien comme vers le mal. Si Tibère était mort alors, à l'âge de trente-cinq ans, il aurait laissé une réputation à peu près semblable à celle de Drusus, son frère, qui s'était montré aussi un brave soldat, un bon général, un citoyen strictement honnête, supérieur parce qu'il regrettait la liberté et se montrait moins soumis à Auguste.

Si, au contraire, Tibère avait vécu sous l'ancienne république, d'abord il n'aurait point été

forcé de s'exiler, parce qu'il n'aurait point été exposé à des caprices sans bornes, à des menaces sans scrupules, à des ambitions qui pouvaient tout oser. Il eût servi son pays par la voie droite, et, si sa fortune se fût heurtée contre l'écueil souvent funeste à sa race, s'il eût dû s'éloigner, par violence ou par orgueil, il aurait pu se proposer par exemple, soit Coriolan revenant sur Rome à la tête des Volsques, soit Camille attendant à Ardée l'occasion de rendre quelque service signalé à sa patrie. Il aurait eu devant lui la double voie que la mythologie plaçait devant les pas d'Hercule entrant dans la carrière; il aurait eu, à sa droite et à sa gauche, le bon et le mauvais génie des Claudius, qui avait tour à tour entraîné ses ancêtres. Sous Auguste, on n'était tenté d'imiter ni Camille ni Coriolan. Tibère, qui avait peu d'imagination, se contenta de copier Agrippa, son beau-père,

qui, lui aussi, s'était retiré à Mitylène pendant deux ans, pour céder la place à Marcellus, et qui avait été récompensé de sa prudence par un retour triomphal et la succession de Marcellus.

Toutefois, si Tibère avait l'esprit peu inventif, il l'avait profond et pénétrant. Il ne devait pas ignorer que ce qu'il y a de plus maladroit en politique, c'est d'être un plagiaire. Les mêmes moyens réussissent avec des temps divers, parce que la sottise humaine est la même et parce que les peuples sont toujours dupes. Mais une seule génération ne supporte pas deux fois la même comédie; elle se lasse, elle est avertie, elle siffle. Il en résulte que la fortune ne passe pas deux fois sur la même piste. Tibère n'ignorait pas qu'il serait étranglé entre les portes qu'Agrippa s'était vu ouvrir à deux battants. La crainte seule a pu lui faire commettre une

telle faute : c'est cette faute qu'il va expier et qui pèsera sur le reste de sa vie d'un poids aussi lourd que l'éducation d'Auguste.

L'histoire de l'empire romain est l'histoire d'une série de personnalités. Un seul homme conduit l'univers, pendant un an ou pendant vingt ans : de l'état moral de cet homme dépend le bonheur ou le malheur du monde. S'il est bon, s'il est maître de lui-même, l'humanité respire et ne craint plus que sa vieillesse ou son successeur ; s'il est méchant, si son intelligence est troublée, l'humanité traverse les jours les plus sombres et n'espère plus que sa mort. Dans l'étude d'une telle histoire, la psychologie doit donc jouer un grand rôle. Cette âme dont la mesure a été la mesure des destinées de l'univers, il faut que l'histoire la sonde et qu'elle l'explique, pour bien comprendre les actes extérieurs qui sont la manifestation de ses maladies

ou de sa santé. C'est un poëte de cour, c'est Horace lui-même qui l'a dit :

> Quidquid *delirant* reges, plectuntur Achivi.

Étudier le règne de chaque tyran, c'est donc analyser sa folie.

Or le grand peintre qui a jeté sur la figure de Tibère des ombres si terribles, Tacite, en a plutôt accru que pénétré la profondeur. Il lui a donné, par la magie du coloris, des proportions trop belles. Il ne l'a point mis aussi bas qu'il le mérite, à côté de la plupart des hommes, au-dessous de tous les gens de cœur, au simple niveau de ces prétendus monstres qui tremblent eux-mêmes autant qu'ils font trembler les autres.

Aucune analyse psychologique de Tibère n'a tenu compte de son séjour à Rhodes (de trente-cinq à quarante-deux ans), séjour prolongé pendant huit années, dans l'âge où

la maturité se prononce et imprime à chaque nature un sceau définitif, séjour plein d'oisiveté stérile, puis d'ennuis, enfin de vicissitudes et de terreur, qui réduisent cet orgueilleux sans grandeur à l'état moral le plus lamentable.

Pendant les premiers temps, tout alla bien. Tibère arrivait avec le prestige de l'empire; il était gendre d'Auguste, fils de Livie, revêtu de la puissance tribunitienne, auréole politique qui n'agissait pas moins sur l'imagination des Grecs que les souvenirs récents d'Agrippa. D'ailleurs, le nouveau venu s'établit en particulier, avec Atticus, Julius Marinus, Lucilius, ses amis; il a choisi une maison modeste, une villa sans luxe, et il se montre bon prince. D'un autre côté, Tibère jouit des plaisirs de la nouveauté; il est libre, il respire, il rejette les soucis, il chante les douceurs de la vie privée; d'ailleurs les distractions abondent.

Si loin que soit Rhodes, les vents sont malins, les pilotes fautifs, et il se trouve qu'à tout propos un navire s'égare et entre par mégarde dans le port de Rhodes. C'est un proconsul qui revient d'Asie, c'est un magistrat qui s'y rend, c'est un tribun militaire qui va prendre un commandement en Orient, ce sont des centurions qui reviennent en congé. La Grèce, l'Égypte, ont des navigateurs plus hardis qui avouent n'avoir prolongé leur voyage que pour saluer Tibère. On parle de Rome, des affaires publiques, des maladies nombreuses de l'empereur, de l'incapacité de ses petits-fils, de leurs excès prématurés, des campagnes de Tibère, des victoires passées, des espérances pour l'avenir. Tous les mouvements administratifs en Orient se résolvent aux pieds de Tibère. Jamais Rhodes n'a été visitée par tant de glorieux personnages. La retraite a donc ses compensations et les fonc-

tionnaires prouvent à Tibère combien ils sont capables de fidélité à la disgrâce, quand la disgrâce est volontaire ou feinte, ou prête à se convertir en triomphe plus éclatant que jamais.

Il y eut même pour lui un jour de véritable joie lorsqu'il apprit que Livie, n'ayant plus à ménager les intérêts d'un fils ingrat, avait cédé à un désir de vengeance longtemps contenu et qu'elle avait perdu Julie [1]. Tibère se conduisit galamment : il écrivit à Auguste, moins pour implorer la grâce d'une femme qu'il exécrait que pour le supplier de lui laisser tous les présents qu'elle tenait de son mari. Il pensait faire sa cour à un père affligé; il saisissait une occasion d'entrer en correspondance avec l'empereur; mais il oubliait que le dernier lien qui

1. Voyez *Auguste, sa famille et ses amis*, p. 189.

l'unissait à l'empereur se trouvait rompu par l'exil de Julie.

Quant aux insulaires, ils ne sentaient pas encore diminuer leur respect, quoique Tibère affectât avec eux une parfaite égalité. Il se mêlait à leurs exercices dans les gymnases, fréquentait leurs écoles, écoutait les rhéteurs, applaudissait les sophistes; il *suivait des cours,* ce qui était de mode sous l'empire, comme dans toutes les époques d'inaction politique et d'éloquence bâillonnée; mais il ne faut pas, messieurs, que cet exemple vous effraye : ce n'est point la profession d'auditeur qui fait les Tibère.

Il est vrai qu'il s'oublia un jour et laissa percer la griffe. Un sophiste, auquel il avait donné tort dans une discussion, quitta son adversaire pour se tourner contre lui et l'accabler d'invectives. Tibère ne souffla mot, sortit,

et, revenant avec des appariteurs, le fit conduire en prison, au nom de la puissance tribunitienne. On cessa de rire. En échange, les magistrats de l'île ayant fait brutalement rassembler devant sa porte les malades et les moribonds qu'il avait déclaré la veille vouloir visiter, Tibère se confondit en excuses et fit des frais d'humilité pour le plus petit comme pour le plus grand. L'équilibre était rétabli, avec une précaire popularité.

Au fond, Tibère languissait; il était gagné par l'ennui ; il avait l'oreille tendue vers Rome; les nouvelles étaient plus rares, les visiteurs moins zélés; la cinquième année, au moment où expirait la puissance tribunitienne qui le faisait inviolable, l'exilé volontaire se sentit pris de quelque inquiétude.

Il écrivit à Auguste pour lui avouer qu'il n'avait point eu, en quittant Rome malgré lui et

malgré sa mère, d'autre but que de céder la place à Caïus et à Lucius, ses petits-fils, et d'éviter de leur porter ombrage. Maintenant qu'ils étaient établis solidement dans la seconde place de l'État, il demandait à revoir sa famille et ses amis.

La réponse fut aussi nette que cruelle. L'empereur lui déclarait « qu'il resterait à Rhodes et qu'il n'avait que faire de revoir ceux qu'il avait si lestement quittés[1] ». Aucune consolation, aucun dédommagement, aucune promesse! La puissance tribunitienne n'était point prorogée et Livie avertissait son fils par le même courrier, qu'elle avait obtenu à peine, pour le dérober au mépris des sujets dont il allait redevenir l'égal, le titre de lieutenant d'Auguste, *legatus Augusti*.

1. Etiam admonitus est dimitteret omnem curam suorum quos tam cupide reliquisset. (Suétone, *Vie de Tibère*, XI.)

Il ne vous paraît peut-être pas, au premier abord, messieurs, que cette réponse eût une grande gravité ; détrompez-vous : le changement qui survient dans la situation de Tibère est complet, plein de dangers, terrible. Dans un monde constitué comme l'était le monde romain et si bien façonné à la servilité qu'il adorait ceux qui exerçaient le pouvoir à l'égal des dieux, une disgrâce valait une condamnation. Dès que le souverain retirait sa main protectrice, le favori tombait au-dessous des proscrits. Plus il était élevé, plus le précipice était profond sous ses pieds.

Tout changea à Rhodes. Ces magistrats qui jusque-là avaient accablé Tibère de leur empressement obséquieux, devinrent arrogants et ne signèrent même plus les lettres qu'ils lui adressaient. Le grammairien Diodore, dont il suivait le cours public tous les samedis, lui refusa

une leçon particulière qu'il demandait, et lui fit répondre qu'il n'avait qu'à revenir dans sept jours. Les regards des passants avaient quelque chose de malin ; un sourire méprisant se dessinait sur les visages. Tibère en fut troublé, et ce sentiment d'appréhension qu'il avait contracté dès ses plus tendres années auprès d'Auguste commença à faire battre son cœur. Par bonheur, voici Caïus, l'aîné des jeunes Césars, qui arrive en Orient; il s'est arrêté à Samos; il y tient sa cour. Tibère monte sur une galère, afin de rentrer en grâce; il se fait solliciteur, et vole vers les côtes d'une île éloignée, lui qui voyait jadis tant de Romains se précipiter vers Rhodes.

Hélas! Caïus lui fait un accueil glacial : Lollius, chevalier romain, l'homme de confiance d'Auguste et de Livie, le compagnon, nous dirions aujourd'hui le gouverneur du prince, l'a indisposé contre Tibère; Lollius est son

ennemi, Lollius a juré sa perte. Tibère repart plein d'angoisses qu'une lettre d'Auguste, qui l'attendait à Rhodes, ne devait guère calmer : cette lettre lui reprochait de tenir des discours équivoques aux centurions, ses créatures, qui retournaient à l'armée d'Orient, et de les avoir pressentis sur les chances de révolution. Quelle réponse fait aussitôt Tibère! quelles protestations! quel feu! quel désespoir! Il réclame des surveillants, des gardiens, des espions : « Qu'on m'entoure, qu'on recueille toutes mes paroles, qu'on rende compte de toutes mes actions. »

Aussitôt il quitte la ville; il renonce à ses promenades, à ses exercices, à tout plaisir qui le rapproche des hommes. Plus de gymnase, plus de chasse, plus de chevaux; il quitte la toge et prend l'habit grec, pour perdre jusqu'à l'apparence d'un citoyen romain. Il devient pour les habitants de l'île, qui savaient ce qui

s'était passé à Samos, un objet d'aversion. On l'évite comme un pestiféré. Lui-même, sous l'impression de la lettre d'Auguste, fuit les regards, se retire dans l'intérieur de l'île, évite les ports et les plages accessibles, de peur qu'un centurion mal avisé ne veuille le voir et n'excite de nouveaux soupçons. Il connaissait mal ses contemporains : désormais il était à l'abri de toutes les visites.

Sa terreur va s'accroître encore. Il apprend que les habitants de Nîmes, qui ont la tête vive, ont témoigné avec éclat leur hostilité contre lui. Les statues qu'ils lui ont élevées si vite, quand il n'avait que vingt-six ans, ils les ont jetées à terre plus vite encore, pour complaire aux fils d'Agrippa. Quels regrets devaient ressentir plus tard les imprudents Nîmois, et quelle armée de statues devait réparer cette défaillance de leur enthousiasme, imprudente

à force de prudence! Tibère n'y voit que la haine de Caïus. En effet, il sait que dans un festin les amis du prince se livrent aux plus atroces plaisanteries sur l'*exilé de Rhodes*, un d'eux s'est même offert pour cingler vers Rhodes et rapporter la tête du proscrit.

Alors Tibère est livré à une folie noire et à des tortures pitoyables. Tout est menace, tout est danger; il se défie de ses amis, et des plus familiers; il fuit dans les lieux sauvages; il se cache dans les montagnes escarpées; il cherche les roches inaccessibles qui bordent la mer. Un seul homme, Thrasyllus, a quelque accès auprès de lui; c'est un astrologue, un charlatan, qui ébranle encore son âme par des présages flatteurs, par des déceptions plus cruelles et par des promesses de grandeurs futures qui redoublent les angoisses présentes. Sa raison semble l'abandonner. « Un voyageur!

fuyons ; un pâtre qui nous observe ! fuyons ; une galère qui fend les flots ! fuyons..... Non. Qu'apporte-t-elle ? Est-ce le salut ? est-ce la mort ? Elle vient d'Italie : est-ce une lettre ? Elle vient d'Asie : est-ce un émissaire de Lollius, qui doit lui rapporter ma tête ? »

Ce supplice, ou plutôt ce délire, a duré, non pas deux jours, non pas deux mois, mais près de deux ans. Pendant deux ans Tibère a envié la destinée du plus misérable des humains, et cette mort, qu'il se serait donnée volontairement si on ne l'avait point laissé partir de Rome, il la craint partout, il en voit le spectre. Il sent enfin, messieurs, le poids de ce pouvoir auquel il a prétendu se dérober. Il s'est soustrait à la main de l'empereur, et, par de simples représailles, la main de l'empereur s'est retirée de lui. Il n'en faut pas davantage : l'abîme s'est ouvert entre lui et ses semblables.

Il n'a commis aucun crime; il est innocent; personne ne l'a condamné; il y a une justice, il y a une police, il y a ce droit de vivre et de respirer que toute société garantit au dernier de ses membres; les lois le protégeront, les magistrats prendront sa défense, les bons citoyens voleront à son secours. — Non; les lois se taisent quand l'empereur parle, les magistrats s'arrêtent dès qu'il se tait, les bons citoyens pâlissent dès qu'il menace. Hors la faveur, hors la loi! La puissance infinie de Dieu s'est limitée elle-même par des lois générales qui conduisent le monde pendant l'éternité; le pouvoir absolu de l'homme sur l'homme n'a point de limites. Le petit oiseau, qui souffre de la rigueur des éléments, a des abris tout préparés contre leur violence, les animaux qui se dévorent entre eux ont des moyens de se défendre : la Providence a toujours mis le remède

auprès du mal. Mais pour celui que la faveur impériale a délaissé, il n'y a ni protection, ni remède. En vain il fuit comme l'animal poursuivi par une meute, en vain il se cache dans les antres comme la bête fauve traquée par une bande de chasseurs : il sait qu'il sera atteint, que tous les regards sont fixés sur lui, que tous les bras n'attendent qu'un signal, qu'il n'est déjà plus au nombre des vivants, puisque le soleil lui a retiré ses rayons.

Quelle leçon, messieurs! Quelle épreuve! Comme un esprit supérieur, capable de fierté et de dévouement, soutenu par des convictions fermes, animé par le sentiment du bien, consolé par le patriotisme, serait sorti d'une telle lutte retrempé à jamais et consacré par le sceau de la véritable grandeur ! Comme il aurait rapporté à Rome une soif inextinguible de liberté, un trésor de pitié pour les victimes

du caprice d'un seul, et je ne sais quelle tendresse inépuisable pour les proscrits !

Mais un esprit qui n'avait que des qualités de second ordre, dont l'orgueil natif, sa seule force, avait été transformé depuis vingt ans en humilité hypocrite et en bassesse, devait être broyé, énervé, rendu tout à la fois impuissant et frénétique par ce régime de volontaire terreur. Et lorsque Tibère reviendra à Rome, pour le malheur de Rome, ce ne sera plus un homme, ce sera un instrument assoupli par la peur. La lâcheté civique s'enveloppera d'hypocrisie; le souvenir des maux éprouvés s'aigrira et deviendra un désir d'en faire éprouver de semblables à ceux qui pâlissent; la crainte prolongée d'une mort violente l'aura rendu lui-même sanguinaire. Le précepteur de sa première jeunesse, Théodore de Gaddara, pourra s'écrier avec raison : « C'est une âme pétrie de boue et de sang. »

Ce n'est pas tout. Cette lâcheté, qui est devenue une maladie, l'état permanent de son âme, il faut encore qu'il vienne en donner à Rome le spectacle.

J'abrége le récit de son retour. Ses lettres apportaient de tels cris de désespoir, que Livie, ou sentit quelque chose de la tendresse maternelle que l'animal lui-même a pour ses petits, ou crut Tibère amené au point qu'elle souhaitait et mûr pour ses plans. Auguste avait remis entre les mains de Caïus César la destinée de Tibère. Caïus eut un dissentiment passager avec son confident Lollius; on en profita pour obtenir son aveu, et l'exilé put revenir. Cette ridicule intrigue devait avoir des conséquences fatales pour le genre humain : elle fondait définitivement l'empire.

La grâce avait une condition : Tibère ne devait prendre absolument aucune part aux affaires

publiques. Grands dieux ! qu'il en avait perdu l'envie ! Il rentra, se dérobant aux regards comme il s'y était dérobé huit ans auparavant, évitant ses ennemis, évité avec plus de soin par ses amis, s'il lui restait des amis. Il ne s'occupa que de son fils Drusus, qu'il avait oublié et qui avait quatorze ans ; il guida ses premières études de droit et d'éloquence, lui céda sa maison des *Carènes*, qui était trop voisine du Forum pour un suspect, et se retira dans les jardins de Mécène, sur l'Esquilin, à l'extrémité de la ville, dans un quartier presque désert. Là, il ne s'adonna plus qu'aux lettres et ne s'entoura que de grammairiens et de pédants. La philosophie peut compromettre, l'éloquence a ses entraînements, il fallait craindre d'éveiller le moindre soupçon : Tibère professa la passion la plus violente pour les fables et les apologues. On en riait dans Rome, mais Ésope était son dieu.

Les grammairiens qu'il réunissait devaient apporter la même prudence dans leurs discussions. Le maître de la maison choisissait le thème et leur proposait des questions de ce genre : « Comment s'appelait la mère d'Hécube? — Quel nom portait Achille quand il vivait déguisé parmi les filles de Lycomède? — Quels vers chantaient les Sirènes? »

Il est certain que des loisirs ainsi remplis ne devaient causer aucun ombrage. Mais les dangers s'acharnaient sur l'infortuné Tibère. Lucius, le plus jeune des deux Césars, meurt à Marseille d'un mal inconnu. Auguste est consterné; le peuple frémit; on parle de poison; Livie est accusée tout bas, bien bas; le nom de Tibère est accolé à celui de Livie. « Allons, âme déjà tremblante, payons d'audace! Que la peur soit notre inspiration et l'hypocrisie notre muse! Chantons ce lis sans tache séché

dans sa fleur! Composons une pièce de vers élégiaques; qu'elle soit tendre, qu'elle soit pathétique, qu'elle respire la douleur la moins contestable! La calomnie se taira; Auguste s'adoucira; ma mère sera seule accusée. » Et le malheureux écrivit cette élégie sur la mort de Lucius, qu'il eut soin de ne point tenir cachée.

Voilà, messieurs, où conduit la dégradation morale. Voilà ce que devient, à l'ombre du despotisme, celui qui, sous un gouvernement libre, aurait été un citoyen orgueilleux, utile, honoré. Le mépris de lui-même dépasse encore le mépris qu'il a pour les autres. Quand il est relevé par un de ces coups du sort qu'il n'osait plus espérer, qu'il redoutait peut-être, il est trop tard. L'homme est anéanti en lui, il n'a plus d'autre morale que le silence, d'autre politique et d'autre plan que l'hypocrisie. Il a

abdiqué ; il ne comprend que l'obéissance passive ; comme il a tout subi, il est prêt à tout ; il sera un jour le maître de Rome, mais il reste aujourd'hui le dernier des esclaves, moins qu'un esclave, un instrument sans pensée, sans geste, sans murmure, portant la marque indélébile de la terreur. L'*exilé de Rhodes* explique l'*exilé de Caprée*.

V.

L'ADOPTION.

L'adoption de Tibère et la vieillesse d'Auguste comprennent un espace de dix années, époque curieuse, instructive, pleine de moralités, c'est-à-dire de leçons pour ceux qui subordonnent les faits à la morale. C'est une longue comédie jouée par trois acteurs de premier ordre : Livie, artiste consommée, supérieure à tous les rôles, qui s'élève sans effort jusqu'au drame et jusqu'à la trahison ; Tibère, abaissé par son séjour à Rhodes, prêt à tout, résigné, indifférent, assoupli comme l'esclave du foyer ;

Auguste enfin, le maître satisfait et trompé, enjoué et exigeant, dissimulé et sans souci du lendemain, mélange de sarcasmes, d'aveuglement volontaire et d'égoïsme.

Certains esprits chagrins prétendent que les souverains se donnent parfois la comédie aux dépens des peuples. Avouez qu'il est bien juste, quand l'occasion s'en présente, que les peuples usent de représailles et se donnent la comédie aux dépens des maîtres du monde, surtout quand ils s'appellent Auguste, Tibère et Livie. Les anciens se vantaient de pénétrer les secrets des dieux : nous essayerons de pénétrer les secrets de l'empire.

La première en scène est la charmante et froide Livie, impénétrable comme la Destinée, les lèvres closes, l'âme pleine d'audace. Qu'a-t-elle fait, quelle trame a-t-elle ourdie pendant l'exil du fils ingrat qu'elle avait conduit au seuil du pouvoir

suprême et qui a déjoué tous ses plans par la fuite? Sa colère, soigneusement contenue, n'a pas été sans porter des fruits. Elle s'est vengée de Julie, dénoncée, démasquée, déportée, sans craindre de rompre le dernier lien qui unissait Tibère à Auguste. Elle a puni Tibère lui-même en l'abandonnant à son sort misérable et en restant sourde à ses cris. Ce fils, tant exalté et si peu aimé, n'avait de prix que comme instrument; il n'était que l'incarnation virile de l'ambition d'une femme : l'ambition morte, il était mort pour Livie. Cependant les années se sont écoulées, apportant chacune avec elle, sinon le repentir, du moins les réflexions. Auguste se fait vieux; il a soixante-trois ans, bientôt soixante-quatre, et sa santé, toujours délicate, est véritablement usée. Si son médecin avait rédigé le journal de ses maux, comme l'a fait le médecin de Louis XIV, il est certain

que les infirmités du grand empereur formeraient une liste aussi longue et aussi peu édifiante que les infirmités du grand roi.

Ce que l'histoire a recueilli sur la santé d'Auguste suffit pour expliquer les inquiétudes croissantes de Livie. Il commençait à dormir en litière et même dans la rue, symptôme d'apoplexie. L'œil gauche s'était affaibli d'une façon telle qu'on pouvait craindre que le surveillant du monde ne devînt aveugle. Des dartres âcres lui causaient des démangeaisons si vives qu'il se faisait sans cesse frotter avec un strigile, lame de cuivre creuse et recourbée, munie d'une poignée, qui servait aux athlètes et aux baigneurs. Il avait la goutte aux mains, et, pour écrire, il était obligé de se fabriquer un doigtier avec de la corne ; il avait la gravelle, des calculs, autre forme de la goutte. Il boitait de la hanche gauche, ce qui n'était que

disgracieux ; mais il avait des obstructions au foie, ce qui était plus grave. Enfin des infirmités diverses, périodiques, réglées, telles que fluxions, gonflement du diaphragme, alarmaient sans cesse ceux qui l'entouraient. Les soucis auxquels un souverain aussi absolu qu'Auguste est nécessairement en proie, le goût des femmes, assez effréné pour ressembler à de la débauche, avaient achevé d'user, au service de l'intelligence et des sens, des forces qui avaient toujours été médiocres. Ce double excès, qui n'est pas rare chez ceux qui peuvent tout se permettre, se paye de deux façons : tantôt aux dépens du cerveau affaibli, tantôt aux dépens du corps. L'heureux Auguste gardait sa lucidité d'esprit et n'était puni que par ses défaillances physiques.

Aussi que de soins avait pour lui la prudente Livie ! De quelles précautions maternelles

ne l'entourait-elle pas! Elle le faisait frotter d'huile devant le feu; elle le faisait laver à l'eau tiède sous un portique exposé au soleil; elle lui faisait apporter de l'eau de mer, et, comme il était trop nerveux pour supporter un bain entier, il y trempait alternativement ses pieds et ses mains qu'il ne cessait d'agiter.

La nature n'en suivait pas moins son cours, et l'affaiblissement fut tel qu'Auguste dut renoncer à assister aux séances du sénat. Le sénat se réunissait cependant dans le temple d'Apollon Palatin, à quelques pas de la maison d'Auguste. Il n'avait qu'à descendre les marches du péristyle, à traverser une plate-forme très-étroite, et il se trouvait dans l'assemblée. Le jour vint où il ne put même accomplir cet effort. Les pères conscrits avaient une condescendance infinie pour Auguste; ils choisirent dans leur sein vingt délégués, qui se réunis-

saient dans la chambre à coucher de l'empereur, autour de son lit, avec ses petits-fils et les consuls. Toutes les décisions de ce conseil avaient force de loi et régissaient l'empire.

C'est ainsi que, dans les dernières années de sa vie, Auguste gouvernait le monde sans sortir de son lit. Quelle admirable chose! quelle perfection de rouages! quelle machine savante que cette administration romaine! comme tout est bien engrené, bien agencé! comme l'huile rend souples toutes les articulations de ce mécanisme savant! Quoi! un vieillard impotent voit aboutir à son chevet les destinées de tous les hommes qui couvrent le monde civilisé! Qu'il fasse un geste, dise un mot, tout se meut de proche en proche, et jusqu'aux plus extrêmes frontières les Romains sont administrés, commandés, contenus, asservis! Quelle docilité, d'autre part! quelle lassitude! quelle dé-

chéance ! Je songe à ces bateaux à vapeur naviguant sur une mer immense, tandis qu'un capitaine indolent les dirige, sans sortir de son hamac, à l'aide d'un conduit acoustique qui transmet ses ordres et donne l'impulsion. La machine fonctionne sans cesse, nuit et jour ; le navire vogue, rien ne l'arrête, ni le vent ni la violence des flots ; rien ne l'arrête, mais il y a l'écueil que ne voit point le capitaine étendu dans sa cabine, l'écueil caché, l'écueil imprévu, l'écueil fatal sur lequel on peut se briser.

Ce danger dont Auguste n'a pas conscience, Livie le prévoit, elle le craint pour elle-même, elle y veille. Elle avait alors soixante et un ans, mais toute sa santé, toutes ses forces, toute son énergie, qu'une vie chaste et renfermée dans la maison du Palatin avait conservée, toute son ambition qui n'était pas encore assouvie : elle devait donc survivre à

Auguste. Lui mort, que devenait-elle? que devenait l'empire? Passera-t-il dans les mains des deux Césars, fils d'Agrippa et de Julie? Ce sont des enfants, adonnés au plaisir, livrés aux flatteurs, énervés avant l'âge. S'ils sont incapables, l'empire est compromis, l'empire, ce chef-d'œuvre inachevé, qui n'a pas encore eu de lendemain et n'a pas reçu sa consécration définitive. S'ils sont capables, c'est Livie qui est compromise, perdue : car les fils de Julie rappellent leur mère, Julie règne, et sa rivale prend sa place dans l'exil. Quelle alternative! Et le danger approche, il est imminent! « Oh! ce Tibère! le lâche! S'il ne s'était pas dérobé à mes plans, il serait auprès de moi, tout près du trône! Que fait-il à Rhodes? Qu'est-il devenu, parmi ces Grecs dont il porte le costume? Quel est l'état de son âme? Que vaut-il encore? qu'en

peut-on tirer? Voyons ses lettres, — Voyons-le lui-même. Qu'il revienne! Il le faut. — Enfin, il est revenu! Le voici! »

Si un observateur capable de pénétrer les âmes avait assisté à cette première entrevue de la mère et du fils, après huit ans de séparation, il aurait certes fait l'étude la plus dramatique, à travers les réticences, la dissimulation, les mensonges de ces deux êtres si semblables et si éloignés l'un de l'autre. Entre eux, il n'y avait jamais eu de tendresse ni d'expansion. Livie, qui était complaisante pour Auguste, affable pour tout le monde, doucereuse pour ceux qu'il fallait ménager, était sévère pour elle-même et n'était pas moins sévère pour son fils. Tibère, de son côté, toujours taciturne, revenait de l'exil plus taciturne encore, irrité contre sa mère, qui lui avait toujours inspir une aversion dont les historiens nous ont trans-

mis le souvenir et contre laquelle il nourrissait la défiance la plus légitime. Les mères ambitieuses, messieurs, ne se demandent pas assez souvent comment leurs fils jugent leur égoïsme. Ils savent bien vite qu'en les caressant, leurs mères caressent leurs propres projets, qu'en les embrassant, c'est leur ambition en chair et en os qu'elles embrassent, qu'en les étreignant avec passion, ce sont leurs rêves, leurs chimères, leur triomphe qu'elles croient étreindre.

Tibère a trop connu le malheur pour conserver quelque illusion sur sa mère; mais pour une âme sereine comme celle de Livie, les sentiments et la reconnaissance de Tibère ne comptent pas. Elle a de tout autres préoccupations. Elle voit entrer Tibère, et, d'un coup d'œil, cette femme, accoutumée à tout pénétrer, les secrets de l'État comme ceux des consciences, devine

la vérité. Elle reconnaît, sous une physionomie rassurante et sous l'aspect de la santé, une pâleur secrète, quelque chose d'énervé qui trahit l'affaissement intérieur; l'intelligence est intacte, mais l'âme brisée; la machine est parfaite, plus souple que par le passé, mais le ressort est détruit. C'est ce que demande Livie : « Le corps est bon, j'en serai l'âme; l'intelligence subsiste, je la mettrai en jeu; la machine est excellente, j'en serai le moteur. » Et je suppose, messieurs, qu'en prenant congé de son fils, après une conversation que jamais personne ne saura, elle eut un imperceptible sourire, lueur intérieure qui éclairait les profondeurs les plus cachées, lueur prophétique qui lui montrait le but et le chemin, fût-ce à travers le crime! Les anciens nous parlent d'une habile ouvrière que la mythologie a consacrée et qui s'appelle *Arachné*. Transformée en insecte,

Arachné tisse ses toiles et tend assidûment ses filets. En vain le vent les déchire, en vain l'oiseau les emporte du bout de son aile : le matin avec l'aurore la toile est refaite, plus solide, mieux nouée, mieux suspendue. Qu'importe si les perles de la rosée s'y condensent et si les rayons du soleil levant s'y jouent avec des reflets de pourpre et d'émeraude? Qu'importe si la magicienne qui passe attache à ces couleurs diaprées une idée de sang et de poison? Le crime n'existe plus pour certaines âmes; il s'appelle une nécessité. Quand on médite la conquête du monde, quelques têtes qu'il faut supprimer n'excitent pas plus d'émotion et de remords que les moucherons qui s'agitent expirants sur la toile d'Arachné. Ainsi s'explique la persistance inaltérable et la sérénité scélérate de Livie.

La question intéressante pour ceux qui étu-

dient Tibère est celle-ci : Tibère a-t-il été le complice de sa mère? A-t-il conspiré avec elle contre les rejetons d'Auguste?

Je suis convaincu que Tibère n'a pas été un complice, et cela pour trois raisons. D'abord c'était inutile : une femme comme Livie se suffit à elle-même, elle a ses créatures dans tout l'empire et dans tous les palais; elle dit un mot, exprime un désir, et ce qu'elle juge opportun est fait. Ensuite c'était incertain : car Tibère, exilé, toléré par pitié dans Rome, sans amis, sans puissance, caché dans un quartier perdu, ne pouvait être d'aucun secours. Enfin c'était dangereux : car Livie avait lu dans l'âme de son fils à quel degré de bassesse l'infortune l'avait réduit. Qui sait si, dans un excès de terreur, le malheureux n'aurait pas trahi involontairement sa mère? Qui sait si, pour se sauver, il ne se fût pas fait délateur?

Non, Tibère n'a pas été initié aux crimes de Livie. Elle lui est trop supérieure pour le compromettre ; elle est trop prudente pour se laisser compromettre par lui. Elle fait tout pour lui et pour elle, à son insu. Le rôle du fils qui est poussé par de tels moyens est tout tracé : il attend, se tait, juge et profite.

En effet, messieurs, comparez les dates. C'est l'an 755 de Rome, c'est-à-dire l'an 2 de l'ère chrétienne, que Tibère revient à Rome. La même année, au mois d'août, Lucius César meurt à Marseille d'un mal sans gravité, inconnu, mais qui l'emporte. L'année suivante, l'an 3 de l'ère chrétienne, Caïus César, son frère aîné, qui a vingt et un ans, est blessé en Asie par une flèche. La blessure est légère, les soldats en reçoivent tous les jours de pareilles, la flèche n'est point empoisonnée; mais Caïus languit, un mal inconnu l'envahit, et il

meurt avant le printemps de l'année suivante, le 21 février de l'an 4 de notre ère.

Cette coïncidence entre le retour de Tibère et la mort de deux princes dans la fleur de la jeunesse, les Romains l'avaient expliquée; ils avaient désigné les empoisonneurs, non par un cri (on ne criait point sous Auguste), mais par un murmure universel. Ces soupçons sont enregistrés par les historiens les plus graves, par Tacite, dans ses *Annales* (livre I, 3), par Dion Cassius (liv. LV, 11) et par un naturaliste dont le témoignage a d'autant plus de poids qu'il songe moins à la politique, par Pline (*Hist. nat.*, VII, 46).

Il me semble, messieurs, que notre comédie tourne au drame et que nous nous laissons entraîner malgré nous à des réflexions sérieuses: nous avons tort, car tout se passe en famille. Pourquoi ressentirions-nous plus d'indignation

que n'en a ressenti le divin Auguste? Le divin Auguste était âgé, affaibli plus qu'âgé, mais il avait une complexion morale tellement heureuse que tout glissait sur lui. Était-ce simplement ce sentiment d'indifférence que procure la succession des événements accumulés par une longue vie? Était-ce l'égoïsme bien naturel d'un homme pour qui les autres hommes ne sont rien? Ne serait-ce pas plutôt l'influence toujours croissante de Livie? Livie lui présente les choses sous un jour si doux, si vraisemblable, si charmant, qu'il se trouve consolé avant même d'avoir éprouvé la douleur. Ces jeunes princes auraient compromis l'empire, ils n'avaient point de vigueur, point de qualités morales, ils auraient été de frivoles débauchés, livrés au premier aventurier ou au dernier favori. Cette grande œuvre qu'Auguste et Livie avaient conçue en commun, ce monument qu'ils se flattent

de rendre plus durable que l'airain, il aurait péri peut-être entre des mains indignes. Avant le bien de la famille, le bien public; avant la douleur privée, la raison d'État! Et comme la famille d'Auguste compte encore des rejetons, le bien public continue à l'emporter et la raison d'État à triompher.

Vous vous rappelez comment le troisième fils d'Agrippa et de Julie, Agrippa Postumus, fut aussitôt déporté, comment la seconde Julie fut, à son tour, déportée. La seule Agrippine, dernière petite-fille d'Auguste, fut épargnée, parce qu'elle avait épousé Germanicus, petit-fils de Livie; elle était passée dans le camp de ses ennemis.

C'est ainsi, messieurs, que ces deux plans, qui s'étaient développés l'un à côté de l'autre, et plus tard l'un contre l'autre, le plan d'Auguste et celui de Livie, arrivèrent à leur solu-

tion. Auguste voulait fonder la grandeur éternelle de sa race; Livie, étrangère et marâtre, fit disparaître, la destinée aidant et le crime suppléant la destinée, Livie fit disparaître toute la race d'Auguste. Lui-même achève de supprimer civilement ceux qui n'avaient pas péri et n'avaient pas été ensevelis par ses propres mains dans son magnifique mausolée, de sorte que Tibérius Néro, ce faible défenseur du parti d'Antoine, quand il avait cédé sa femme grosse à Auguste, avait fait passer au foyer impérial une furie qui devait le dévaster, non pas une furie avec des serpents hérissés sur la tête et un visage grimaçant, mais une belle furie, comme l'art antique des époques raffinées, comme les graveurs de camées, par exemple, savaient représenter Méduse, vierge égale à Vénus, avec des traits purs, une bouche souriante, des cheveux ondulés comme les flots

de la mer, des ailes délicatement ajustées au-dessus de l'oreille, des yeux d'une limpidité implacable et un charme auquel personne ne pouvait se dérober.

Il faut donc revenir au ton de la comédie : reprenons le genre familier, en faisant un peu d'histoire naturelle. Ce n'est pas toujours de bon goût, mais il y a de grandes autorités, la Bible, d'abord, qui nous montre Nabuchodonosor changé en bête et broutant de l'herbe, ensuite les fabulistes, qui, lorsqu'ils veulent faire parler les rois et les grands de la terre, trouvent commode de leur substituer des animaux : Tibère lui-même était grand amateur de fables et ne jurait que par Ésope. Or, l'histoire naturelle nous apprend que la femelle d'un certain oiseau va, chaque printemps, pondre un œuf, pas plus d'un, dans le nid d'un oiseau d'une plus petite espèce. Ce récit a fait l'étonnement

et le bonheur de notre jeunesse : c'est une de nos premières révélations scientifiques. Mais on ne pense jamais au père de cette couvée ainsi augmentée, lorsque après quelques semaines il s'est épuisé pour nourrir l'étranger qu'il a fait éclore. L'intrus grossit vite, au milieu de ses frères beaucoup plus chétifs, et, comme le nid est étroit, il pousse à droite, un petit tombe; il pousse à gauche, un autre petit tombe encore, si bien que la couvée est morte de froid et de faim au pied de l'arbre, tandis que le fils unique prospère, remplit tout, absorbe tout. Mais quand les plumes lui sont poussées, quelle est l'impression du père adoptif qui n'a plus en face de lui que cet énorme monstre qui n'a rien de sa race, qu'il n'a point choisi, qu'il a subi, qui a éliminé tous les siens, et qui bientôt lui fait horreur! Tels durent être les sentiments d'Auguste quand il se trouva en

présence de ce fils de Tibérius Néro qui ne lui était rien, qui lui avait inspiré l'aversion la plus déclarée dès son enfance, qui lui répugnait par son esprit autant que par son aspect peu gracieux, qu'il avait relégué aux frontières ou dans une île lointaine pendant presque toute sa vie, mais qui restait seul auprès de lui, qui remplaçait toute sa famille, qu'il était forcé d'adopter, de ménager, de caresser par nécessité, au milieu de la disette d'hommes d'État, de généraux, d'administrateurs, c'est-à-dire du vide inévitable que le pouvoir absolu crée autour de lui.

C'est là, messieurs, que la comédie véritable commence, car il ne faut pas que nous prenions Auguste pour ce vieillard facile du théâtre moderne, que l'on trompe et qui ne s'en aperçoit pas. Tibère payera cher, et il y est préparé, l'amitié d'Auguste. Je ne vous parle pas des

courtisans! Ces pauvres courtisans! Vous vous figurez leur état, lorsque Tibère, le pestiféré, l'exilé de Rhodes, dont tout le monde aurait voulu jadis jeter la tête sur la table du joyeux Caïus, lorsque tout à coup Tibère est nommé César, revêtu de la puissance tribunitienne, adopté par l'empereur, appelé au gouvernement des provinces, préposé au commandement des armées. Je vous laisse le soin de tracer le tableau de cette évolution générale, qu'un chœur d'Aristophane n'aurait jamais exécutée avec autant de prestesse; votre expérience trouvera partout des éléments et des modèles. Je vous demande seulement un peu d'indulgence pour les infortunés habitants de Nîmes, nos ancêtres, qui avaient jeté bas si imprudemment les statues de Tibère, et qui auraient voulu les relever avec leurs ongles pour plus de célérité. Hélas! Tibère était remonté au pinacle avant que les

statues fussent replacées sur leurs piédestaux!

Quelle est l'attitude de Tibère, dans cette grandeur imprévue? De quel visage accepte-t-il la fortune corrigée et prospère? Est-il joyeux? Se déride-t-il? Est-il entraîné par une affection filiale et subite vers ce vieillard qui l'adopte et devient, selon la loi, son père? Tout enfant, on l'appelait *le petit vieux;* va-t-il, maintenant qu'il est au terme de sa maturité, jouer l'enfant soumis et respectueux? Oui certes, mais avec un stoïcisme sans plaisir et une défiance mêlée de terreur. L'expérience passée est toujours devant ses yeux comme une menace. Il quitte l'Esquilin pour rentrer dans le sénat et dans la maison du Palatin, avec l'indifférence qu'il avait montrée quand il était parti pour Rhodes et quand il en était revenu. A-t-il plus d'orgueil? nul ne le voit. Cache-t-il des rancunes? on s'en apercevra plus tard. Témoigne-t-il aux hommes

le mépris qu'ils méritent? Il se tait, n'exprime rien, agit. Qui peut dire même qu'il a désiré ce pouvoir qui lui revient à l'improviste par le crime de sa mère, car il sait que c'est la servitude d'Auguste, la plus étroite et la plus inflexible de toutes les servitudes? Ses sentiments sont devenus impénétrables, car la dissimulation est son refuge et l'hypocrisie son salut. Il ne laisse voir qu'une grande énergie extérieure et la résolution de professer envers Auguste l'obéissance passive. L'obéissance passive, messieurs, est désormais l'explication de ses actes; il se montre aussi docile, aussi discipliné, aussi candidement soumis qu'un enfant de quinze ans; il ne veut user d'aucun droit, faire aucune donation, n'émanciper aucun esclave sans la permission d'Auguste. Si un ami du lendemain le couche sur son testament, il n'accepte le legs qu'à titre de *pécule* (c'était le nom que l'on

donnait aux économies d'un esclave); ainsi le descendant de l'orgueilleuse famille Claudia se range dans la dépendance légale et subit l'adoption avec humilité. Il montre à Auguste, en toutes circonstances, non une tendresse que sa physionomie roide et peu mobile ne pouvait réussir à feindre, mais une abdication filiale et un anéantissement servile.

En même temps, il est le plus actif, le plus utile, le plus zélé des serviteurs. Il est infatigable et son corps est de fer. Il prend pour modèle Agrippa, ce type du fonctionnaire impérial; s'il n'a pas les grandes qualités d'Agrippa, il résiste plus longtemps que lui au service d'Auguste. Il vole de Rome aux frontières et des frontières à Rome; il ne discute pas, il ne parle pas, il a rapporté d'Orient la formule à jamais consacrée autour des potentats asiatiques : « Entendre, c'est obéir ». L'activité est

pour lui la seule compensation de son abaissement volontaire : elle remplit sa vie, elle devient un besoin, elle le dérobe, par l'éloignement et les voyages, au contact le plus dur et le plus immédiat du joug.

Il est inutile de raconter ses campagnes contre les Germains, son expédition jusqu'à l'Elbe, la guerre contre les Marcomans, la soumission des Pannoniens et des Dalmates ; selon son propre témoignage, recueilli par Tacite, il avait fait *neuf* fois le voyage de Rome au Rhin. Après la défaite de Varus, il y retourna pour relever le moral de l'armée, contenir les vainqueurs, rétablir la discipline parmi les vaincus. C'est alors que, pour la première fois, par une humilité nouvelle ou par défiance, il forma un conseil de guerre sans lequel il ne prenait et n'exécutait aucune résolution. Tant de modestie charmait Auguste en le rassurant. Aussi, à son

retour, Tibère put-il célébrer le triomphe qui lui avait été accordé par l'empereur, et que le désastre de Varus avait forcé d'ajourner.

Monté sur un char magnifique, à la tête de ses soldats, il arriva à la porte triomphale, où l'attendait son père, assis avec le sénat tout entier. Tibère, qui avait alors cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans, descendit de son char devant Auguste et embrassa ses genoux, comme on embrassait ceux d'une divinité. L'empereur fut touché jusqu'au fond de l'âme d'une marque aussi publique d'abaissement, et Livie, qui l'avait conseillée sans doute, en fit immortaliser le souvenir par un monument qui est arrivé jusqu'à nous. C'est un camée, qui, par sa grandeur matérielle, est le second parmi les camées connus. Le sujet est le triomphe de Tibère.

Comment cé précieux objet était-il passé entre

les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem? On l'ignore. Les chevaliers de Saint-Jean le donnèrent à Philippe le Bel, qui en fit présent aux religieuses de la communauté de Poissy. Pendant les guerres de religion, l'abbaye de Poissy fut pillée et le camée disparut. Il se trouva plus tard offert par un marchand à l'empereur Rodolphe II, qui le paya douze mille ducats d'or (350,000 francs). C'est ainsi qu'il est venu au musée de Vienne. Ce camée est plus petit que celui de la Sainte-Chapelle : il a 19 centimètres de hauteur sur 23 centimètres de largeur; c'est une sardoine à deux couches.

L'artiste qui l'a taillé l'a divisé en deux zones : la zone supérieure, plus considérable, représente Auguste assis sur un trône, le torse nu comme Jupiter, le manteau drapé sur les genoux. Il tient de sa main droite le bâton

augural, symbole du grand-pontificat, de sa main gauche le sceptre. Sous son siége est l'aigle, symbole de la toute-puissance, et qu'on appelle le roi des oiseaux, sans doute parce qu'il les dévore tous indistinctement. Au-dessus de sa tête, dans un cercle, brille le signe du *Capricorne* sous lequel il était né. A l'âge de dix-huit ans, quand il faisait ses études à Apollonie avec Agrippa, il avait été frappé de l'horoscope tiré par l'astrologue Diogène, qui, dès qu'il avait dressé le thème de sa nativité, s'était jeté à ses pieds en l'adorant comme un dieu. Auprès d'Auguste, la déesse Roma (Rome personnifiée), se reconnaît à son casque : elle est assise et foule sous ses pieds des armes et des boucliers. Derrière le trône, Neptune et Cybèle couronnent Auguste, également victorieux sur terre et sur mer.

En avant du groupe ainsi composé, on voit

un char dont les chevaux sont tenus par une Victoire ailée. De ce char descend un personnage dont la figure, quoique modelée sur une très-petite échelle, exprime un sentiment de vénération, j'allais dire de terreur religieuse. C'est Tibère, qui contemple Auguste avec une crainte respectueuse; c'est Tibère, qui descend de son char pour se jeter aux genoux d'Auguste. Dans la zone inférieure sont assis des captifs barbares, inclinés, les mains liées, tandis que des soldats romains érigent un trophée.

Tel est ce mémorable camée de Vienne qui rappelle une des scènes les plus douces et les plus agréables de la vieillesse d'Auguste, lorsqu'il vit Tibère, dont il avait toujours haï le caractère sombre et l'orgueil triste, s'humilier au sein du triomphe et renoncer en quelque sorte à sa gloire pour la déposer à ses pieds. Si

ce n'est pas Livie qui fit graver ce monument, c'est elle assurément qui en a donné l'idée et qu'il faut supposer cachée derrière la scène.

Aux yeux des courtisans, les convenances officielles étaient donc parfaitement remplies. On ne pouvait imaginer un père plus heureux ni un fils plus soumis. Mais les Romains savaient que ces belles démonstrations n'étaient qu'un jeu. Vous-mêmes, messieurs, croyez-vous que deux hommes, tels qu'Auguste au déclin de sa carrière et Tibère dans sa maturité se soient épris d'une passion aussi touchante, l'un pour l'autre, oubliant l'aversion secrète qui avait rempli toute leur vie? Qu'Auguste, par intérêt, par égoïsme, par l'influence de Livie, ait ménagé Tibère, qui lui était devenu nécessaire, et l'ait accepté alors qu'il ne lui restait plus d'autre choix, ce sont les pratiques ordinaires de la politique. Que Tibère n'ait eu pour

Auguste, toujours sous l'inspiration de Livie, qu'une obéissance passive et un zèle de fonctionnaire, qu'il ait été silencieux, respectueux, servile, toujours prêt, toujours en action, d'autant plus satisfait qu'il est plus loin de Rome et d'Auguste, cela se conçoit également. Mais la tendresse hypocrite de ces deux natures répulsives n'était qu'un voile dont la postérité n'est pas dupe et dont les honnêtes gens ont le droit de rire.

Du reste, messieurs, nous avons des documents, nous avons des preuves; les faits ont leur éloquence et l'histoire est parfois indiscrète. Les archives impériales du Palatin n'ont pas entièrement disparu; quelques débris en sont venus jusqu'à nous.

Tibère, pendant sa longue expédition, écrivait à Auguste, il lui rendait compte de ses campagnes, et Auguste lui répondait. Plusieurs

fragments de ces lettres d'Auguste ont été conservés. Tibère avait pris ce soin lui-même, non sans raison, car ce sont les lettres les plus affectueuses, les plus enjouées, les plus flatteuses pour Tibère, celles qui devaient confondre ceux qui osaient dire qu'il régnait malgré la volonté d'Auguste (*invito Augusto*), par le seul fait de Livie. Ces lettres étaient difficiles à déchiffrer. Auguste ne séparait point ses mots; quand il arrivait à la fin d'une ligne sans que le mot fût complet, au lieu d'en reporter la fin à la ligne suivante, il écrivait au-dessous et au-dessus des premières syllabes les syllabes qui complétaient le mot. En outre, il ne mettait point l'orthographe, et il était de l'avis de ceux qui assurent qu'on doit écrire comme on prononce [1]. Il oubliait des syllabes, mettait *simus* pour *sumus*,

1. Orthographiam, id est formulam rationemque scribendi a grammaticis institutam, non adeo custodiit, sed

domus pour *domos*, ce qui ne l'empêcha pas de destituer un personnage consulaire, comme ignorant et grossier, parce qu'il avait écrit *ixi* pour *ipsi*.

On remarque ensuite avec quelque étonnement qu'Auguste ne parle à Tibère que de choses frivoles, de ses plaisirs séniles, de sa santé, de sa tendresse. Est-ce affaiblissement? est-ce prudence? est-ce incurie? Il ne dit rien des affaires, il ne donne aucun conseil, il paraît aussi indifférent à ce qui se passe sur le Rhin ou sur l'Elbe qu'il veut que Tibère soit étranger à ce qui se passe dans Rome. Il est vrai qu'Auguste aimait beaucoup la paix; qu'il était incapable de soutenir les fatigues, par délicatesse de constitution, et de conduire les armées, par insuffisance de génie; qu'il mettait sa gloire à

videtur eorum sequi potius opinionem qui perinde scribendum ac loquimur existimant (Suétone, XXXVIII).

fermer le temple de Janus, quoique l'empire n'ait été qu'une série de guerres sans cesse renouvelées ; qu'il n'avait pas fait d'expédition depuis l'âge de trente-neuf ans, étant tombé malade la veille d'attaquer les Cantabres, mais que ses généraux étaient toujours sous les armes : en un mot il était le héros de la paix. Du moins, avait-il le bon sens de ne point envoyer de plans à ses lieutenants, de ne pas les gêner par ses ordres et contre-ordres, de ne pas faire de stratégie à distance et par procuration. Il trouvait plus doux et moins compromettant de raconter ses pertes au jeu, ses prouesses au ballon, sa constance à pêcher à la ligne, ses parties de dés et même de noyaux avec de petits enfants, qui le récréaient par leur joli visage et leur gai babil [1]. Il aimait

1. Suétone, LXXXIII.

surtout les petits Syriens et les petits Maures, et les faisait rechercher à tout prix.

Voici un premier fragment de lettre :

« J'ai soupé, mon Tibère, avec les mêmes personnes : Vicinius et Silvius le père s'étaient joints à mes convives. Nous avons joué hier et aujourd'hui avec une passion de vieillards. A chaque coup de dé, celui qui amenait le chien (l'as) ou le six payait un denier par dé : le coup de Vénus raflait tout. »

Autre fragment : « Pour nous, mon Tibère (*mi Tiberi*), nous avons passé agréablement les fêtes des Quinquatries. Nous avons joué des journées entières et nous avons chauffé le forum aléatorium[1]. Ton frère jetait les hauts cris, bien qu'au total il ait peu perdu et réparé gra-

1. Locution familière qui équivaut à l'expression française : « Nous n'avons pas laissé refroidir le tapis. »

duellement ses grosses pertes du début! Pour moi, j'ai perdu vingt mille sesterces, pour avoir été d'une générosité effrénée, car j'en aurais gagné cinquante mille, si je m'étais fait payer exactement, ou n'avais pas donné aux uns et aux autres. Mais cela vaut mieux : car ma bonté me fera porter aux nues. »

Une troisième lettre contient des compliments outrés et ironiques : « Adieu, mon très-doux Tibère (*jucundissime*). Sois heureux dans tes entreprises, toi qui es mon chef autant que celui de mes soldats. Par ma fortune, tu es le plus cher, le plus brave, le plus sage de mes généraux. »

« ..... Et tes quartiers d'été? Pour moi, Tibère, au milieu de tant de difficultés et avec des troupes aussi indolentes, j'estime que personne ne se serait conduit avec autant de prudence que toi. Ceux mêmes qui t'ont accompagné

avouent qu'il faut t'appliqner ce vers d'Ennius[1].

Un seul homme, en veillant, a sauvé l'État. »

Il parle quelquefois de sa santé : « Il n'y a point de Juif, mon Tibère, qui jeûne plus rigoureusement le jour du Sabbat que je n'ai jeûné aujourd'hui. Ce n'est qu'après la première heure de nuit et dans le bain que j'ai mangé deux bouchées (*duas bucceas*), avant qu'on me parfumât. »

Mais il garde les tours les plus hyperboliques pour parler de la santé de Tibère : « Lorsqu'il me survient quelque affaire qui commande l'attention, ou lorsque j'ai un chagrin, par ma foi, je regrette mon Tibère, je pense à ces vers d'Homère :

« Avec un tel compagnon, nous sortirions tous les deux
« Même d'un bûcher enflammé, grâce à sa prudence.

1. Il le parodie, en substituant au mot *cunctando* le mot *vigilando :*

« Unus homo nobis *vigilando* restituit rem. »

Lorsque j'apprends que tu t'affaiblis par l'excès du travail, les dieux me perdent si mon corps ne frissonne pas tout entier. Ménage-toi, je t'en supplie, car si nous te savions malade, moi et ta mère nous rendrions l'âme, et le peuple romain tremblerait pour le salut de l'empire. Ma santé n'est rien, c'est la tienne qui est tout. Je supplie les dieux de te conserver à nous, de veiller sur toi, et maintenant et toujours, s'ils aiment encore le peuple romain. »

Vous savez, messieurs, comment les dieux ont exaucé ce dernier vœu et comment ils ont aimé le peuple romain. Mais n'est-il pas vrai qu'on est pris à l'ironie affectueuse et à la bonhomie caressante de ces lettres? On dirait deux braves cœurs liés par la plus tendre amitié depuis leur enfance, et il faut un effort pour concevoir que c'est le terrible Auguste qui

parle ainsi au terrible Tibère. C'étaient deux admirables acteurs, deux grands hypocrites, qui avaient besoin l'un de l'autre. Quand je relis ces trop courts fragments, ils me rappellent, malgré toute la gravité des personnages, une comédie allemande de Kotzebue, intitulée *Les farces d'un page* (*Pagenstreiche*). Un gentilhomme, qui a peur des revenants, passe la nuit dans son fauteuil, et il a persuadé à un valet, qui s'appelle Stiefel, de veiller avec lui dans un autre fauteuil, au coin d'un bon feu. Le valet s'endort sans cesse; et, chaque fois qu'un craquement de la boiserie effraye le gentilhomme, celui-ci étend sa canne et laisse tomber affectueusement la lourde pomme d'or sur la tête du dormeur en s'écriant : « Stiefel, mon bon Stiefel, mon joli petit Stiefel. » Ainsi Auguste, qui n'a plus que le fils de Livie pour l'aider à soutenir le poids de l'empire sous lequel fléchissent

ses mains vieillies, Auguste s'écrie : « Mon Tibère, mon doux Tibère, mon agréable petit Tibère (*jucundissime Tiberi*). »

Mais à côté des compliments, il y a les coups de massue; les faits matériels démentent les paroles doucereuses de l'empereur. D'abord, si Tibère lui a rendu de si grands services (et c'est la vérité), pourquoi ne pas les avoir mentionnés dans le testament politique qui retrace l'histoire de tout le règne? Sur l'inscription d'Ancyre, Tibère n'est nommé qu'une fois, à propos d'un voyage assez ridicule qu'il a fait pour rétablir sur le trône d'Arménie Tigrane qui s'y était rétabli tout seul : Auguste a soin de citer alors Tibère, mais il ne le cite point quand il s'agit de la défaite des Germains, ou de la conquête de l'Illyrie jusqu'au Danube, ou de la soumission des Pannoniens. Quand Auguste a écrit ce récit mémorable de son

règne, il avait soixante-seize ans, et son amour tardif pour Tibère devait être arrivé à son paroxysme.

Ensuite, si Tibère était tellement cher à Auguste, pourquoi celui-ci critiquait-il sa conversation, son style, ses expressions surannées et obscures (*exoletas reconditasque voces*) ? Pourquoi, dès qu'il le voyait entrer, changeait-il de conversation ? Pourquoi, s'il causait gaiement, chassait-il aussitôt toute gaieté ? Pourquoi, lorsqu'il parlait de lui au peuple ou au sénat, ne manquait-il pas d'excuser son visage dur, son silence morose, son air hautain? « Ne lui en veuillez pas, disait-il, ce sont des défauts naturels où l'intention n'est pour rien. » Pourquoi Livie, confidente des pensées les plus secrètes de son mari, proclamait-elle plus tard qu'elle avait dû, pour faire arriver son fils à l'empire, triompher de la résistance opiniâtre

et du mauvais vouloir d'Auguste? Pourquoi, lorsqu'une discussion s'élevait entre elle et Tibère empereur, allait-elle chercher dans sa cassette des lettres d'Auguste où il critiquait amèrement le caractère odieux de Tibère ? Pourquoi Tibère en était-il mortellement offensé, lui qui avait été moins que personne dupe du jeu d'Auguste, mais qui craignait que sa mère ne montrât ces tablettes et ne détruisît le prestige des lettres si tendres qu'il avait déposées dans la bibliothèque du Palatin ?

Or, messieurs, deux mots conservés par l'histoire jettent un jour complet sur les sentiments véritables du maître. En se plaignant à Livie, il critiquait l'*âpreté* et l'*intolérance* de Tibère (*acerbitatem et intolerantiam*). Le mot latin *acerbitas* exprime la sensation désagréable que cause un fruit qui n'est pas mûr : c'est exactement le contraire du mot *jucundus* qui

désigne ce qui est agréable au goût, un fruit mûr et savoureux, par exemple. Ainsi lorsque Auguste, qui trouvait son fils adoptif désagréable comme un fruit vert, le comparait dans sa correspondance à un fruit délicieux, *jucundissime Tiberi*, ou il mentait impudemment ou il se moquait de lui.

Tibère savait ce qu'il en fallait croire, et lui aussi, tout en soutenant son rôle, nourrissait au fond du cœur le ressentiment le mieux contenu. Avant tout, il se parait de son zèle et prétextait les dangers de l'empire pour rester le plus longtemps possible éloigné de ce bon père. Sur dix années, il en passa huit à l'armée, gardant les frontières et se conciliant les soldats par son assiduité et ses soins. Auguste et Livie avaient beau le rappeler, il multipliait les prétextes pour rester aux extrémités de l'empire, loin du joug, loin des yeux trop clairvoyants, loin des humi-

liations publiques et secrètes. Dans son ardeur à fuir Rome, il se laissa même surprendre par la mort d'Auguste, faute qui lui aurait fait perdre l'empire sans l'énergie et l'audace de Livie.

A peine empereur, Tibère ne veut pas rentrer dans la demeure d'Auguste, qui ne lui rappelle que d'amers souvenirs. Avare et ennemi des constructions, il se fait cependant construire une autre maison à l'angle opposé du Palatin, afin de ne point habiter la même maison qu'Auguste. Les honneurs divins qu'il laisse rendre à son père adoptif fondent la tradition impériale, consacrent son successeur et jettent sur lui un reflet favorable. Il ne s'y oppose donc point; mais tout ce qui plus tard lui rappelle Auguste est importun, intolérable. Rien ne le blesse plus dans les actes officiels que d'être appelé le *fils d'Auguste*, et Livie connaissait

bien cette aversion quand elle se servait du nom d'Auguste comme d'un coup de fouet pour faire bondir et reculer l'âme ingrate et lâche de son fils.

Enfin, tandis que Rome, Livie, le sénat, les colonies, les villes grecques, les provinces les plus reculées de l'empire, élèvent des temples au nouveau dieu, Tibère est forcé de se charger aussi d'en élever un. Il le déclare; il commence la construction; mais telle est l'ardeur de sa gratitude et de sa piété, qu'après vingt-trois ans de règne, le temple était inachevé, honteusement délaissé, dans un état de ruine précoce.

Vous comprenez donc, messieurs, quelle impatience du frein voilait l'obéissance passive, quelle haine cachait le respect officiel. Vous voyez aussi quel est l'état de l'âme trop comprimée de Tibère, quand il monte sur le trône. Sa force matérielle est retrempée, sa force

morale est brisée ; il a déployé une grande activité extérieure, il a fait au dedans abnégation de sa liberté, de sa volonté, de sa pensée : il est passif. Il a pour Auguste la fidélité obligée du chien hargneux, de l'esclave menteur, de l'automate mû par la main de son possesseur. Livie n'a rien fait pour le redresser ou pour le soutenir contre la pression d'Auguste. Peut-être a-t-elle tout aggravé à dessein, sachant bien que l'instrument assoupli par Auguste ne sera qu'un instrument plus docile pour Livie. De même que le corps d'un enfant, ébranlé par des convulsions trop fortes, ne se remet jamais et demeure sujet au tremblement épileptique, de même la terreur profonde qui a courbé l'âme de l'exilé de Rhodes ne lui permettra jamais de se redresser. Si Auguste avait régné cent ans, Tibère aurait montré cent ans la même bassesse. La peur est le dernier mot de

cette longue tragi-comédie que nous avons essayé de pénétrer ; elle est le dernier mot de toute étude psychologique de Tibère. La peur domine tout, même l'ambition, et vous n'oublierez pas, en regardant les dernières années de Tibère, que si la peur fait les esclaves, la peur aussi fait les tyrans.

V.

LE RÈGNE DE LIVIE.

Lorsque Tibère reçut en Illyrie la nouvelle qu'Auguste était mort, il frémit, car le chemin était long jusqu'à Rome. Ce grand corps vigoureux, osseux, qui n'avait connu ni la maladie ni la fatigue, avait beau presser les chevaux, épuiser le bras des rameurs sur l'Adriatique, crever de nouveaux chevaux de Brindes à Nola, le temps le gagnait, le cadavre d'Auguste tombait en putréfaction, et une seule femme veillait, tenant les destinées de l'empire dans ses mains, Rome en échec, le monde en suspens.

Qui possédait la puissance à Nola? Livie. Qui commandait aux gardes serrés autour d'elle? Livie. Qui trompait les Romains par de fausses rumeurs, par des lueurs trompeuses, par des alternatives habilement ménagées de guérison et de rechutes? Livie[1]. Et les jours s'écoulaient, des jours dont l'histoire n'a jamais su le compte. Mais vous en avez un indice certain dans ce retour triomphal, où l'on portait sur un lit d'apparat un Auguste de cire, admirablement imité, tandis que le corps, scellé dans un triple coffre, était caché sous les draperies funèbres. Personne ne put mesurer la date de la mort à la décomposition du cadavre.

Pendant ces heures d'attente et de fièvre, Livie n'avait qu'une seule pensée : Tibère aura l'empire, moi j'aurai le pouvoir. — Mais Tibère

1. Voyez le chapitre III du volume d'*Auguste*, intitulé : *Livie et les Césars*.

avait dissimulé, lui aussi, son orgueil et son ambition, de sorte que, les deux ennemis une fois en présence, un duel allait commencer, duel secret, sourd, ralenti par des intérêts communs, tempéré par la crainte encore plus que par le respect, plein d'une réserve commandée par le danger et d'éclats amortis aussitôt par la prudence, mélange d'ingratitude sans courage, de ressentiments contenus et de blessures cuisantes soigneusement déguisées. Dans une lutte semblable, Tibère était sûr d'être vaincu. Il était le fils de la mère la plus altière, la plus politique, la plus astucieuse. Il avait son sang, il était de son école; mais s'il avait les mêmes qualités, elles étaient amoindries, les mêmes défauts, ils étaient plus violents, les mêmes vices, ils étaient affaiblis et en quelque sorte énervés.

Livie avait pour génie natif la dissimulation;

Tibère n'était dissimulé que par nécessité, pour subir les affronts et cacher sa lâcheté. Livie vivait dans une satisfaction inaltérable d'elle-même; Tibère n'avait qu'un orgueil toujours saignant et une susceptibilité toujours aigrie. La sérénité de Livie dissipait tous les obstacles et usait tous les hommes; l'humeur sombre de Tibère ne dévorait que lui-même. Livie avait un front d'airain et une suite de plans que rien ne déconcertait; Tibère n'était que défiance, et ses défaillances tenaient de la peur. Livie était habile à conduire les hommes, et quels hommes! Tibère était roide, maladroit, emprunté, parce qu'il avait contracté l'habitude d'obéir. Livie n'avait ni remords ni méchanceté; pour elle le crime était un moyen plus sûr qu'un autre et un chemin plus court; Tibère était sanguinaire par tempérament mais contenu par la prudence, violent mais sans audace.

Chez Livie l'ambition était vivace, croissante, inépuisable, elle était la santé de l'âme ; chez Tibère, l'ambition était triste, intermittente, pleine de dégoûts, elle était une maladie. Ce qu'ils avaient de commun, c'étaient des rancunes ignorées et durables ; ce qu'ils avaient de commun, c'était l'art de tout souffrir en vue de la domination, car c'est à eux qu'il faut appliquer le mot terrible de Tacite : *omnia serviliter pro dominatione;* ce qu'ils avaient de commun, c'était l'absence de scrupules, un mépris égal pour les hommes et le dédain le plus absolu pour tout ce que les hommes ont ici-bas de sacré.

Le corps offrait dans sa conservation et ses apparences la même inégalité. Livie, à soixante et onze ans, avait encore de la beauté et une expression calme, chaste, souriante, que les années n'avaient point effacée. Certains camées

la représentent dans sa maturité. Le profil est toujours pur, le nez d'une belle courbe et aquilin; les lèvres sont moins acérées, plus souples que dans sa jeunesse, parce que le naturel est pour les grands acteurs le dernier mot de l'art. Elle a pris de l'embonpoint ; le cou est puissant et solidement attaché; il a quelque chose de viril, car la tête qu'il supporte roule depuis un demi-siècle les fortes résolutions et les hautes pensées.

Au contraire, nous savons par les historiens que Tibère a vieilli plus vite, que son crâne s'est dénudé, que ses traits sont altérés par une décrépitude précoce, qu'il a des éruptions plus fréquentes, je ne sais quelle hideuse poussée de pustules, et même des ulcérations qui le forceront un jour à se cacher, symbole du flot d'âcreté morale et de fiel concentré qui lui monte au visage. Ainsi se réalise cette loi, si souvent

observée, de la dégénérescence immédiate d'une race. L'humanité serait trop heureuse si aux génies bienfaisants succédaient des génies bienfaisants qui les surpassent ; elle serait trop malheureuse et trop vite décimée, si à des monstres devaient succéder d'autres monstres plus funestes. Par conséquent, il faut presque se féliciter de ce que Livie ait été la digne mère d'un fils indigne d'elle.

Mais ce fils, Livie le connaît; elle lit dans les profondeurs de son âme; elle devine ses mobiles; elle joue avec ses mauvais sentiments, elle sait surtout qu'il a contracté envers elle une habitude invétérée d'obéissance, *inveteratum erga matrem obsequium*. Elle en profite immédiatement, sans questions, sans délais, sans discussions; elle agit comme un général avec son soldat. A peine Auguste est-il mort, qu'elle s'empare des rênes flottantes; à peine Tibère

est-il arrivé, qu'elle lance vigoureusement le char dans la carrière et s'empresse de conduire l'empire à sa forme définitive.

Il est un acte que je n'ai fait que vous indiquer, mais qui a eu aux yeux des Romains une gravité singulière et, dans l'histoire, une singulière portée. Cet acte, c'est le testament privé d'Auguste. Par ce testament, Livie était son héritière, comme Tibère; elle était adoptée, comme Tibère; elle représentait le choix d'Auguste, comme Tibère. Si vous voulez mesurer l'importance de l'adoption dans la loi romaine, songez que l'empire s'est presque uniquement perpétué par l'adoption. Livie, adoptée par Auguste, n'était plus seulement sa femme et sa veuve, elle devenait sa fille, elle entrait dans la famille des Jules, elle prenait leur nom, elle appartenait au sang de César, elle perdait le nom de Livie pour prendre celui de

Julia Augusta. Tacite, l'écrivain qui respecte la légalité et les convenances officielles, ne la désigne jamais autrement dans ses *Annales* que par le nom d'Augusta. Elle acquiert par là un double prestige : le prestige de cinquante années passées dans l'intimité et dans la confidence d'Auguste, le prestige d'une adoption qui l'égale à Tibère et semble commander aux Romains le même respect et la même obéissance. Ce n'est pas assez, Livie le comprend, et elle se ménage un troisième prestige qui rejaillira sur Tibère et sur ses successeurs, mais qui rejaillira surtout sur elle.

Il est assez difficile, messieurs, de vous définir ce nouvel élément d'influence, parce qu'il faut entrer dans une idée religieuse de l'antiquité qui, pour nous, n'a qu'un sens purement politique. Cependant, ce qui nous doit mettre à l'aise, c'est la conviction que Livie,

quand elle inaugurait ce qu'on peut appeler le *fétichisme impérial*, avait bien plus une idée politique qu'une idée religieuse. En voulant qu'Auguste fût un dieu, que ce dieu pesât, même après sa mort, sur les cœurs et sur les consciences, Livie comprenait que cette puissance surhumaine, prolongée dans l'éternité, allait accroître la puissance réelle des héritiers d'Auguste et consacrer ses plus indignes successeurs; elle savait comment on intimide les hommes et comment on leur impose à l'égal d'un dogme le principe même de leur servitude. D'abord, elle allait occuper les esprits, les concentrer par une série d'actes extérieurs sur un seul point, qui était toujours Auguste. Les prêtres, les poëtes, les artistes, les constructeurs et les ouvriers de toute sorte, la multitude qui aime les cérémonies et les fêtes, étaient tenus en éveil par les consécrations incessantes

de temples, de statues et d'autels. En second lieu, la divinité nouvellement proclamée fournissait les moyens assurés d'intimider les Romains. La loi de *lèse-majesté*, créée jadis sous la république afin de réprimer les attentats contre la patrie et contre la liberté, devenait une arme terrible. Il n'y avait plus de liberté, il n'y avait plus de patrie, ou plutôt la patrie et la liberté étaient incarnées dans un seul homme : l'empereur. Cet empereur devenant en outre un dieu, le moindre doute était une impiété, le moindre oubli un crime. La mort était trop douce pour punir la faute la plus innocente envers une idole qui n'était que la déification du pouvoir absolu. Plus le culte sera absurde, plus l'humanité sera avilie, mais soumise ; plus les châtiments seront odieux et violents, plus ils assureront la foi, ou la peur, qui aide singulièrement à la foi. Des témérités de ce genre en politique n'admettent pas les

demi-moyens. Livie, qui n'est pas sanguinaire, frappe, dès le premier jour, à bon escient.

Peu de temps après la mort d'Auguste, les legs aux citoyens romains n'étaient pas encore payés; un plaisant, voyant emporter un mort, s'écria du milieu de la foule : « Raconte donc au divin Auguste que nous attendons toujours son argent. » On le saisit, on lui compta la somme qui lui revenait et on le tua, en l'exhortant à témoigner lui-même dans l'autre monde de l'exactitude du payement. Cet exemple de férocité *in animâ vili* n'était point inutile : il imprimait une salutaire terreur. La loi, du reste, avait une élasticité singulière et des retours imprévus, même contre les flatteurs. Malheur à ceux-là mêmes qui érigeaient dans leur maison une statue d'Auguste! Battre un esclave, changer de vêtement en présence du dieu, méritait la mort; se baigner et garder au

doigt une bague représentant Auguste, la mort; aller dans un mauvais lieu avec une pièce de monnaie portant l'effigie d'Auguste, la mort[1]. Une telle rigueur était insensée, ridicule, exécrable, mais profondément politique. Livie et son fils n'ont eu besoin que de faire trois ou quatre exécutions de cette sorte : la consécration était définitive, et le retour à la clémence devenait facile.

Enfin, après avoir entraîné la foule par les fêtes et la nouveauté, intimidé les esprits sérieux, écrasé les frondeurs, Livie savait comment les mythes les plus puérils conduisent de la peur à l'habitude, de l'habitude au fanatisme. L'espèce humaine est un tel mélange de sottise et de bassesse, à certaines époques, qu'on voit se renouveler en politique l'enthou-

1. Suétone, *Vie de Tibère*, LVIII.

siasme aveugle de ces Indiens qui, pour mieux adorer le dieu qui passe sur son char, se font volontairement écraser sous les roues. Livie, en créant la légende d'Auguste et en comptant 250,000 francs au sénateur qui l'avait vu monter au ciel, préparait la servitude volontaire d'un peuple crédule et charmé, car l'astre dont elle dotait le ciel devait jeter sur ses successeurs tous ses reflets favorables. Établir solidement le fétichisme impérial, c'était fonder le droit divin de l'empire et ceindre l'auréole aux bêtes féroces aussi bien qu'aux idiots qui, jusqu'à la dernière génération, pourraient se rattacher à Auguste.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, l'activité de cette femme supérieure, quand il s'agit de révéler pour la première fois ce dogme et d'organiser ce culte sur toute la surface du monde? Elle associe le sénat, toujours zélé, à

ce grand dessein, et le sénat impose à tout l'empire la religion nouvelle. Elle se fait nommer grande-prêtresse, pour avoir elle-même un caractère sacré et pour diriger le mouvement. Partout sont institués des colléges, c'est-à-dire des corporations en l'honneur d'Auguste. Que de compétitions! que d'intrigues! que de luttes pour avoir la gloire d'en faire partie, et pour ceindre la couronne de laurier que portent les prêtres et les prêtresses d'Auguste! Partout on élève des temples, non-seulement à Rome ou dans les environs de Rome, mais dans les colonies, dans la plupart des villes de la Grèce et sur les points les plus éloignés de l'empire. Que de lettres! que de courriers! que de délégués! que d'ambassades! Cette agitation, qui a rempli les premières années du règne de Tibère, donne à Livie une importance singulière : elle avait prévu ce résultat, elle en profita.

Il est facile de montrer que les historiens n'ont point assez fait ressortir le rôle politique et religieux de la veuve d'Auguste. Des monuments aussi nombreux qu'incontestables justifient nos inductions et complètent le récit des historiens. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la numismatique de l'empire romain, à l'époque de la mort d'Auguste et au début du règne de Tibère, pour constater par des signes sensibles l'action multipliée de Livie et le succès qu'elle a obtenu. Et cependant, combien de types de monnaies n'ont jamais été retrouvés! combien de séries ont disparu! combien ont été détruites, refondues, enfouies dans le sol, rongées par le temps! Souvent un seul échantillon survit pour représenter les milliers de pièces semblables qui ont été frappées dans la même année. Il faut donc que l'imagination accroisse dans des proportions considérables l'abondance

des monuments de ce genre qui subsistent. Pour un de retrouvé, il faut en admettre des centaines de perdus. Par exemple, lorsqu'on reconnaît sur les médailles de Smyrne et de Pergame un temple d'Auguste, figuré sur le revers, on sait bien que Pergame et Smyrne n'ont pas été les seules villes qui aient élevé des temples à Auguste ou même qui l'aient rappelé sur leurs monnaies. Mais quel est le personnage qui occupe la face? C'est Livie, tantôt avec Tibère, tantôt avec le sénat, personnifié sous les traits d'un homme imberbe, caractérisé par le laticlave et surtout par l'inscription. Une simple énumération vous épargnera une description détaillée qui n'aurait que peu d'intérêt, en vous permettant de mesurer l'étendue de l'influence de Livie et son ascendant sur les pays les plus reculés. Les monnaies qui représentent Livie avec Auguste ont été retrouvées jusqu'ici dans

quatre colonies, parmi lesquelles Leptis et Palerme, et dans dix-neuf villes grecques. Les monnaies frappées à l'effigie de Livie et de Tibère réunis sont signalées dans quatre colonies, entre autres à Césarée et à Hippone, et dans neuf villes grecques : on peut citer Édesse, Mitylène, Pergame, et y joindre les monnaies de la Thessalie et de la Judée à la même époque. Mais quand Livie est représentée seule, sans Auguste et sans Tibère, le nombre des types reconnus jusqu'ici est presque doublé. Elle est seule sur les monnaies des sept colonies, de Chypre, par exemple, de Césaraugusta, de Corinthe; elle est seule sur les monnaies de vingt-deux villes grecques, parmi lesquelles je nommerai Æzanis, Alabanda, Alexandrie d'Égypte, Amphipolis, Aphrodisias, Clazomène, Élée, les deux Magnésie, Milet, Pella, Sardes, Téos.

Ce droit régalien, cet honneur insigne de figurer seule sur les monnaies, ce n'est pas seulement dans les provinces que Livie l'obtient, mais à Rome même, en vertu de sénatus-consultes répétés. Les sigles S. C. gravés au revers nous l'apprennent, tandis que sur la face brille la belle Livie, tantôt avec un diadème de Junon, tantôt avec le voile des prêtresses combiné avec le diadème d'impératrice. Ici elle est assimilée à la *Justice*, là à la *Piété* (les inscriptions en font foi). Sur une troisième série elle s'appelle *Salus Augusta*. Par conséquent, messieurs, la numismatique confirme avec éclat le témoignage de l'histoire, qui cite seulement quelques-uns des honneurs accordés à Livie par le sénat. Ne vous étonnez donc plus si les sénateurs lui décernent des titres inconnus, s'ils la proclament mère de la patrie, *mater patriæ*. Elle a leur

amour, elle rassure leur ambition, elle comprend leurs intérêts! Ils flattent aussi Tibère, mais ils s'en défient et le forceraient volontiers, ce malheureux Tibère, à quitter son nom! Ils proposent formellement qu'il porte le nom de *Livius*, et n'apparaisse que comme le *fils de Livie*[1]! Quant à Livie, elle s'appelle *Augusta;* elle porte le plus grand nom de l'univers; elle représente la tradition d'Auguste, sa volonté, sa pensée, sa puissance; elle tient dans ses mains les secrets et les faveurs; elle règne! Et, en effet, pendant les premières années, elle commande à Rome avec autant de majesté et d'assurance que Tibère a de dissimulation et de honte en exerçant le pouvoir. Tacite a peint l'humilité sombre, mais à demi sincère, de ce lâche qui tremblait en saisissant

1. Tacite, I, 14. Dion Cassius dit Λιούιος.

la tyrannie. « Vous ne savez pas quel monstre c'est que l'empire ! » s'écriait-il comme s'il allait être dévoré. — « Je tiens le loup par les oreilles, » ajoutait-il, en confessant une frayeur que ce proverbe vulgaire rend grotesque, que les historiens estiment avoir été feinte, et que, pour moi, je crois avoir été réelle : la vie antérieure de Tibère le prouve suffisamment.

Quant à Livie, elle ne connaît ni l'hésitation ni les scrupules : elle désire le pouvoir avec audace, elle l'exerce avec sérénité, elle est impératrice bien plus que son fils n'est empereur. Lorsque les peuples et les villes écrivent à Rome, soit pour féliciter, soit pour demander une faveur, leurs lettres sont adressées à la fois à Livie et à Tibère. Ce n'est point une flatterie, c'est l'usage, car lorsque Tibère et Livie répondent, ils font aussi une réponse

commune : leurs deux noms sont apposés au bas des actes. Un mot de Dion nous certifie que Livie ne bornait pas là ses prétentions. « Elle voulait, non pas un pouvoir égal, mais un pouvoir supérieur à celui de Tibère. »

Mais, dira-t-on, ce féroce Tibère, qui a laissé une mémoire exécrée, comment était-il soumis à ce point à Livie et lui cédait-il une part de la puissance dont il s'est montré si jaloux ? — La postérité a besoin de tout simplifier ; écrasée par les traditions innombrables du passé, elle aime à ne pas compliquer sa tâche, à n'avoir sur chaque personnage qu'une idée nette et une formule simple de jugement. Il faut conserver, au contraire, une différence profonde entre Tibère maintenu par la crainte de sa mère, et Tibère affranchi de toute entrave par la mort de Livie. Ce dernier est le Tibère de l'histoire, de la poésie, de la légende,

qui en fait un sujet d'horreur. C'est, en effet, le Tibère des dernières années. Il n'était pas meilleur, peut-être, quand il a commencé son règne, et son âme était pénétrée déjà de dégoût et de fiel; mais il était contenu par un frein solide, la peur de sa mère. Oui, il est rongé d'envie, oui, les honneurs décernés à cette femme lui paraissent une atteinte à sa propre grandeur[1] : cependant il se tait, il dissimule, il subit. Pour écarter quelques priviléges que le sénat veut accorder à Augusta, il en est réduit à les refuser pour lui-même. Il ose à peine conseiller la modération, en affectant lui-même l'humilité la plus basse. Au fond, il sent combien elle lui est ou nécessaire ou redoutable, et trois sortes de motifs lui dictent cette conduite.

1. « Anxius et muliebre fastigium in diminutionem sui accipiens. »

D'abord, il avait vécu longtemps hors de Rome, pendant huit ans d'exil et huit ans de campagnes presque consécutives; il ignorait les fils secrets et innombrables que Livie tenait dans sa main; il ne connaissait pas les hommes comme elle les connaissait, par une pratique de cinquante années; il n'avait pas pénétré tout le machiavélisme et tous les détours du gouvernement d'Auguste comme Livie, qui en avait été l'âme : il avait donc besoin d'elle.

En second lieu, ils avaient quelques crimes indispensables à commettre ensemble. Il n'est pas de solidarité politique plus étroite qu'une complicité de ce genre! On avait bien fait tuer, le premier jour du règne, Agrippa Postumus, mais il fallait faire tuer Julie, exécrée par Livie encore plus que par Tibère; il fallait faire tuer Sempronius Gracchus, l'amant en

titre de Julie, celui qui avait outragé Tibère dans des lettres qui, depuis quatorze ans, n'étaient point oubliées; il fallait faire périr Drusus Libo, descendant de Pompée, qui avait conspiré pendant que Tibère n'était point encore affermi; il fallait se défaire d'un faux Agrippa qui était à la tête d'une bande et pouvait soulever les campagnes; il fallait aussi s'unir contre le doux et populaire Germanicus, figure à part, que nous étudierons à son tour, et qui, au bout de cinq ans, devait succomber, en déclarant lui-même qu'il mourait empoisonné par Pison, créature de Tibère, et par Plancine, amie de Livie. Il fallait encore que Pison fût trouvé mort dans sa maison; que Calpurnius Piso, âme ferme et dangereuse à force d'indépendance, que Silanus, impliqué dans un procès injuste, eussent satisfait la vengeance de Tibère et de Livie. Mais vous avez là le relevé

des seuls crimes importants commandés par Tibère et par Livie pendant les onze premières années de leur règne. Le sang coulera à flots, les têtes illustres seront frappées journellement lorsque Séjan sera le maître de Rome et quand Tibère se sera réfugié à Caprée; mais tant que Livie a vécu, elle a modéré son fils. Elle l'a retenu, elle ne lui a conseillé que les crimes utiles après les crimes nécessaires. Livie et Tibère, après avoir apuré leurs comptes de famille en faisant disparaître les parents qui les gênaient, et réglé quelques comptes particuliers en frappant des ennemis anciens ou bien choisis, s'interdirent le sang inutilement versé. Il y a une modération relative au début de ce pouvoir sans bornes.

Le troisième lien qui unissait le fils à la mère, c'était la difficulté de fonder d'une manière définitive le système politique d'Auguste,

de formuler tout ce qu'Auguste avait laissé indécis. Soyez convaincus, messieurs, qu'il faut reconnaître la profondeur du génie de Livie dans les actes essentiels qui sont la base du gouvernement de Tibère. Ainsi, Livie avait rougi de voir, jusqu'à la fin de son règne, Auguste mendier les suffrages des citoyens pour ses candidats; cette comédie était devenue aussi inutile qu'indigne de la majesté de l'empereur : pourquoi supplier quand on n'a qu'à commander? Les comices furent supprimés et le peuple cessa de s'assembler au Champ de Mars pour faire des élections dérisoires. Il y eut quelques murmures dans la foule, mais le sénat ne cacha point sa joie sans bornes. « Quoi! plus de démarches, plus de candidatures, plus de ménagements envers les électeurs, plus de jeux, plus de spectacles, plus de dépenses ruineuses! Tout dépend d'un signe

de tête de ceux qui gouvernent le monde! Livie désigne et Tibère nomme à toutes les fonctions! Livrons-nous à nos patriotiques transports! il ne reste plus même un simulacre de liberté! »

Ensuite, la loi de lèse-majesté fut étendue de l'ordre religieux à l'ordre politique, de la personne d'Auguste à la personne de ses successeurs et à tout ce qui touchait au souverain. Vous ne savez que trop, par l'histoire, quelle portée formidable cette loi a prise sous Tibère et combien de sang elle a fait verser à la fin de son règne.

En troisième lieu, la délation fut érigée en moyen de gouvernement; elle ouvrit toutes les carrières, inspira l'éloquence, devint le but des ambitieux, l'école de la jeunesse romaine et l'opprobre de tout un peuple.

Enfin, on donna des appointements aux

fonctionnaires et même aux consuls. Dans l'ancienne Rome, l'honneur de servir son pays était tel que non-seulement il ne rapportait aucun profit, mais qu'il fallait l'acheter aux dépens de sa fortune. Toutes les familles illustres ou honnêtes se dévouaient ainsi au bien public. Tibère, en salariant les magistratures, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée, en faisant des consuls eux-mêmes des mercenaires, changea les idées des Romains. Tous devenaient des salariés du fisc, des créatures de l'empereur.

La portée de ces diverses mesures fut profonde, funeste, et modifia en très-peu de temps la constitution de la société romaine. Partout je reconnais les conseils de Livie, sa merveilleuse pénétration, son expérience d'un demi-siècle, sa perfidie plus hardie et plus libre que ne l'avait été celle d'Auguste. Sous Auguste

tout était resté flottant, provisoire, à l'état d'équivoque, avec ce mélange de grâce et d'abandon, de simplicité et d'hypocrisie, de fermeté implacable et de doùceur enjouée qui caractérisait Auguste. Sous Tibère et sous Livie, tout se précise, tout prend sa forme. Les ombres s'évanouissent, les fictions disparaissent : l'empire est fait. On appelle Tibère un hypocrite ! Il l'a été bien moins qu'Auguste, car il a violemment proclamé le despotisme et l'a constitué pour jamais.

Aussi Tibère commence-t-il à se sentir affermi sur le trône. Cinq ans se sont écoulés. Germanicus est mort et l'a délivré, ainsi que Livie, d'une appréhension constante; la multitude est soumise, les armées sont calmes, les frontières sûres, et il semble à Tibère qu'il a moins besoin de Livie. C'est alors que commence ce duel sourd, entre le fils ingrat et la

mère impérieuse, qui faisait la chronique scandaleuse et la consolation stérile de Rome. En vain l'empereur engageait la grande Augusta à prendre du repos, elle se montrait infatigable. En vain il prêchait, par des insinuations un peu honteuses, la douceur de la vie privée, elle faisait semblant de ne pas entendre. Il osa même la prier une fois de ne plus se mêler des affaires publiques; on ne dit même pas qu'elle lui ait répondu, mais sa conduite répondait pour elle.

Les Romains répétaient avec un malin plaisir que l'empereur ne faisait rien sans consulter sa mère, et Tibère, pour déjouer leurs sarcasmes, évitait de visiter Livie et de s'entretenir publiquement avec elle : c'était Livie qui allait le trouver. S'il refusait un privilége, elle se l'arrogeait, un titre, elle se le faisait décerner; il était plus vite las de se défendre

qu'elle de s'imposer. Tibère n'était point populaire, il était avare, roide, pédant, il n'aimait ni les plaisirs du théâtre, ni les largesses chères à la foule : Livie se montrait affable, souriante, jetait l'or à pleines mains, donnait des jeux magnifiques, dotait les jeunes filles pauvres. Tibère affectait de recevoir les sénateurs en corps, afin de leur éviter les ennuis de l'attente; Livie faisait mettre dans le journal de Rome (*diarium*), le *Moniteur* du temps, les noms de tous les magistrats et de tous les personnages qui venaient lui faire leur cour, opposant le long cortége de ses adulateurs à l'abandon apparent de Tibère.

Lorsque Tibère sortait, il ne voulait point se laisser accompagner : Livie avait soin de sortir toujours avec des sénateurs et des chevaliers marchant à l'une et l'autre portière de sa litière. Lorsque Tibère, sous prétexte de modé-

ration, empêchait le sénat d'élever des statues à sa mère, Livie élevait à Auguste une statue auprès du théâtre de Marcellus, et, sur un beau piédestal, gravait une dédicace où son propre nom précédait celui de son fils. Tibère était à l'abri de la présence de Livie dans les camps et dans le sénat ; mais partout ailleurs elle était présente, toujours active, toujours inspirée ; elle allait au feu comme un soldat. Ainsi, un incendie ayant éclaté auprès du temple de Vesta, elle passa la nuit au milieu des vigiles et des citoyens, qu'elle encourageait avec une énergie toute virile, au grand mécontentement de Tibère qui n'y était point. Quand il résistait à ses instances ou déclinait un conseil, elle lui rappelait froidement, sans colère, qu'elle seule l'avait tiré de l'obscurité, transporté de la demeure de Tibérius Néro au Palatin, promu aux honneurs en triomphant

de l'aversion d'Auguste, poussé vers la puissance suprême, sauvé de l'exil de Rhodes, fait adopter par l'empereur malgré les obstacles, malgré lui-même, et qu'enfin, à Nola, c'était elle qui avait veillé et gagné l'empire. Ce qu'elle lui disait tout bas, elle avait le soin de le répéter très-haut en public, pour faire reculer une âme qu'elle savait blessée devant l'ascendant de son génie. Un jour elle voulut qu'un de ses affranchis fût inscrit parmi les chevaliers; Tibère refusait; elle insistait. « J'y consens, dit Tibère, à la condition qu'on mettra sur le registre que ce choix a été imposé par Augusta. » Livie fut offensée par cette menace, qui aurait fait rejaillir sur elle l'impopularité d'un tel acte, et, comme elle avait toujours des armes en réserve, elle tira de son sein quelques tablettes de cire déjà jaunies; c'était des lettres d'Auguste, où il critiquait le

caractère de Tibère et où il le peignait par des traits vrais, caustiques, sanglants. Jamais Tibère ne fut atteint plus cruellement que par cette révélation tardive, non dans sa sensibilité ou dans sa reconnaissance (il était édifié depuis longtemps sur la sincérité de l'affection d'Auguste), mais dans son orgueil : Livie était femme à montrer ces tablettes à toute la ville, de même qu'elle racontait partout ce qu'elle avait fait pour son fils. La réprobation posthume du divin fondateur de l'empire pouvait être exploitée contre lui et contre son pouvoir : au ridicule et à l'odieux s'ajoutait un certain danger.

Ainsi Livie jouait avec ce triste et impénétrable jaloux, qui n'avait le courage ni de secouer le joug ni de s'y résigner. Les faveurs, elle les arrachait; les injustices, elle les imposait ; elle voulait satisfaire toute une cour d'am-

bitieux, de parvenus, de personnages illustres ou besoigneux, de gens riches mais amoureux des plaisirs, de femmes élégantes, qui voulaient aussi quelque part d'influence et qui la devaient à Livie. L'impératrice mère avait l'art de mêler à sa cour les honnêtes femmes, par exemple Marcia, fille de Cremutius Cordus, avec les intrigantes, telles que Plancine, femme de Pison, ou Urgulania, type d'orgueil et d'insolence. Plancine est-elle accusée, elle la fait absoudre. Urgulania est-elle citée comme témoin par le préteur, on se rit de la citation; est-elle poursuivie, Livie lui conseille de se réfugier dans le palais de Tibère, et l'on envoie Tibère, à pied, en simple particulier, solliciter pour elle. Les favorites de Livie étaient une puissance avec laquelle il ne fallait pas lutter. Implacable pour son fils, déraisonnable quelquefois dans ses exigences, Livie comptait sur le poids de ses

conseils, de sa popularité et de son titre inviolable de femme, fille et grande-prêtresse d'Auguste. Ce que la force n'enlevait pas, la ruse l'obtenait : Caligula, enfant terrible, appelait son aïeule *Ulysse en jupons;* mais il faut ajouter une sérénité qu'Homère n'a point toujours donnée à son héros.

On veut trop souvent appliquer la mesure de l'humanité à des personnages fameux, qui se mettent au-dessus de toutes les lois humaines. Ainsi les mères tendres se demanderont si Livie n'a pas eu des moments de douleur, des retours pénibles sur elle-même, quand elle lisait dans l'âme de Tibère la noirceur et l'ingratitude, masquées par la peur et l'impuissance. Cette question n'aurait obtenu de Livie qu'un sourire de dédain. Elle était avant tout un grand artiste. Or, le sculpteur qui a fait une statue ne s'en prend pas à sa statue, il n'a contre elle

ni chagrin ni ressentiment si, en la remuant, il s'est écrasé le doigt. L'armurier qui a fait une épée bien tranchante ne s'indigne pas contre cette épée si elle le blesse le premier. L'alchimiste qui a fabriqué un poison subtil n'en veut pas à ce poison s'il est aussi dangereux pour son inventeur que pour les autres victimes. Tibère était pour Livie un instrument, ou, pour mieux dire, c'était son œuvre. Ce n'était plus le fils de sa chair et de son sang, car des ambitieuses de cette trempe oublient qu'elles ont une chair et un sang : c'était le fils de son intelligence. Elle avait tiré du néant, fait croître, protégé, sauvé, couronné ce triste personnage, auquel elle s'identifiait comme l'âme s'identifie au corps. Ce n'était pas Tibère, c'était son ambition matériellement palpable qui s'asseyait sur le trône auprès d'elle, c'était son pouvoir incarné dans un homme, puisqu'il fallait un homme, puisque

les Romains n'auraient pas accepté une Didon ou une Sémiramis. Livie n'éprouvait donc ni douleur, ni ressentiment, ni désir de vengeance contre son œuvre : elle s'en servait et elle se tenait en garde. Quand l'instrument était rebelle, Livie, sans colère, sans se départir de sa redoutable sérénité, faisait ce que font les dompteurs de bêtes féroces lorsqu'ils veulent que le lion qui rugit ou le tigre qui va s'élancer reculent terrifiés, dociles, silencieux. Une verge de fer suffit, élégante, souple, arrondie, en apparence inoffensive; mais ce fer est chauffé à blanc et brûle tout ce qu'il touche. Telle Livie sait manier à propos une arme légère, charmante, mais qui fait frémir Tibère et le brûle jusqu'à la moelle : le nom d'Auguste. Parler d'Auguste, rappeler le souvenir d'Auguste, les bienfaits d'Auguste, l'aversion d'Auguste, les lettres d'Auguste, c'est imprimer au monstre

qui veut se révolter la morsure du fer rougi.

C'est ainsi, messieurs, que cette vieille femme atteignit l'âge de quatre-vingt-trois ans, intacte, redoutée, toujours égale à elle-même, doucement implacable, altière et calme, invulnérable et frappant à coup sûr, méprisant et servant tout à la fois un fils qui l'exècre. Ne croyez pas qu'elle mène une vie sombre, cachée, rongée par les regrets, l'ambition, les remords; sa vie est éclatante et magnifique. Tantôt elle habite le Palatin dans la nouvelle maison d'Auguste d'où Tibère avait fui : il s'était fait construire, à l'angle opposé du Palatin, une grande habitation, construction dont les restes subsistent, que M. Pietro Rosa promet de fouiller et de nous faire connaître un jour. Au-dessous de la façade qui regarde l'Aventin, on voit déjà reparaître l'escalier et les logements des gardes. Tantôt Livie habite une villa somptueuse, à

deux lieues de Rome, sur les bords du Tibre, au delà du rocher des Nasons, tant aimé des peintres, à l'endroit où le Tibre fait une courbe marquée et donne au paysage une animation et une harmonie qui ajoutent à sa grandeur. Les traces de la villa ont été signalées à Prima-Porta. On y a fouillé, il y a peu d'années, et l'on a découvert une salle décorée de peintures dans toute sa hauteur. Ces peintures représentent un bois qui couvre les parois et monte jusqu'au plafond; des perdrix, des merles, des oiseaux plus petits sont perchés sur les branches ou nichés dans le feuillage; des fleurs se mêlent à la fraîcheur de la verdure. L'exactitude pittoresque, la proportion, l'importance, la conservation de ces peintures sont telles, que plus d'un antiquaire les a attribuées à Ludius, le peintre célèbre qui avait inauguré, sous Auguste, ce genre de décoration. C'est à

Prima-Porta également qu'a été découverte la statue d'Auguste, si caractéristique, qui orne le *Braccio nuovo*, que je vous ai décrite l'an dernier, et que Livie avait fait sculpter aussi par le plus habile artiste de son temps.

Dans ces résidences, l'impératrice avait une cour véritable, des amis nombreux, des poëtes, des vieux familiers d'Auguste, des solliciteurs, des créatures, des flatteurs, des frondeurs même, qui n'épargnaient pas Tibère et dont les railleries contre le farouche ingrat n'étaient réprimées qu'à demi ou approuvées d'un demi-sourire. Il y avait, entre autres, un certain Fufius, qui avait infiniment d'esprit, dont on répétait les traits mordants et satiriques, qui était la bête noire de Tibère et que sa mère l'avait cependant contraint de nommer consul. A la fin des festins surtout, on ne se faisait point faute de s'égayer à mots couverts aux dépens

de celui qui, à la cour d'Auguste, était déjà un plastron. Suétone nous a conservé quelques vers qui circulaient sous Tibère, du vivant de Livie; peut-être n'avaient-ils pas été ignorés d'elle; ceux-ci, par exemple: « Prince farouche et cruel, faut-il tout dire en peu de mots? que je meure si ta mère elle-même peut t'aimer! » La mère est donc vivante. Les vers suivants rappelaient à la fois l'exil de Rhodes, terminé par Livie, et les tendances sanguinaires de l'empereur, contenues par elle : « Quiconque passe de l'exil au trône règnera au milieu de flots de sang. » On se moquait encore du goût de Tibère pour le vin. « Il dédaigne le vin, parce qu'il a soif de sang; il boit l'un aujourd'hui avec autant d'avidité qu'autrefois il buvait l'autre. »

Ainsi, messieurs, la guerre était déclarée : à mesure que les années s'écoulaient, Livie n'était pas plus douce pour son fils, ni Tibère

moins exaspéré en secret contre sa mère. Je renonce à vous peindre (votre imagination suffira à cette tâche) les drames intérieurs que Tibère a dû subir pendant onze ans, ses projets, ses fausses résolutions, son découragement subit, sa dissimulation. Tentera-t-il un coup d'État contre sa mère? Elle serait plus forte que lui et plus populaire. L'exilera-t-il? Rome entière et les prétoriens eux-mêmes s'y opposeraient. Aura-t-il recours au poison, qui a fait disparaître devant lui toute la famille d'Auguste? Mais c'est elle qui est le grand maître dans l'art des poisons (*magister veneficiorum*); malheur à qui la provoquerait! du reste, Tibère n'a pas dans l'âme une telle scélératesse. Il faut encore deux étapes au pouvoir absolu pour conduire les princes au parricide.

Exaspéré, impatient, poussé à bout, quel parti prend Tibère? Il réunit tout son courage,

il use de son grand moyen, il fait devant Livie ce qu'il a fait devant Auguste : il prend la fuite. Il quitte Rome trois ans avant la mort de sa mère. Il va d'abord errer dans la Campanie, en revient précipitamment, en apprenant que Livie est malade, la retrouve debout, repart pour jamais et va cacher à Caprée sa colère et sa honte. Mais comme il se vengera sur les amis de Livie et sur le cadavre de Livie elle-même quand elle sera morte! Il attendra, pour ordonner les funérailles, que le corps entre en décomposition; il n'y assistera point; il repoussera tous les honneurs et même la consécration que lui décernera le sénat; il laissera son testament sans effet, comme celui des condamnés; il persécutera ses amis, ses créatures, sans excepter le consulaire Fufius; il les exilera ou les ruinera successivement et n'oubliera pas ses exécuteurs testamentaires, qui n'auront pu rien exécuter.

Il ne faut point, devant Livie, comparer Tibère au tigre altéré de sang, mais à la hyène qui rôde dans l'ombre et n'ose se jeter que sur les cadavres.

L'impératrice est donc désormais seule à Rome, maîtresse du champ de bataille; elle pourrait dresser un trophée; le sénat, la foule lui appartiennent, et Tibère, même de loin, subira encore son ascendant. En voici une preuve : l'empereur, qui détestait Agrippine, veuve de Germanicus, avait écrit au sénat pour la dénoncer et la perdre. Cette lettre, comme toutes les lettres, passe par les mains de Livie, qui la garde, la tient secrète; elle déteste aussi Agrippine, mais elle sent le danger d'une attaque inopportune contre le parti puissant qui la soutient, et les machinations suprêmes ne seront ourdies contre la veuve de Germanicus qu'après la mort de Livie.

Séjan, dont la fortune commence, et qui sera pendant un temps l'arbitre des volontés de Tibère, Séjan est en relations intimes avec Livie. Elle le ménage parce qu'il la flatte; elle ignore ses intrigues parce qu'elle vieillit, ou les lui pardonne parce qu'il a campé les prétoriens dans Rome comme une armée en pays conquis, et peut-être parce qu'elle sait qu'il faudra toujours à Tibère un conseiller et un frein. Au moment de mourir, n'ayant point vu son fils depuis trois ans, Livie recommanda, dit-on, à Séjan, de faire périr les deux fils adultes d'Agrippine, qui pouvaient devenir un danger sérieux pour Tibère.

C'est ainsi que s'éteignit, à quatre-vingt-six ans, cette femme funeste à la famille d'Auguste, plus funeste à la chose publique. En rendant Auguste, je ne dirai pas meilleur, mais plus contenu et plus clément, en rendant Tibère, je

ne dirai pas moins méchant, mais plus timoré et plus habile, elle a consolidé leur tyrannie et consacré leur autorité. C'est elle véritablement qui, par son action occulte sur Auguste et son influence déclarée sur Tibère, a contribué à ériger en système cette confiscation lente et progressive de toutes les forces d'un peuple au profit d'un seul homme. En fondant l'empire, elle a préparé l'impunité à toutes les folies et frayé la voie à tous les monstres qui ont succédé à son mari et à son fils. Elle a été leur génie, elle a été la furie de l'État.

Un monument magnifique rend palpable et en quelque sorte immortel ce rôle de Livie. Ce monument est le plus grand camée qui existe au monde. Pendant longtemps, on a cru que ce camée représentait le triomphe de Joseph. On y a reconnu, depuis, le triomphe

de Germanicus; pour moi, je serais presque tenté d'y saluer le triomphe de Livie.

Voici, en peu de mots, l'histoire de ce camée. Il avait été exécuté à Rome, probablement du temps de Caligula, qui y figure et qui avait pour son aïeule Livie un culte particulier. Emporté à Byzance par Constantin, il y est resté jusqu'au XIIIe siècle. En 1244, Baudouin II, empereur de Constantinople, le vendit à saint Louis pour gagner ses bonnes grâces. En 1379, Charles V en fit don à la Sainte-Chapelle, et c'est pour cela qu'on l'appelle communément le camée de la Sainte-Chapelle. On l'y exposait les jours de fête, parce que la piété publique y admirait Joseph et les personnages de l'Ancien Testament. Ce ne fut qu'en 1619 que le docteur Peiresc démontra que ce camée représentait, non pas la famille de Jacob, mais la famille d'Auguste. Enfin en 1791, au moment

de la Révolution, il fut transporté de la Sainte-Chapelle au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, où il est aujourd'hui.

Cette merveilleuse sardoine a plus de 32 centimètres de hauteur; elle est d'un seul morceau, elle compte cinq couches de couleur graduée. La composition est divisée en trois zones. La zone supérieure représente Jules César avec une couronne de laurier et un voile autour de la tête, disposé comme le voile de Saturne, père des dieux. Au-dessous de César, un génie ailé conduit le cheval Pégase, qui enlève au ciel le divin Auguste : l'aigle n'est plus le symbole de l'apothéose, c'est Pégase, chargé jadis par le poëte Callimaque de porter aussi parmi les astres la chevelure de Bérénice. Du côté opposé, un guerrier avec son casque et son bouclier escalade l'Olympe : c'est Drusus, le frère de Tibère, mort en soldat sur les bords du Rhin. Tel est le ciel.

La seconde zone représente la terre. Sur un trône large, avec un seul escabeau, est assise une femme d'une grande beauté, dans un ajustement majestueux, tenant des épis et une tête de pavot, attributs de Cérès. C'est Livie, assimilée à la déesse et attirant tous les regards. En effet, des médailles romaines nous la montrent ainsi en Cérès. A côté de Livie, sur le même trône mais au second plan, est Tibère nu, à la façon de Jupiter, tenant de la main gauche un sceptre, de la main droite le bâton des augures recourbé en forme de crosse. Les traits de Tibère reproduisent avec une incroyable fidélité ceux de sa mère : c'est le même profil, le même nez, la même expression ; les proportions sont semblables ; tout est copié; il semble que l'artiste ait reçu l'ordre de répéter deux fois la même figure ; l'une n'est que le calque de l'autre; Tibère n'est que l'ombre de

Livie. Derrière le trône, Drusus, fils de Tibère, tient un trophée sur son épaule et lève un bras vers le ciel, comme pour marquer la place qu'une mort prématurée lui destine. Auprès de lui une femme est assise, une Muse, selon les uns, Livilla, femme de Drusus, selon les autres. En face de Livie et de Tibère, au contraire, un autre guerrier, qui est Germanicus, s'approche du trône. Une femme, derrière lui, met la main affectueusement et comme familièrement sur son casque : c'est la célèbre Agrippine. Livie a une couronne de laurier, Agrippine une couronne de laurier, Tibère une couronne de laurier, parce que tous les trois sont prêtres d'Auguste et que cette couronne est le symbole du sacerdoce. Derrière Germanicus, un enfant qui ressemble à un tout petit homme montre des traits déjà durs et accusés; comme il porte de grandes bottes militaires, on devine Caligula,

successeur de Tibère, qui s'est fait représenter à l'âge qu'il avait au moment du triomphe de son père Germanicus.

Enfin, dans la zone inférieure, des captifs, des barbares, des femmes qui pleurent, image simplifiée des peuples vaincus par Germanicus.

Ce camée, messieurs, est d'un style moins beau que le camée de Vienne, ce qui confirme l'idée qu'il date du règne de Caligula plutôt que du règne de Tibère. Je vous disais tout à l'heure qu'on pourrait, par un effort facile d'imagination, appeler ce monument *le Triomphe de Livie :* elle triomphe en effet avec toute sa race; elle règne, elle est entourée de ses fils, petit-fils, arrière-petit-fils, tandis que la famille d'Auguste a disparu. Auguste reste seul dans le ciel avec César; mais Octavie, Marcellus, Julie, Aprippa, tous leurs enfants, sont relégués dans

l'obscurité du Tartare c'est-à-dire dans l'éternel oubli. O vanité de l'orgueil! O mensonge des dynasties pompeusement fondées! César et Auguste ont beau parcourir des yeux la terre, ils n'y voient plus trace de leur sang : c'est le sang de Claudius Néro et de Livie qui s'est substitué par la violence et l'adoption. Mais que de crimes, que d'attentats qui font rougir l'humanité! Quel déchaînement d'ambitions qui n'auraient pu se développer chez un peuple libre! Livie triomphe, disions-nous. Oui, mais le châtiment est assis derrière elle, car le meurtre engendre le meurtre, et sa race à son tour se déchire de ses propres mains.

J'accepte ce tableau superbe, gravé sous les yeux d'un empereur et qui représente, sur une matière inaltérable, toute une famille dans sa gloire scélérate. Que sont-ils devenus à leur tour, ceux qui y figurent avec les attributs de la

toute-puissance ou de la divinité? Ce ciel qu'ils se réservent, qui les y expédie avant l'heure? Cette mort qui se convertit en apothéose ridicule, qui la précipite? les mains les plus proches, les plus chères, animées par les passions les plus exécrables. Laissons Jules César, dont les dix-sept blessures sont cicatrisées par l'ambroisie, tandis que les plaies qu'il a faites à sa patrie sont toujours saignantes; laissons Auguste, à qui le Pégase d'Horace et de Virgile fait oublier les figues empoisonnées de la fidèle Livie; restons sur la terre. Je vois Drusus, le fils de Tibère : quel est son sort? empoisonné par sa femme Livilla et par Séjan, qui a soumis l'âme de Livilla par l'adultère. Je vois Germanicus, adopté par Tibère, destiné aussi à l'empire : quel est son sort? empoisonné à la grande joie de Tibère, son oncle, et de Livie, son aïeule. Je vois Agrippine, cette matrone des anciens

temps, belle, chaste, féconde, orgueilleuse : quel est son sort ? proscrite par Tibère, l'œil crevé par le centurion qui la conduit et la frappe, morte de misère dans son île déserte. Que devient Livilla, veuve de Drusus ? enfermée dans une chambre du Palatin par sa grand'mère et obtenant comme grâce de mourir de faim. Tibère lui-même, le chef-d'œuvre de Livie, quelle est sa mort ? étouffé sous un monceau de couvertures par l'impatience de son neveu Caligula. Enfin Caligula, à son tour, comment finira-t-il ? Ah ! messieurs, jetez sur ce même camée un regard prophétique et vous distinguerez peut-être, au milieu des captifs qu'il enchaîne, le tribun militaire Chæréa, tenant l'épée qui doit égorger Caligula.

Ainsi, messieurs, tous ces illustres misérables, qui ont régné par la violence, le crime ou le poison, sont morts tous par le poison, le fer

et la violence, victimes d'eux-mêmes, de leur ambition et de leurs passions déréglées. Une seule personne, une seule! est morte de vieillesse dans son lit, à quatre-vingt-six ans, toute-puissante, avec toute son intelligence et je ne sais quelle sérénité implacable qui atteste qu'elle n'a eu rien d'humain, qu'elle n'a partagé ni les sentiments du vulgaire ni les faiblesses des honnêtes gens, qu'elle n'a connu ni les lois ni les remords, qu'elle n'a été ni femme ni mère. Elle a été de marbre, et dans ce marbre a été taillée la statue de l'ambition! Oui, elle est le génie de l'ambition, le génie fatal de Rome, le génie exécrable de l'empire, qu'elle a contribué autant qu'Auguste et plus que Tibère à fonder; oui, elle est le type de l'insolence tranquille et triomphante, sans croyance, sans amour, sans devoir, sans doctrine, sans excuse, n'ayant ni le respect de la patrie ni le sentiment du bien

public, immense égoïsme qui a fait du peuple tout entier la proie de son mari et ensuite de son fils, à la condition que ce fils et ce mari fussent sa propre proie à elle-même. C'est elle surtout qui a constitué l'empire dans sa forme définitive et dans sa légalité détestable sous le règne de Tibère, parce qu'elle l'a fondé sur l'avilissement et la peur. Mais quel a été le premier avili? Tibère. Quel a été le plus honteusement peureux? Tibère, son propre fils, qu'elle a contenu, assoupli, réfréné, raillé, chassé de Rome, dompté jusqu'au bout. N'admirez-vous pas comment le pouvoir le plus absolu rencontre des limites imprévues? Heureux les pays où ces limites sont posées par une constitution librement consentie et honnêtement appliquée! Tibère n'a connu d'autre barrière que la volonté de sa mère; on peut dire que Livie était son régime consti-

tutionnel. Elle l'a modéré à son gré, réglé à son heure, excité à propos, sans scrupules, sans patriotisme, sans morale, mais avec cette merveilleuse lucidité qui, dans la politique, est une arme terrible. On dit qu'il y a des poisons tellement âcres que le cristal le plus pur peut seul les contenir. Je crois qu'il y a de même des épreuves tellement amères et des humiliations qui agissent si violemment sur les hommes, qu'il n'y a que les âmes héroïques qui puissent les supporter. Tibère a connu, sous le joug d'Auguste et de Livie, les affronts répétés, les blessures les plus sensibles, tout ce qui peut altérer une nature portée à la fois vers l'orgueil et vers la bassesse et la réduit aux ressentiments cachés, aux souvenirs pleins de fiel, à la dissimulation honteuse mais exaspérée : et ce n'est qu'à l'âge de soixante-dix ans que ce mineur est émancipé! Ce n'est qu'à

l'âge de la décrépitude que cet esclave pourra se relever et devenir maître! Alors malheur aux Romains! car ce vieillard a connu toutes les extrémités pendant le drame intérieur qui a composé sa vie; il a passé de l'arrogance à la servilité, des appétits excités à l'impuissance, de la faiblesse à la rage, de l'hypocrisie à la frénésie. Tout éclatera un jour, quand cet esclave lamentable se sentira affranchi. Il n'y a de modération pour un souverain que dans le respect des lois, de la dignité humaine et de sa propre conscience. Livie a été une digue pour Tibère, mais une digue purement physique; elle n'a pas apaisé les flots, elle leur a fait obstacle; elle les a fortifiés, refoulés, accumulés, de sorte qu'ils grondent, prêts à s'élancer plus impétueux et plus terribles.

VI.

SÉJAN.

Livie est morte, et vous allez dire sans doute : « Tibère est libre, désormais il sera seul, nous le jugerons à l'œuvre. » Ce serait une erreur, car la liberté dépend moins des situations que du caractère ; or Tibère avait contracté l'habitude d'obéir.

On a découvert, sur le mur d'enceinte du temple de Delphes, une série d'inscriptions grecques qui sont les actes d'affranchissement d'esclaves rachetés au nom d'Apollon : un Grec était trop fin pour les vendre au dieu sans profit,

et les pauvres esclaves s'engageaient parfois à servir successivement le maître, sa veuve, son fils aîné, jusqu'à une date reculée qui précédait à peine leur mort. Ainsi Tibère avait lui-même préparé à sa mère un successeur dans la personne de Séjan, de sorte qu'à la mort de Livie il n'eut qu'à changer de maître.

Le *critérium* suprême de l'incapacité morale d'un souverain, c'est d'abdiquer au profit d'un sujet, c'est de s'effacer volontairement derrière un aventurier plus hardi, c'est de ne point s'y connaître en hommes et de remettre le fardeau des affaires en des mains indignes. Le choix des hommes est difficile, quand ce n'est point l'opinion publique qui les choisit, parce qu'il faut être soi-même honnête pour être clairvoyant, et parce qu'il faut inspirer l'estime, surtout sur le trône, pour trouver de véritables amis. Le pouvoir absolu expose celui qui l'exerce

à contracter un tel mépris pour l'humanité qu'il ne trouve plus que des favoris et ne veut plus que des créatures. C'est, dans notre langue, un mot d'une singulière énergie que ce nom de *créatures*, peignant l'opération d'un despote qui de rien fait quelque chose et, prenant dans les derniers rangs de la société un homme sans moralité ou sans valeur, par sa seule volonté l'élève au-dessus de tous les autres. Il se complaît dans son œuvre, il s'y mire, et il lui semble que la bassesse de ceux qui l'entourent soit un piédestal propre à mieux faire ressortir sa personnelle grandeur. Tibère a subi cette loi générale, juste, fatale : Séjan a été sa créature et son ministre; c'est la figure de Séjan que nous voulons étudier.

Lucius Ælius Sejanus était fils d'un simple chevalier, qui s'appelait Seius Strabo. Il passa par adoption dans la famille Ælia, famille plé-

béienne. Il était de Vulsinies, c'est-à-dire d'origine étrusque : or, les Étrusques, après la conquête romaine, étaient en mauvais renom : amollis, complaisants, gourmands, voluptueux, avides d'argent, insensibles à la honte, ils exerçaient à Rome les plus lucratifs comme les plus vils métiers. Attaché d'abord à la suite du jeune Caïus César, Séjan, qui avait de la beauté, en avait fait trafic, à la façon antique, et s'était vendu au riche Apicius. Il remplissait donc de très-bonne heure ces conditions qu'Aristophane prétend être si favorables à ceux qui se destinent aux intrigues politiques, quand il dit que la débauche rend les reins souples, et que celui qui a appris à ne plus rougir est prêt à tout. La langue française exprime encore énergiquement la même idée par un seul mot, *roué*. Qui ne sait de quoi les roués sont capables, dès qu'ils peuvent se glisser dans

les affaires publiques? Séjan avait cette merveilleuse préparation; c'était un roué.

Le père, sous Auguste, était préfet du prétoire, position d'une importance très-secondaire à cette époque, et qui ressemblait à une fonction de haute police. Le fils, après la mort de Caïus César, avait cherché le soleil levant et s'était donné à Tibère. Il étudia ses goûts, son caractère, sa tristesse même, flatta son humeur sombre, partagea ses terreurs, feignit de conformer ses mœurs aux siennes, lui prodigua les conseils, d'autant mieux accueillis que Séjan conseillait toujours ce que Tibère désirait et n'osait avouer. Aussi s'ouvrit-il, selon l'expression de Tacite, « cette âme qui contre les autres s'enveloppait de ténèbres et qui pour lui était sans défense et sans voiles[1]. »

1. « Ut obscurum adversus alios sibi uni incautum intectumque efficeret. »

C'est vous dire que Tibère, à peine sur le trône, en fit son bras droit. Comment cet homme avait-il mérité une élévation subite? Avait-il rendu des services à l'État? Était-ce un général illustré par des victoires, un administrateur expérimenté, un magistrat éprouvé? Non, il avait captivé le maître, n'attendait rien que de la faveur, et, plein de mépris pour ses concitoyens et pour les lois, il était prêt à tout oser pour le servir. Quand les légions de Pannonie se révoltèrent, il accompagna le fils de Tibère, Drusus, trop jeune pour se passer de conseils; une éclipse de lune habilement exploitée calma les soldats, et Séjan s'effaça derrière Drusus pour se faire mieux valoir auprès du reconnaissant Tibère : le prince eut l'honneur, Séjan le profit.

Tibère l'avait adjoint à Seius Strabo; pour qu'il fût seul préfet du prétoire, il nomma Seius

gouverneur de l'Égypte. Ce fut alors que Séjan, connaissant les plans de Livie, imagina de concentrer une puissance déjà redoutée des Romains et qu'on appelait les cohortes prétoriennes. C'est là le grand titre de Séjan, l'unique peut-être, à la faveur inouïe de Tibère.

Sous la république, dans tous les camps, on appelait cohorte prétorienne la cohorte qui veillait autour du général et gardait l'espace de cent pieds carrés qui entourait la tente et qu'on appelait le prétoire. Lorsque Auguste eut pris le titre d'*imperator*, il avait droit à une cohorte prétorienne ; il en fit dix, composées de mille hommes chacune, et les tint près de Rome : c'étaient dix mille vétérans dévoués, éprouvés, résolus. Pour ne pas blesser les yeux des Romains, on les avait disséminés dans les environs de Rome ; ils étaient prêts au premier appel.

Séjan proposa de faire une armée apparente

de ces cohortes et de les camper aux portes de Rome, ou, pour mieux dire, dans Rome. Il fit voir les avantages de la concentration, l'épouvante pour les ennemis de l'empereur, le silence des mécontents, le calme de la multitude, l'empressement infatigable du sénat. On choisit le Viminal, une des sept collines, pour y camper d'une façon permanente ceux qui devaient assurer la permanence de l'empire : les voyageurs visitent encore aujourd'hui ce camp trop célèbre, qui n'a plus changé de place, mais que l'on a englobé dans les fortifications, lorsque plus tard, à l'approche des Barbares, on fortifia Rome.

Quand on sort par la *Porta-Pia* et qu'on tourne à droite, on voit un immense bastion de forme rectangulaire, qui s'adapte en saillie au système des fortifications de la ville ; c'est l'enveloppe du camp prétorien. A l'époque de

Séjan, il n'y avait pas de fortifications, il y avait seulement le fossé et le parapet. Si, rentrant dans Rome, vous vous dirigez vers les thermes de Dioclétien et la gare des chemins de fer romains, et suivez une avenue dont l'entrée est marquée par des pins au feuillage sombre, vous arrivez bientôt sur le terre-plein du bastion que je vous signalais : ce vaste espace rectangulaire, qui présente plusieurs hectares de superficie, n'est autre chose que le camp prétorien.

Dans l'angle de droite, qui regarde la campagne, des voûtes et des chemins de ronde font partie des fortifications plus récentes ; mais dans l'angle opposé, à gauche, des constructions d'une meilleure époque frappent les yeux. Des séries de chambres voûtées et adossées au mur extérieur comme les cellules d'une ruche portent des traces de peinture ; trois ou quatre

couches de stuc superposées indiquent des restaurations successives. La caserne des prétoriens, à la villa Adrienne, peut guider sur ce point l'imagination des archéologues. Si l'on faisait des fouilles au milieu de cette enceinte, on trouverait certainement les quatre voies principales qui divisaient le camp et le coupaient à angle droit, le logement du général, l'endroit où il rendait la justice et où étaient déposées les enseignes, le temple et l'autel pour les sacrifices, le Forum. On a déjà fait reparaître, en préparant des écuries pour les carabiniers du pape, une voie antique, dallée en blocs de lave, de forme polygonale, qui faisait le tour du camp.

Montez sur les créneaux et vous avez une vue admirable : la plaine de Rome s'étend sous vos pieds, à une grande profondeur. Les montagnes de la Sabine montrent leurs rochers arides et les

tons délicats dont le soleil les a revêtus; les oliviers marquent d'une ombre plus noire le pli des ravins. A droite, Tivoli et les déserts poétiques de la campagne de Rome; à gauche, les sommets bleuâtres des montagnes qui s'étagent et se perdent dans le lointain. De leurs sommets vient un air plus vif, plus pur : on respire je ne sais quel souffle libre qui ranime l'éloquence du passé. Chaque vallée a été conquise par un peuple héroïque; chaque colline rappelle une victoire; chaque ruine porte un beau nom. De tous côtés apparaît le génie de Rome, sa gloire et une grandeur qui a marché à la conquête de l'Italie et du monde étapes par étapes, mille par mille, jour par jour, à force de sage politique, de sang versé, de sacrifices. Puissance merveilleuse des institutions et du patriotisme!

Tout à coup le clairon sonne : retournez-

vous, vous n'avez plus sous les yeux que la triste arène du camp prétorien. Là fut l'arsenal le plus formidable du despotisme; là fut ensevelie pour jamais la liberté romaine; là fut une armée d'oppresseurs organisée dans la cité contre la cité; là fut l'état de siége perpétuel, l'ennemi campé en face de citoyens désarmés; là régnèrent insolemment l'oisiveté, la débauche, la cupidité, la rébellion mercenaire et la soumission plus mercenaire encore; là on conspira contre les bons princes et l'on adora les images des plus mauvais; là on mit le pouvoir à l'encan, jusqu'à ce que ce cancer établi au sein de Rome eût tout affaibli, tout détruit, tout dévoré. Le camp prétorien! voilà le titre de Séjan à l'amitié de Tibère, à la haine des Romains et au mépris de la postérité.

« Séjan , dit Tacite, avait un corps infatigable, une âme audacieuse. Il était plein de

précautions pour lui-même, d'accusations contre les autres (rien ne peut rendre l'énergie du latin, *adversus alios criminator*), mélange d'adulation et d'orgueil, affectant la modestie et dévoré d'ambition. » J'ajouterai qu'il était beau, sans scrupules, sans pudeur; qu'il s'était accommodé dès l'origine à toutes les idées, à tous les plans, à tous les vices de Tibère, et que, de bonne heure, grâce à l'invention sublime du camp prétorien, il était maître de la force réelle et des apparences de légalité, c'est-à-dire de l'armée et du sénat. Car il ne faut pas oublier qu'aussitôt après l'établissement des cohortes prétoriennes sur le Viminal, le sénat fut invité à une revue solennelle, et que les manœuvres de ces vétérans formidables eurent un contre-coup sur les esprits inquiets des sénateurs : ils savaient désormais ce que c'était que la discipline; ils étaient prêts eux-mêmes

aux plus difficiles et aux plus tristes exercices.

Non-seulement les prétoriens étaient dans la main de Séjan, non-seulement il les flattait, les gorgeait, appelait chacun par son nom, mais à leur suite et sous leur protection s'organisait une autre armée de délateurs, de faux témoins, d'espions, de légistes, tournant effrontément les lois contre les citoyens en même temps que les prétoriens tournaient leurs glaives. Malheur aux époques de trouble et d'affaiblissement, quand ceux qui doivent protéger l'innocence l'accablent et n'étudient les lois que pour fournir des armes à l'injustice !

Par cette double pression, Séjan tenait en son pouvoir Rome entière, et il se montra d'autant plus acharné à une telle conquête que l'ambition croissait en lui et lui soufflait à l'oreille que tous ses crimes nuiraient à Tibère pour profiter un jour à lui-même. Il convoitait

aussi la toute-puissance et la contagion le gagnait. Pourquoi non? Où la force a triomphé, la force triomphera; la voie est ouverte; la patrie est à terre, saignante et à jamais violée. Séjan, dès l'aurore du despotisme, est le précurseur des ambitions effrénées qui vont donner l'assaut de toutes parts à l'empire.

Vous paraît-il intéressant, messieurs, de discerner le point juste où une telle ambition naît dans l'âme de cet Étrusque? L'histoire nous indique le moment où cet état vague qui s'appelle la cupidité, la soif du pouvoir, l'orgueil, la concupiscence, se précise, devient une volonté, conspire et passe aux actes. Il paraît que l'étincelle fut le désir de la vengeance et que le point de départ fut le crime.

Tibère avait un fils, Drusus, qui n'avait aucune des qualités de son père, mais tous ses mauvais instincts : violent, emporté, sensuel,

amoureux du vin, de la bonne chère et du sang. Il contemplait les combats de gladiateurs avec une joie sauvage; ses yeux s'enflammaient et semblaient boire le sang qui coulait sur l'arène. On avait même appelé *Drusiennes* des épées tranchantes, nouvellement inventées, dont les coups étaient mortels. On croit avoir, au musée du Louvre, une statue de ce Drusus; c'est Visconti et après lui Mongez qui ont prétendu reconnaître une ressemblance marquée de ses traits avec les traits de Tibère et de Livie. A l'infériorité morale correspond l'infériorité physique : le front est moins intelligent; les sourcils sont plus accusés et plus durs; dans l'ensemble de la physionomie il y a quelque chose de bestial. Or, ce Drusus, dans un moment de colère, souffleta Séjan, plaisir délicieux peut-être, mais qu'il devait payer cher. Séjan ne dit mot, ensevelit l'outrage et

chercha sa vengeance. En même temps surgit dans son âme la formule décisive de son ambition : faire disparaître un ennemi et usurper l'empire dont cet ennemi était l'héritier. Les deux idées sont sœurs.

Drusus avait épousé une fille de Germanicus nommée Livia, ou plutôt Livilla pour la distinguer de l'impératrice mère. Livilla avait été laide dans sa jeunesse; en prenant des années elle était devenue d'une beauté remarquable, d'autant plus vaine de cette beauté que c'était pour elle une surprise, un don imprévu de la nature : Séjan la séduisit. Quand il l'eut subjuguée par l'adultère, il lui fit détester cette nature grossière à laquelle elle était enchaînée; il lui montra la mort du brutal Drusus, ses propres espérances, sa future grandeur, l'empire certain, un mariage qui lui rendait l'empire, et, pour garantir ses promesses, il répudia

Apicata, sa femme, dont il avait trois enfants. Le complot de Livilla et de Séjan est à différentes reprises raconté par Tacite, qui le peint en maître. Il suffit de rappeler qu'Eudémus, médecin de Livilla, et Lygdus, eunuque de confiance, versèrent à Drusus un poison lent dont les effets ressemblaient à ceux d'une maladie de langueur. Drusus mourut et sa mort n'excita point de soupçons. Ce ne fut que huit ans plus tard, après la mort de Séjan, que le crime fut connu de Tibère par les révélations d'Apicata. On ne s'aimait guère, du reste, dans la famille impériale : les devoirs qu'on s'y rendait le plus volontiers, c'étaient les devoirs funèbres. Livie fut insensible à ce deuil, et Tibère ne voulut aucune suspension des affaires publiques; il souffrit impatiemment les doléances qu'on lui apportait de toutes les parties de l'empire. Il fit même, à ce sujet, une plaisan-

terie atroce. Les Troyens étant venus, après les délais inévitables d'un long voyage, exprimer la tristesse que leur inspirait la mort de Drusus, Tibère les interrompit, en leur faisant à son tour des condoléances sur la mort d'un illustre concitoyen qu'ils avaient eux-mêmes perdu et qui s'appelait Hector.

Ce premier pas fait, Séjan trouvait encore bien des obstacles. Il fallait d'abord endormir l'esprit pénétrant et merveilleusement habile de Livie; il fallait éloigner Tibère, profiter de son dégoût des affaires, qui devenait plus sensible avec les années, et de son mépris pour les hommes, qui allait croissant; il fallait faire briller à ses yeux le repos, une vie molle, des plaisirs inconnus, l'attrait de la paresse et de la volupté.

Vous savez comment Livie, sans le vouloir, contribua plus que personne à la réalisation de

ce plan, quand son hostilité sourde contre son fils lui fit quitter Rome comme un vaincu qui déserte le champ de bataille. Trois ans avant la mort de Livie, Tibère promenait son indolence tardive dans les riches plaines de la Campanie, n'ayant point encore choisi son séjour; un accident, préparé peut-être, fournit à Séjan l'occasion de lui sauver la vie. Tibère était entré dans une grotte pour y goûter un peu de fraîcheur : tout à coup des pierres tombent, une roche paraît s'ébranler; Séjan la soutient, tandis que Tibère se sauve et que plusieurs personnes de sa suite sont blessées. Les dieux ne pouvaient manifester leur faveur par un plus sensible miracle : Séjan était adoré des dieux. Dès lors Tibère, fixé à Caprée, eut une confiance sans bornes dans Séjan.

La mort de Livie était impatiemment attendue par l'empereur et par son favori, mais

avec des visées bien différentes. Aussitôt que la redoutable Augusta eut cessé de vivre, le déchaînement commença. De ce jour date le règne de Tibère tel qu'il est gravé dans la mémoire de la postérité, avec les crimes, les délations sans nombre, les artifices les plus honteux. Séjan, calomniateur toujours cru et flatteur perfide, rend les soupçons vraisemblables, les haines vivaces, les châtiments faciles. Tout ce qui l'offense est perdu, tout ce qui lui fait obstacle est un ennemi de l'empereur. Il frappe à coup sûr, embusqué derrière la loi de majesté, et obtient toujours l'assentiment de Tibère, qui mesure la chaleur du zèle à l'abondance du sang versé. Séjan pétrit à loisir cette âme de boue et de sang qu'avait reconnue Théodore, le vieux précepteur. Il frappe d'abord les amis de Germanicus et d'Agrippine, c'est-à-dire les esprits les plus

fiers, les plus désintéressés, ce qu'on pourrait appeler le parti libéral du temps. Agrippine est exilée; deux de ses fils, assez âgés pour être pris pour chefs par les mécontents, sont l'un déporté dans une île, l'autre enfermé dans le Palatin, où l'attend le sort le plus lamentable. Les délateurs se multiplient, les procès surgissent de toutes parts. Les ennemis de Séjan disparaissent un à un, par l'ordre de Tibère, renseigné uniquement par Séjan, facile à duper dans son île, et qui croit frapper ses propres ennemis.

Au milieu d'une cour vendue à Séjan, Tibère ne savait que par son fidèle ministre comment l'empire, sans cesse menacé, était sauvé chaque matin. Sa confiance croissait avec la puissance de Séjan. On a rarement vu un aveuglement aussi lugubre; c'est, je le disais en commençant, la marque flagrante de l'incapacité

de Tibère. Chaque fois qu'il écrit au sénat, la lettre passe par les mains de Séjan; il n'y a pas de termes assez élogieux pour son compagnon, son associé, *socius laborum*. Séjan a une fille; Tibère la marie, à la grande indignation de la multitude, qui chérissait le frère de Germanicus, au fils de Claude, son neveu, qui sera un jour empereur. Le feu éclate au théâtre de Pompée; Séjan fait éteindre l'incendie qui menaçait le quartier; le sénat vote à Séjan une statue d'or qui sera élevée dans le théâtre même. On attendait ce signal, et tous les Romains mettent un empressement singulier à élever des statues au favori. C'est un honneur dont on devrait être sobre, même envers les plus dignes; mais, dans les temps d'abaissement, on dresse volontiers des statues à des gens à qui, en des temps réguliers, on aurait justement dressé un gibet. Ces sortes d'hom-

mages forcés sont un produit mixte de la faveur d'en haut et de la servilité d'en bas. Plus l'objet est médiocre, plus la soumission est méritoire, l'adoration édifiante, l'acte de dévouement insigne. Ce n'est plus l'individu qu'on exalte, c'est l'instrument, c'est-à-dire la main qui se sert de cet instrument et qui, par son contact, le rend vénérable.

Tandis que les statues de Séjan se multipliaient, lui-même était l'objet d'adulations de toute sorte. Son atrium n'était plus assez grand pour contenir les chevaliers, les sénateurs et même les consuls, qui, chaque matin, venaient le saluer comme de simples clients. L'affluence était telle, qu'un jour le lit sur lequel il faisait asseoir les visiteurs se brisa, étant complétement usé. Cependant les délations continuaient toujours; on incriminait les regards, les paroles, le silence même. Quant aux écrits, ils

étaient exposés à des rigueurs particulières. On ne saurait trop sévir contre ceux qui osent attester publiquement et d'une façon durable ce qu'ils pensent ; on ne saurait trop réprimer toute manifestation de la pensée propre à se communiquer. C'est ainsi que Lutorius Priscus est mis à mort pour avoir fait un poëme sur la mort de Drusus : c'était un maladroit qui avait manqué de précision et s'était trop hâté de lire ses vers, tandis que Drusus était-seulement malade. Ælius Saturninus, plus audacieux, avait fait une satire : on le fit monter au Capitole, non pour y ceindre la couronne de laurier, tant désirée par les poëtes de la Renaissance, mais pour être précipité de la roche Tarpéienne. Phèdre, le fabuliste, ne dut la vie qu'à sa position dans le palais où il était employé ; mais il perdit sa place et sa fortune parce que certaine fable avait déplu au favori, *le Mariage*

du Soleil, selon les uns, *les Grenouilles qui demandent un roi*, suivant les autres. Un tragique prêtait-il à Achille des imprécations trop vives contre Agamemnon, on criait à l'allusion, on le punissait de mort. Sous un ministre comme Séjan, il faut du courage pour être un écrivain honnête. Mais ce qui émut Rome entière, ce fut la persécution exercée contre le vénérable Cremutius Cordus, homme des anciens âges, dont Tacite a fait l'éloge le plus grave, qui était arrivé au déclin de sa vie et avait écrit sous Auguste des annales historiques dont Auguste avait entendu la lecture sans en être blessé. Mais Cremutius Cordus restait droit devant le favori et ne l'épargnait pas. Séjan fit rechercher son ouvrage, qui fut brûlé par l'ordre du préteur, parce qu'il y était dit « que Brutus et Cassius étaient les derniers Romains ». Tous les manuscrits qu'on put trouver furent

livrés aux flammes, mais il faut ajouter, à l'honneur des petits-fils dégénérés de Brutus et de Cassius, que l'on cacha bien les manuscrits; on en refit même des copies avec tant d'ardeur, que les annales de Cremutius Cordus semblaient se multiplier avec la persécution. Dernière et inutile protestation d'un peuple qui ne tirait plus de la lecture de son histoire ni leçons, ni morale, ni courage! Cremutius se laissa mourir de faim pour échapper lui-même à Séjan.

C'est ainsi que le silence se faisait dans Rome; c'est ainsi que Séjan protégeait les lettres et la liberté de penser. En échange, un Velleius, triste flatteur qui louait Séjan et Tibère, un Valère Maxime, qui le surpassait en basses adulations, étaient encouragés, payés, protégés par Séjan. Encore aujourd'hui leurs plats écrits sont traduits et étudiés par nos enfants, tandis que ceux de Cremutius Cordus sont à jamais per-

dus. Le temps est aveugle, comme la fortune.

Séjan avait soin d'écrire à Caprée tous ces actes, qui entretenaient à la fois chez Tibère des alarmes secrètes, l'aversion de Rome et des Romains, le plaisir de se venger sans peine par l'entremise d'un ministre infatigable, une cruauté native qui se développait, la douceur de frapper sans être responsable et de laisser l'odieux des condamnations peser sur Séjan. Tibère en cela se trompait. Les créatures ne sont rien aux yeux de la justice des hommes : instruments aveugles et inspirés, elles laissent remonter la responsabilité tout entière jusqu'au maître qui les soutient au-dessus du néant. Séjan n'est point haï autant qu'il devrait l'être par la postérité; il excite presque de la pitié, tandis que la mémoire de Tibère est sinistre et abhorrée.

Les marques non douteuses de la tendresse

du maître et de son enchantement contribuent donc à l'exaltation du divin Séjan, qui est honoré à l'égal des dieux. Ses statues brillent, non plus seulement au théâtre de Pompée, mais sur les places publiques, dans les rues, dans les camps; on leur rend les mêmes honneurs, on leur offre les mêmes sacrifices qu'aux statues de l'empereur. Les tableaux représentent fraternellement réunis Tibère et son ministre. Lorsque Séjan rentre dans Rome, il reçoit les honneurs qui ne sont dus qu'à l'empereur. Le jour de sa naissance (*natalitia*) est fêté avec autant de pompe : on jure par sa fortune, *per fortunam Sejani*, plus volontiers que par celle de Tibère, *per fortunam Tiberii*, parce que Tibère est absent. Enfin on avait placé dans le théâtre deux trônes d'or, égaux en beauté : l'un restait vide, c'était celui de Tibère; l'autre était occupé par Séjan.

Tibère était parvenu à un tel degré de cécité morale, qu'il ne concevait pas la moindre jalousie. Cet esprit si inquiet ne contractait aucun ombrage; il s'endormait dans une confiance profonde; il n'y avait de sa part ni arrière-pensée, ni hypocrisie; il aimait ce second lui-même, qui lui épargnait les ennuis extérieurs du pouvoir et lui en laissait les jouissances. Ses lettres sont pleines de tendresse; quand il parle de lui au sénat, il dit *meus Sejanus*, « mon Séjan », bien plus sincère en cela qu'Auguste quand il écrivait : *mi Tiberi*, « mon Tibère ». Il l'appelait aussi « mon collègue », comme s'il était associé à l'empire. Il fit plus; il dérogea à l'ancien ordre de choses auquel il affectait d'être scrupuleusement attaché, en nommant Séjan consul pour cinq années consécutives, quoique le consulat eût toujours été annuel.

La situation était donc unique, sans précédents; Séjan était un empereur non avoué, un César non classé. Un esprit modéré, même avec une ambition immodérée, aurait eu la prudence de s'arrêter, de jouir, de continuer à régner et d'attendre la mort de Tibère, qui était âgé de soixante-douze ans. Mais, messieurs, le crime serait trop commode, s'il n'y avait pas le précipice au bout; l'ambition serait trop facile, si l'aveuglement n'en était pas à la fois le danger et le châtiment.

Le vertige entraîne Séjan à son tour, comme tous les parvenus qui n'ont pas mérité leur élévation. C'est un grain de sable qui va faire dévier ce char si magnifiquement lancé, ou plutôt c'est son premier forfait qui, par contrecoup, amènera sa première faute et bientôt sa perte.

Livilla, sa complice, qui attend le pouvoir,

qui n'en jouit pas, qui veut recueillir le fruit d'un crime qui leur est commun, partager sa vie, sa demeure, les honneurs dont il est entouré, le somme de tenir sa promesse et le force d'écrire à Tibère pour lui demander sa main. Tacite nous donne la réponse de Tibère, mais il l'a faite si belle, si concise, qu'on y reconnaît le style du grand écrivain. L'empereur refuse, non pas en souverain blessé qui interdit à un simple chevalier l'accès de la famille impériale; non, c'est par affection et par sagesse, c'est dans l'intérêt d'un ministre contre lequel il craint d'exciter la haine des Romains, l'envie du parti de Germanicus et d'Agrippine, justement déchaînés. Ses raisons sont celles d'un ami sensé, prévoyant, et non d'un maître qui tend un piége.

Un tel refus n'en fut pas moins sensible à Séjan, dont la démarche était publique et l'af-

front public. La colère commença à précipiter ses actes. La cruauté était un soulagement en même temps qu'un moyen d'aplanir la voie qu'il se traçait : il redoubla de cruauté. Le sénat avait une telle admiration pour les exercices des prétoriens, qu'il suffisait de désigner une victime pour qu'elle fût aussitôt condamnée avec une apparence de légalité. L'accusation formulée, la mort était certaine; car souvent l'accusé, pour échapper au supplice, se donnait volontairement la mort. On obtenait à ce prix que les biens ne fussent pas confisqués, que les enfants ne fussent pas réduits à la misère, et le mourant couchait Tibère et Séjan sur son testament pour que le testament ne fût pas cassé. Le sort ne pouvait se jouer avec une ironie plus féroce du malheureux qu'il forçait de flatter ses bourreaux jusque dans le sein de la mort.

La nouvelle année commence par le trépas de Sabinus, personnage considérable qui criait aux Romains, pendant qu'on le menait en prison : « Voyez, citoyens, ce que Séjan vous réserve! Voilà sous quels auspices commence l'année! » Ainsi l'indignation publique croissait, et les haines mal déguisées sous de pâles sourires s'accumulaient sur la tête de l'insolent favori. Sa grandeur était telle qu'il se croyait déjà empereur (αὐτοκράτωρ, dit Dion Cassius), qu'il ne parlait presque de Tibère qu'avec mépris (ἐν ὀλιγωρίᾳ), et que ses familiers ne l'appelaient plus que le *seigneur de l'île* ou *le gouverneur de Caprée* (νησίαρχος).

En effet, Séjan avait pour lui l'armée, le sénat parce qu'il avait l'armée, le peuple parce qu'il le contenait à l'aide de l'armée et du sénat. Il avait Rome, il avait le sol italien, il avait Tibère, endormi, affaibli par les années et la

débauche, confiné sur un rocher isolé, épié et trahi par une petite cour qui faisait connaître à Séjan ce qui se passait à Caprée, tandis que Tibère ne savait que par Séjan ce qui se passait à Rome. Jamais parvenu ne fut dans une situation aussi enivrante, jamais il ne fut plus près de la toute-puissance; il ne restait qu'à étendre la main et à faire le geste suprême.

C'est à ce moment qu'éclata le coup de foudre. Il partit du Palatin et, comme dans toutes les révolutions, par le côté le plus imprévu. Ce fut une femme, depuis longtemps oubliée au sein d'une retraite profonde, qui prit la défense de Tibère ou plutôt de sa propre race qu'elle voyait ouvertement menacée; ce fut Antonia, veuve du frère de Tibère, de ce Drusus qu'il avait aimé dans sa jeunesse et qui était mort à l'âge de trente et un ans. Vraie matrone des anciens temps, Antonia s'était retirée sur le

Palatin, elle y avait vécu à côté de Livie, filant la laine et chaste. Les médailles que Claude, son fils, fit frapper en son honneur, quand il eut obtenu l'empire, nous montrent une figure d'un beau caractère; les joues sont saillantes, accentuées par une pommette haute, à la façon des femmes de Raphaël; le sourcil forme un encadrement noble, les cheveux sont abondants; c'est un vrai type de Romaine, avec une harmonie fière et tranquille.

Antonia avertit Tibère des projets de Séjan, et, comme une lettre ne pouvait tout dire, elle lui expédia son affranchi Pallas, en qui Tibère avait autant de confiance qu'elle-même. Il faut, messieurs, que votre imagination se retrace un tableau que je renonce à peindre : la surprise de Tibère, son épouvante, sa douleur, le sentiment d'un péril immense et la rage d'avoir été déçu, l'instinct de la conservation et la soif de

se venger, l'impuissance au milieu des apparences du plus absolu pouvoir et le réveil.

Qu'aurait fait alors une âme courageuse? Elle aurait couru à l'ennemi. Rejoindre la flotte à Misène, remonter le Tibre et arriver à Rome était un triomphe certain. Descendre en Campanie, faire appel aux magistrats municipaux et aux vétérans d'Auguste, marcher sur Rome, était un moyen aussi sûr de perdre Séjan, que les prétoriens auraient vendu au même prix qu'ils le servaient. Tibère n'osa pas. Il aima mieux donner au monde ce spectacle curieux, unique dans l'histoire, d'un souverain conspirant contre son ministre : le souverain craintif et humble dans sa petite île; le ministre maître de la capitale, de l'armée et pour ainsi dire de l'empire; Séjan ceignant l'auréole, Tibère se cachant dans l'ombre. C'est Tibère qui joue le rôle du traître dans la sanglante

comédie, et il déploie, dans cette longue conspiration, une patience, une hypocrisie, une adresse qui caractérisent un génie de second ordre. Pendant six mois il garde son secret, il continue à paraître dupe et à ourdir sa trame autour de sa proie : en cela, il se montre le digne fils de Livie. D'abord il attend que Séjan ne soit plus consul, parce que le consulat lui fournit des armes légales. Le terme arrivé, il désigne deux consuls, dont l'un était la créature de Séjan, l'autre son ennemi; c'était un Regulus, et Tibère comptait sur lui. En même temps, il fallait endormir à son tour la vigilance de Séjan ou la paralyser. Dans ce but, Tibère composait avec un soin infini des lettres admirables dont je voudrais pouvoir vous montrer un type : aucune n'a été conservée, mais soyez sûrs que le disciple d'Auguste et de Messala Corvinus a dû trouver un talent imprévu; le soin

de défendre sa vie et de reconquérir l'empire inspirait sa muse. Ces lettres, tantôt excitaient l'ambition de Séjan, tantôt la refroidissaient. Un jour l'empereur se peignait moribond; un autre jour il était guéri et annonçait son départ pour Rome; un jour il accablait Séjan d'éloges et de caresses, un autre jour il le blâmait et critiquait tous ses actes; parfois il lui accordait les faveurs qu'il demandait pour ses amis, parfois il les refusait avec outrage. Le résultat de ces contradictions habilement balancées était de tenir l'esprit de Séjan en suspens, de le charmer et de l'effrayer, de le fatiguer par une perpétuelle incertitude, de l'engourdir et de produire cette torpeur dangereuse qu'on appelle l'indécision.

Le moment vint où Séjan eut peur et le laissa voir. Dès lors, avec un adversaire lâche comme Tibère, il était perdu. Ne retrouvant plus son

Tibère, il voulut pousser une reconnaissance, se rendre à Caprée, dans l'antre du monstre, afin de rétablir son ascendant ébranlé. Il lui écrivit, en donnant un prétexte spécieux à son voyage. Tibère lui enjoignit de rester à Rome et, enhardi par la frayeur d'autrui, prépara les grands coups.

Il avait auprès de lui Caïus Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine. Il le détestait comme toute sa famille, mais il savait combien le sang de Germanicus était cher aux Romains. Pour séduire la multitude et la détacher de Séjan, il annonça officiellement qu'il choisissait pour son successeur Caligula. Ce fut, en effet, une joie universelle et une barrière infranchissable dressée devant Séjan. Le sénat, ensuite, avait besoin d'être averti et détourné de celui qu'il était accoutumé à considérer comme la source de toutes les faveurs. Des nuances suffi-

saient pour laisser deviner à ces avides adorateurs du soleil que le déclin arrivait. Tibère interdit de voter aucun honneur nouveau pour lui-même comme pour son ministre ; au lieu de l'appeler dans ses lettres « mon Séjan, mon collègue », il ne le désigne plus que par son nom L. Ælius Sejanus. Il n'en fallait pas davantage pour que le flair subtil des courtisans reconnût la fausse piste et se tînt en éveil.

Enfin l'heure décisive arriva. Quelle catastrophe ! Quel enseignement ! Malheureusement le récit de ce drame, qui avait été raconté par Tacite, est perdu avec une partie du cinquième livre de ses *Annales*. Il a été abrégé par Dion et nous le réduirons encore nous-mêmes à quelques traits.

Tibère donne ses instructions à Nævius Sertorius Macron, qu'il institue préfet du prétoire ; il lui remet l'acte qui le fera reconnaître et une

lettre pour le sénat, *longue et verbeuse*, selon l'expression de Juvénal. Macron arrive à Rome de nuit; il s'entend avec le consul Memmius Regulus, ennemi de Séjan; il prend toutes ses mesures avec Græcinus Laco, affranchi qui commandait les 7,000 affranchis des sept cohortes de vigiles. Les vigiles, chargés de la police de la ville, étaient jaloux des prétoriens.

Au point du jour, le sénat se rassemble dans le temple d'Apollon sur le Palatin. Macron monte au Palatin; il y trouve Séjan, qui sait son arrivée et qui est inquiet de n'avoir pas de lettres; il le prend à part, lui montre ses tablettes cachetées pour le sénat et lui annonce que Tibère va lui conférer la puissance tribunitienne. C'était le déclarer inviolable, comme l'empereur, et, par le fait, l'associer à l'empire. Séjan, dont la joie rend le cœur léger, se précipite dans le temple, tandis que Macron se

fait reconnaître de son escorte, promet aux prétoriens des largesses considérables au nom de Tibère qui veut récompenser leur fidélité, et les renvoie tous à leurs quartiers. Les vigiles prennent la place des prétoriens, entourent le temple où Macron pénètre pour remettre au sénat le message annoncé. Il sort aussitôt de l'assemblée, se rend au camp prétorien, afin de maintenir les soldats et d'empêcher toute sédition.

La lecture commence. Tibère, au début, parle de sujets divers, puis glisse un blâme contre Séjan; il revient à des questions indifférentes, puis formule une nouvelle plainte : un silence de mort règne dans l'assemblée. Séjan, accoutumé depuis six mois aux retours capricieux du style de Tibère, consolé par la conclusion de la lettre que Macron lui a révélée, n'écoute que d'une oreille distraite : il attend

les mots de *puissance tribunitienne.* Tout d'un coup Tibère ordonne l'arrestation de deux sénateurs amis de Séjan, attaque Séjan lui-même, demande qu'on le garde ; enfin il se déclare en danger et supplie le sénat de l'envoyer chercher à Caprée par un des consuls avec des troupes.

L'attaque était si peu prévue que Séjan resta stupéfait : il ne comprit pas, il ne songea ni à s'élancer, ni à courir au camp prétorien, ni à faire appel au peuple, aux chevaliers, à ses amis. Tous les bancs s'étaient vidés peu à peu autour de lui, et quand il se retourna, il vit à ses côtés Laco, le chef des vigiles, qui était entré sans bruit. Il était prisonnier. Il n'entendit même pas le consul Regulus qui lui ordonna par trois fois de s'avancer, et qui dut le tirer de son abattement en le touchant à l'épaule. Aussitôt les sénateurs s'emportèrent

en cris et en imprécations contre celui qu'ils adoraient la veille : l'humanité a vu plus d'une fois cette horrible palinodie des corps constitués qui prononcent une déchéance.

Séjan est conduit à la prison Mamertine, à travers une foule qui l'insulte; en vain il se voile avec le pan de sa toge, on le lui arrache pour le frapper au visage. Ces soufflets vengeurs durent faire apparaître devant lui l'ombre de Drusus. Sur son passage, on renverse, on traîne, on brise ses propres statues; le marbre vole en pièces, le bronze est porté à la fournaise. Juvénal a peint cette scène pour la honte éternelle des Romains; mais c'est quand ils dressaient ces statues et quand ils leur offraient des sacrifices qu'ils se déshonoraient.

Enhardi par les violences de la multitude, le sénat a le courage d'ordonner la mort de Séjan. Son corps est jeté aux gémonies, livré

pendant trois jours aux insultes des passants et jeté dans le Tibre. Ses enfants ont le même sort; sa fille est toute jeune et, comme la loi défend de tuer une vierge, le bourreau la viole auprès de son frère, avant de les étrangler tous les deux. Apicata, la femme répudiée, écrit à Tibère pour dénoncer Livilla, sa rivale, et se donne la mort.

Telle est la fin de ce terrible duel où Séjan et Tibère sont également médiocres, également vils, également sanguinaires, également dupes. Deux personnalités étaient en jeu, sans moralité, sans utilité, sans autre but que la domination. Les Romains auraient contemplé l'un et l'autre aux gémonies avec la même joie : ils étaient pour Tibère contre Séjan comme ils auraient été pour Séjan contre Tibère, proie misérable du despote debout, insulteurs-nés du despote vaincu.

Ne me demandez point, messieurs, de vous faire connaître les traits de celui qui aurait usurpé l'empire s'il avait eu plus de résolution ou plus de génie. Les Romains se sont si bien associés à la vengeance de Tibère, qu'ils n'ont laissé survivre ni un monument figuré, ni un camée, ni une pierre gravée. Il n'y avait point de médailles frappées en son honneur; quant aux statues, Juvénal l'a dit avec une absolue véracité, tout a été converti en pelles, pincettes, casseroles, poêles à frire; et les images de ce personnage vil ont été appropriées aux usages les plus vils. Tout ce qui reste de Séjan, c'est le souvenir de sa fortune, de ses crimes, de sa chute, et la réprobation trop mêlée de pitié de la postérité.

Il y a plusieurs espèces de ministres : les ministres qui se dévouent sans réserve à leur souverain, à sa grandeur, à sa gloire, à un

principe dont il est le représentant, et qui s'honorent par leur désintéressement en mettant leur génie d'accord avec leur fidélité ; les ministres des pays libres, qui ne se dévouent qu'à leur patrie, servent le souverain, mais n'obéissent qu'aux lois, écoutent toujours l'opinion publique, qui leur donne la mesure des besoins de leurs concitoyens, représentent une idée et disparaissent dès que cette idée a conquis sa place, purs quand ils touchent aux affaires publiques, plus grands quand ils rentrent dans la vie privée ; il y a enfin les ministres dont Séjan est le type. Ceux-là n'aiment ni leur souverain ni leur pays ; ils n'aiment qu'eux-mêmes. L'ambition est leur seule loi, la cupidité leur seule conscience ; ils s'attachent au pouvoir comme les mains s'attachent à certaines machines électriques que l'on serre d'autant plus fort qu'elles causent plus de douleur ; pour conserver ce

pouvoir, ils se font les avocats de toutes les causes, les instruments de tous les plans, les oppresseurs de tous les droits; dans les temps de violence, quand les lois morales sont étouffées, ils ne reculeront pas devant les attentats les plus graves : Séjan n'a pas reculé devant le crime.

Ne me demandez donc point ma compassion pour ce coupable ministre, qui a perverti son bienfaiteur, qui s'est fait l'excitateur de ses mauvais instincts et le plus complaisant des bourreaux. Il a été puni justement, car il a créé des maux temporaires en arrachant à ses concitoyens leur fortune, leur liberté, leur vie, et consacré un mal durable par l'établissement du camp prétorien. En campant des ennemis perpétuels dans Rome, en tournant contre sa patrie les forces destinées à la défendre, en préparant à l'empire un sanctuaire néfaste, en

donnant aux races futures cet exemple funeste d'oppression, Séjan a mérité l'horreur de la postérité. Il est donc juste que notre mépris tienne la balance égale entre le maître et le favori. Qu'ils se renversent! qu'ils se châtient l'un par l'autre! les honnêtes gens respirent et sont à demi consolés; la morale est, je ne dirai pas vengée, mais du moins elle cesse d'être foulée aux pieds par cette insolence suprême de la fortune qui s'appelle l'impunité.

VII.

L'ILE DE CAPRÉE.

Une lassitude immense et un dégoût profond des hommes avaient pris Tibère. Il avait abandonné Rome à Livie et à Séjan, à Livie qui l'avait en quelque sorte chassé, mais qu'il savait digne de toute sa confiance, à Séjan, qu'il aimait avec cet aveuglement absolu qui fait les favoris. Séjan était pour lui ce qu'il avait été lui-même pour Auguste pendant les dix dernières années de son règne : un ministre qui ne discute pas, un esclave toujours prêt à agir, un ami qui ne connaît que l'obéissance passive.

Il partit pour la Campanie et bientôt pour Caprée, avec la joie d'un fonctionnaire qui a rempli sa carrière et qui cherche une retraite doucement occupée. La paresse, la soif des plaisirs qu'il faut cacher, allaient partager son âme avec l'exercice d'un pouvoir lointain et dégagé de tout ennui. Dion Cassius fait sur Tibère une réflexion qui me paraît pleine de profondeur. « Cet empereur, dit-il, était un composé de grandes qualités et de grands vices; il ne les a jamais montrés que séparément, à tour de rôle, comme s'il les possédait seuls. » Cela est vrai : Tibère a montré ses qualités pendant la première partie de sa vie, parce qu'il était contenu par la peur; en inclinant vers sa fin, il s'abandonne tout entier à ses vices, parce qu'il se sent libre et sans frein.

En face du golfe de Naples est une île trop

célèbre et trop connue des voyageurs pour qu'il soit nécessaire de la décrire longuement : c'est Caprée. Cette île avait frappé Auguste dans la dernière navigation qu'il fit avec ibère sur les côtes de l'Italie, et il l'avait acquise, par échange, des Napolitains; il n'avait fait qu'y passer, Tibère en avait gardé un souvenir plus durable et la choisit pour sa retraite. L'accès en est difficile; on ne peut l'aborder que d'un seul côté, par un escalier escarpé. Les rochers s'élèvent de toutes parts à une hauteur immense; ils sont à pic, au-dessus d'une mer profonde, belle, dangereuse. Sur le plateau règne un air pur; la vue embrasse un spectacle magnifique, le Vésuve et tout le golfe de Naples. La beauté du site et la noblesse des lignes rappellent la Grèce : on dirait une Cyclade arrachée du cercle divin de Délos. Tibère, également sensible au charme

du climat, à la sécurité, aux souvenirs de Rhodes et de la Grèce, y fit construire douze villas dont on montre quelquefois les restes aux voyageurs sans les persuader, car les ruines qui subsistent à Caprée sont postérieures à Tibère ; c'est à peine si un escalier peut être attribué à son époque. Les douze villas portaient le nom des douze dieux. La plus grande, celle de Jupiter, était naturellement la demeure de l'empereur ; les autres étaient pour les vingt sénateurs qui formaient son conseil, pour ses gardes, ses amis, ses esclaves, pour le personnel et le matériel, chaque jour plus considérables, de ses débauches chaque jour croissantes.

Si Tibère, se retirant à Caprée, n'eût été qu'un simple particulier, il y aurait vécu dans la mollesse et l'obscurité ; il aurait grossi le troupeau d'Épicure sans devenir criminel. Mais

il avait la toute-puissance et le droit de tout désirer. Ses désirs sans bornes rencontrèrent de toutes parts les limites que lui posait l'humanité : il attenta aux droits de l'humanité et fut entraîné à des atrocités.

Je passe, messieurs, sur la paresse, qui devient le génie familier de Tibère; je passe sur le goût du vin, souvenir de ses premières campagnes, qui le reprend, le retient parfois à table deux nuits et deux jours, et lui fait nommer à une magistrature tel candidat qui a vidé d'un coup la vaste amphore que lui présentait l'empereur; je passe aussi sur la niaiserie littéraire, compliquée de gourmandise, qui lui arrachait quatre-vingt mille francs à la lecture d'un dialogue entre la grive et le bec-figue, l'huître et le champignon, composé par Asellius Sabinus. Je voudrais passer aussi sous silence des plaisirs moins faciles à décrire. Les débau-

ches de ce voluptueux de soixante-dix ans sont demeurées fameuses, quoique l'historien ne puisse montrer, par respect pour lui-même, ce palais rempli de tableaux honteux, de sculptures lascives, de livres obscènes, ces harems où des prostitutions raffinées ranimaient les sens éteints d'un vieillard, ces bois peuplés de malheureux et de malheureuses qui étaient contraints de parodier grossièrement la mythologie charmante des Grecs afin d'exciter les désirs d'un barbare. Je ne nommerai même qu'à regret un de ces individus qui sont le produit le plus abject des temps abjects, marchands de chair humaine, entremetteurs éhontés, opprobre du souverain qui les emploie, de la cour qui les envie et du pays qui les tolère : cet intendant des voluptés s'appelait Césonius Priscus ; il était chevalier romain ; le misérable portait avec orgueil le titre officiel de préfet des

plaisirs de Tibère (*a voluptatibus*), et de quels plaisirs! La fortune se plaît à rejeter dans les plis de l'histoire tant de gens de bien qui méritaient d'être connus de la postérité, et elle nous inflige la honte de connaître et de prononcer le nom d'êtres qui devaient rester enfouis dans la fange.

Qu'il me suffise de vous dire, messieurs, que pendant ces années qui vont s'écouler à Caprée, les débauches de Tibère furent poussées jusqu'au délire : les attentats étaient de tous les jours; le crime devenait l'assaisonnement du plaisir. Les femmes de condition libre étaient poursuivies juridiquement, menacées de mort si elles ne cédaient point; c'est ainsi que fut accusée Mallonia, qui préféra se donner la mort. Les jeunes gens et les jeunes filles des plus nobles familles étaient l'objet de rapts continuels. Les esclaves et les affranchis de

Tibère, qui servaient de pourvoyeurs à Césonius Priscus, battaient la campagne et parcouraient les provinces. Aucun sexe n'était épargné; les enfants de l'âge le plus tendre étaient recherchés pour d'abominables usages, et l'on agissait, en cas de résistance des parents, comme dans une ville prise d'assaut : le butin était ensuite amené à Caprée. Ce tissu d'horreurs est résumé en quelques mots par Suétone et par Tacite. Ne me demandez pas de vous traduire Suétone, même à mots couverts; les détails qu'il donne souillent l'imagination : ceux-là seuls ont le droit de les lire qui purifient cette lecture par la haine du despotisme, et qui veulent savoir comment les prétendus maîtres du monde sont ravalés au-dessous de la bête par l'excès même de leur pouvoir. Il est plus facile de citer Tacite, dont la gravité élève les plus

sales sujets. Je transcris la traduction de Burnouf :

« Ensuite, regagnant ses rochers, il cacha de nouveau dans la solitude des mers des crimes et des dissolutions dont il était honteux. L'ardeur et la débauche l'emportaient à ce point, qu'à l'exemple des rois il souillait de ses caresses les jeunes hommes libres. Et ce n'étaient pas seulement les grâces et la beauté du corps qui allumaient ses désirs, il aimait à outrager dans ceux-ci une enfance modeste, dans ceux-là les images de leurs ancêtres. Alors furent inventés des noms auparavant inconnus, qui rappelaient des lieux obscènes ou de lubriques raffinements. Des esclaves affidés lui cherchaient, lui trouvaient des victimes, récompensant la bonne volonté, effrayant la résistance ; et si un parent, un père défendait sa famille, ils exerçaient sur elle la

violence, le rapt, toutes les brutalités d'un vainqueur sur ses captifs. »

Voilà ce que souffrait le peuple romain, que jadis le viol de Lucrèce, le rapt de Virginie, avaient suffi deux fois pour affranchir !

Mais, a-t-on dit, Suétone ment, Tacite ment, les satiriques qui ont fait allusion aux turpitudes de Tibère, les satiriques mentent. Certains apologistes sont capables de récuser les assertions les plus précises ou les plus unanimes. Eh bien, nous qui prétendons combattre ou justifier le témoignage écrit par le témoignage des monuments, nous avons des preuves palpables, matérielles, incontestables, qui confirment la véracité de Tacite, de Suétone et de leurs contemporains.

D'abord la langue latine offre des mots qui sont restés, des mots créés pour Tibère et par Tibère, par exemple le surnom de *Caprinus*

que lui avait donné le peuple, ce qui indiquait, par une double équivoque, l'*habitant de Caprée* et les habitudes du *bouc* (je n'ai pas besoin de vous rappeler quel était, dans la mythologie, le rôle du bouc). D'autres mots, tels que *sellarii* et *spintriæ*, qui ne se peuvent traduire en français, rassurez-vous, avaient été inventés par Tibère lui-même pour désigner les complices de ses horreurs ou les victimes de ses débauches.

L'archéologie, à son tour, apporte des preuves accablantes. Des lampes de terre cuite, des bronzes, qui, par leur style, déclarent qu'ils sont de l'époque de Tibère, représentent ces sujets licencieux dont parle l'histoire. A Pompéi, sur la côte voisine, combien d'objets ont dû être cachés dans le musée secret! Et soyez convaincus que l'influence de Caprée s'étendait sur la molle Campanie, où l'on s'ef-

forçait d'imiter les mœurs de la cour avec d'autant plus de complaisance qu'on n'avait jamais eu une aversion marquée pour ces sortes de représentations.

Enfin, les grandes collections numismatiques contiennent des séries de médailles de bronze qu'on appelait ordinairement des *monnaies spintriennes* et qui sont plutôt des tessères, c'est-à-dire des marques de reconnaissance ou des billets d'entrée. Sur la face, ces tessères portent des sujets d'une licence telle, qu'on ne peut les décrire. Sur le revers, des chiffres romains indiquent des séries de nombres jusqu'au chiffre XIX. La variété de ces types, qu'il faut bien regarder une fois dans sa vie pour vérifier l'histoire, est assez grande pour qu'on puisse en déterminer l'époque. S'il y en a quelques-uns qui, d'après leur style, peuvent remonter jusqu'à Auguste, la plupart portent

le caractère des monnaies gravées sous Tibère. Il y en a même, et c'est la série la plus repoussante, où les numismatistes prétendent reconnaître la ressemblance de Tibère.

Quel était l'usage de ces tessères? Étaient-elles distribuées à la foule, les jours de représentations licencieuses? Étaient-elles destinées aux Atellanes? Donnaient-elles accès dans les mauvais lieux? Étaient-ce des *tessères d'hospitalité* pour des maisons mal famées? De même qu'on donne aujourd'hui aux pauvres des bons de pain, de viande, de bois, donnait-on à la canaille romaine ces sortes de gages à échéance immédiate, les jours de largesses impériales? La moralité des empereurs pouvait aller jusque-là; ce qui est certain, c'est qu'ils ont fait frapper en incroyable abondance ces armes parlantes de la débauche.

Laissons, messieurs, ces tristes questions;

cherchons plutôt comment il nous faut représenter, à cet âge avancé, celui que les Romains surnommaient le *Vieux bouc de Caprée.* Nous l'avons vu dans sa jeunesse, noble, beau et intelligent, montrant, malgré des signes qui alarmaient l'observateur, un type digne de Livie, digne des Claudius. Y a-t-il un monument qui puisse nous le faire entrevoir dans sa vieillesse? Si vous montez au cabinet des médailles, messieurs, et si vous vous arrêtez devant la vitrine qui contient les plus beaux camées de l'époque impériale, cherchez le numéro 211. Vous verrez une sardoine à trois couches, de 7 centimètres de hauteur sur 5 de largeur. C'est Tibère, Tibère vieux, Tibère avec une chevelure épaisse, que l'artiste avait inventée, qu'on avait peut-être adaptée à l'original, de son vivant; cette chevelure est ombragée d'une couronne de chêne. Sur l'épaule est une égide avec ses écailles au tissu

serré. Par conséquent Tibère était identifié avec Jupiter *Ægiochus*, c'est-à-dire Jupiter armé de l'égide. La villa qu'il occupait ne s'appelait-elle pas *Maison de Jupiter?* Le profil est toujours beau, parce que les années ne modifient point la construction essentielle et la silhouette du visage; le nez est aquilin; on reconnaît Tibère. Mais le front est plissé et comme violent, le sourcil est accusé avec une dureté singulière, l'encadrement de l'œil a quelque chose de terrible. La bouche, les lèvres, le menton, sont gras, sensuels, épais, et tournent au type de Vitellius. Le cou est énorme, enflé par le vin, la bonne chère, et comme par un venin secret. Dans les proportions de cette tête, qui cependant a été faite par un très-habile artiste, il y a quelque chose d'énorme, de monstrueux, et comme une impression de terreur à travers laquelle l'artiste a vu son modèle. Ajou-

tez que la sardoine est d'un ton bleuâtre qui donne un accent plus sombre au visage et qu'assombrit encore l'encadrement des cheveux et de l'égide, presque noirs; de cette qualité de la pierre résulte un effet dramatique qui imprime quelque chose de plus effrayant et de plus théâtral à cette image de Tibère.

Il est utile de se souvenir, néanmoins, que le graveur du camée a embelli son modèle en l'idéalisant; il faut surtout compléter ce portrait en y ajoutant, à l'aide de l'imagination, des yeux malades, rouges, irrités au point de voir clair dans les ténèbres, comme les yeux du tigre; une face couverte de tumeurs ou des feux de l'insomnie et de la débauche, des onguents, des emplâtres que l'empereur s'applique lui-même, étant son seul médecin; une calvitie qui avait été précoce et qu'avait dû précipiter ce monstrueux genre de vie. Tel était le voluptueux

et galant Tibère! Tel était ce hideux vieillard, sultan qui a devancé certains sultans d'une civilisation plus moderne et qui, dans son harem de Caprée, se livrait à la mollesse et aux tardifs plaisirs, tandis que son grand vizir, Séjan, était maître de Rome, flattant ses passions, ses soupçons, ses instincts sanguinaires.

On se demande, il est vrai, comment cet abandon apparent et cette âcre décrépitude pouvaient le porter à la férocité. La mollesse énervée s'allie-t-elle donc avec le goût du sang? Malheureusement l'histoire ne répond que trop à nos doutes, à différentes époques et par des exemples répétés. Égorger et violer sont deux actes de puissance; détruire, ne pouvant créer, est une satisfaction égale pour les enfants qui manient leurs jouets et pour les tyrans qui se jouent de leur peuple. L'abus des femmes et le mépris des hommes conduisent également à

la cruauté, parce que la cruauté est une excitation du système nerveux, une forme de la satiété du pouvoir, un piment pour les estomacs affadis.

D'ailleurs, pendant les premières années, le sang coulait hors de la vue; Rome était loin, et Séjan veillait. La cruauté avait quelque chose de régulier, d'organisé, de facile et de doux pour le despote. Un ordre partait; il n'y avait plus à s'inquiéter du procès, de la condamnation, de l'exécution : Séjan se chargeait du reste.

Le coup de foudre qui vint tirer Tibère de sa torpeur le replaça en face de la divinité qui avait régné tant d'années sur son âme : la terreur! La lettre d'Antonia, l'arrivée de Pallas, une dissimulation qu'il a fallu soutenir habilement pendant six mois, les appréhensions les plus poignantes, le désir de la ven-

geance le moins avoué, une conspiration perpétuelle, enfouie dans le secret, puis l'éclat, et Macron partant pour Rome, voilà des émotions qui épuisent un vieillard et l'enflamment tour à tour, l'abattent et l'exaspèrent, le tuent ou le rendent furieux. Il faut aussi voir Tibère anxieux, dévoré, suspendu au-dessus de l'abîme, depuis le moment où Macron est allé jouer à Rome sa destinée. Elles ont porté de terribles fruits, ces heures d'attente fiévreuse passées sur le rocher le plus élevé de Caprée et comptées par les pulsations d'un cœur que la peur faisait battre éperdument : — « Macron est-il arrivé à Rome? Que se passe-t-il au sénat?... Et Séjan?... Meurt-il? Triomphe-t-il? Marche-t-il sur Caprée? Les signaux convenus ne s'allument pas de proche en proche sur les collines? Serais-je perdu? La nuit s'écoule; l'aube blanchit l'horizon : point de signal! Le

soleil monte à l'horizon; il redescend; il va se plonger dans les flots : point de signal ! Faut-il fuir? » — Et Tibère regarde à ses pieds, au-dessous de l'escalier à pic, la galère amarrée qui va l'emporter dans quelque partie du monde ignorée pour chercher un refuge. Rhodes apparaît avec toutes ses terreurs rajeunies. De pareilles émotions, qui l'ont surpris au sein d'une vie tranquille, énervé par les plaisirs, ont un contre-coup violent. Même dans sa force, un homme à qui manquent le courage civil et la conviction en sortirait métamorphosé : c'est pour ce lamentable et sale vieillard le signal du déchaînement et de l'éruption des passions les plus noires.

En outre, aussitôt après la nouvelle de la mort de Séjan, arrive la lettre d'Apicata, la femme répudiée de Séjan, qui révèle des crimes ignorés, qui raconte l'empoisonnement de Drusus,

fils de Tibère, par Séjan et par Livilla. Une joie éphémère fait place à une fureur amère. Quoi! lui, le profond, le dissimulé, le clairvoyant Tibère, il a été trompé comme un enfant! Pendant huit ans il a été dupe de cet homme qu'il vient à peine d'égorger! On lui a tué son fils, et il n'a rien soupçonné! A qui se fier désormais? L'univers n'offre que trahisons, complots, ténèbres. Son âme fut en proie dès lors à des soupçons si cuisants et à une rage si atroce, qu'il voulut répandre dans l'univers la terreur qui remplissait son âme. Pendant neuf mois, enfermé dans la *maison de Jupiter*, se comparant au dieu qui pèse dans sa balance la destinée des mortels, il se fit grand justicier; il prit son désir de vengeance pour un besoin de justice. Il étudia la vie, les actes, les paroles des principaux citoyens, les ramifications des familles, leurs liens, leurs intérêts, leur puis-

sance; il se mit à chercher des coupables avec le même zèle qu'un homme de bien investi de ce mandat par la société. Le problème était sans cesse tranché par le glaive et sans cesse renaissant; à mesure qu'une victime tombait, une autre apparaissait. A la passion sanguinaire d'une telle poursuite s'ajoutaient les délations. Le parti d'Agrippine chargeait les partisans de Séjan; les anciens partisans de Séjan espéraient obtenir leur grâce en chargeant le parti d'Agrippine. Ces représailles étaient aggravées par la servilité du sénat et par des condamnations précipitées. Perdu dans ce dédale, enivré et rendu presque fou par la recherche de crimes chimériques, Tibère tuait indistinctement; plus il avançait dans cette voie sanglante, plus il rencontrait d'obscurité, semblable au mineur enfoui dans les profondeurs de la terre, qui sonde en vain avec sa pioche les terrains qui le pressent;

il frappe en avant, à droite, en arrière, il provoque de nouveaux éboulements, il croit avancer vers la lumière, mais les ténèbres sont toujours plus épaisses et l'air va bientôt lui manquer.

Dion Cassius a résumé en quelques pages ces années sanglantes qui sont restées pour la postérité la formule suprême du règne de Tibère. Tous les parents, tous les amis, toutes les créatures de Séjan, sont accusés, condamnés, exilés, tués. Les citoyens qui avaient été poursuivis par lui et absous par le sénat sont repris, sous prétéxte qu'ils n'avaient échappé que par la protection de Séjan. La mort volontaire devient un châtiment trop doux : on bande les plaies des accusés qui se frappent, on les traîne palpitants et presque morts jusqu'à la prison pour les y achever; dès lors leurs testaments sont nuls et leurs biens confisqués. Les prétoriens pillent et incendient au hasard dans Rome, pour témoi-

gner leur repentir et leur fidélité; le peuple massacre et pille pour se venger des amis de Séjan. Le Capitole voit sans cesse des innocents précipités de la roche Tarpéienne. La prison Mamertine regorge : on la vide d'un seul coup, et les gémonies sont empestées par les cadavres en putréfaction que l'on jette dans le Tibre, tandis que les prétoriens montent la garde le long du fleuve, empêchant par leurs menaces de recueillir ces tristes restes et de leur rendre les derniers devoirs. Rome n'est que silence, solitude, terreur. Il ne s'écoule pas un jour sans supplice, dit l'historien, même les jours sacrés, même le premier jour de l'année. Les femmes et les enfants périssent avec les pères. Il est défendu de pleurer son fils sous peine de mort : la mère de Fufius Geminus en fournit la preuve.

Les flatteurs, pendant ce temps, pâles et

livides, chantaient l'âge d'or ramené dans Rome, l'égalité reconquise, la paix rétablie, les citoyens délivrés du ministre oppresseur. Le sénat ne craignait pas de voter l'érection d'une statue de la *Liberté* au milieu du Forum : fiction odieuse et qui donne la mesure de l'avilissement des caractères.

Mais ce qui ne doit pas être une fiction pour Tibère, c'est la vue du sang : car Tibère, aujourd'hui, est bien le Tibère de la légende, le tyran cruel et sans pitié que, dès notre enfance, nous avons appris à maudire. On ne se trompe que de date, car c'est à Caprée seulement que le fils adoptif d'Auguste devient une bête féroce. Il faut que sa cruauté se repaisse, que sa vengeance se satisfasse, que ses yeux boivent le sang. Les barques arrivent chargées d'inculpés et de suspects. Caprée a ses prisons, ses bourreaux et ses savantes tortures; elle a

aussi son Capitole, c'est-à-dire des rochers abrupts le long desquels roulent déchirés ceux qu'achèveront à coups de rame et de croc les marins apostés qui les guettent sur des barques.

Tibère est aussi bon geôlier que Louis XI. Il fait la visite de ces prisons. Il reconnaît parfaitement chaque captif; il sait mesurer les souffrances à ses ressentiments. Quand un prisonnier a pu se donner la mort, Tibère gémit : « Carvilius, s'écrie-t-il, m'est échappé! » Quand les victimes lui demandent en grâce de leur donner le coup suprême : « Pas encore, répond-il, nous ne sommes pas assez amis. » La soif du sang se développe; le besoin des sensations violentes est de plus en plus nécessaire pour secouer la torpeur de ce voluptueux épuisé. Les soupçons s'ajoutent aux crimes, les insomnies aux craintes du jour, la terreur aux désirs de ven-

geance. Il consulte sans cesse les astres et les présages : tous ceux qui paraissent destinés à un sort trop brillant sont d'avance condamnés. Sa famille, ses amis, sont plus exposés que tous les autres. Néron, son neveu, exilé dans l'île Pontia, est forcé de se donner la mort; Drusus, son neveu, meurt de faim dans les caves du Palatin. Déjà il ne reste plus que trois ou quatre membres du conseil privé, c'est-à-dire des vingt sénateurs qu'il avait lui-même choisis pour leur fidélité et qu'il frappe au moindre soupçon. Bien plus, il fait tuer les deux compagnons de sa jeunesse, qui l'avaient suivi à Rhodes pendant son exil de huit ans, sur le mont Esquilin pendant la disgrâce d'Auguste, à Caprée depuis trois ans, qui avaient partagé sa bonne comme sa mauvaise fortune : ils s'appelaient Vascularius Atticus et Julius Marinus.

En un mot, il arrive à cet état qu'on ap-

pelle la frénésie. Il a des tressaillements qui appartiennent moins à l'homme qu'à la bête fauve; seulement les bêtes fauves sont mieux averties par leur instinct qu'un tyran par ses nerfs irrités. Ainsi l'orage le fait trembler : dès que les nuages s'amoncellent, il se couvre d'une couronne de lauriers, parce que le laurier écarte la foudre. Ainsi, voyant paraître à l'improviste devant lui un Rhodien dont il avait été l'hôte, il le fait arrêter, torturer sans raison, puis tuer, pour effacer la trace d'une erreur trop tard reconnue. Ainsi, il fait saisir un pêcheur qui vient d'escalader les rochers pour lui offrir un énorme poisson; il a eu peur, mais il se venge en faisant frotter le visage du flatteur trop zélé avec son poisson, et quand ce vrai Napolitain se rajuste en se félicitant de n'avoir pas apporté en outre une grosse langouste qu'il a dans sa barque,

Tibère envoie chercher la langouste pour lui déchirer la face avec la carapace. — Que dire encore? Si sa litière est arrêtée dans des buissons, il se précipite, terrasse le centurion prétorien qui éclaire sa promenade, et le laisse pour mort.

De tels actes sont d'un furieux; on ne peut se dissimuler qu'un tel état est un trouble perpétuel d'esprit, traversé par des accès de folie. Tibère, du reste, avait eu comme un pressentiment de cette maladie mentale, qui n'est que l'effet de l'intempérance et d'une volonté sans frein. Lorsque le sénat avait voulu lui décerner le titre de « père de la patrie » (quel nom! quel sénat!), Tibère leur répondit : « Je serai toujours semblable à moi-même et je ne changerai point de caractère tant que ma raison sera saine; mais prenez garde de vous enchaîner par les actes d'un

homme qu'un accident pourrait altérer. » Or, cet accident est venu, cette altération s'est produite, ce trouble de la raison qu'il avait pressenti dans les années meilleures s'est réalisé. Car l'habitude de la débauche, le goût du sang, la férocité subite et instinctive à la vue d'un obstacle, d'un objet indifférent, d'un homme inoffensif qui surgit devant vous, c'est la folie, c'est la pire des folies : la frénésie!

Il est si vrai qu'il a perdu tout gouvernement de lui-même, tout empire sur sa volonté, tout souvenir des qualités de sa jeunesse et des devoirs de sa maturité, qu'il devient incapable d'application. Ce bon général, cet administrateur exact, ce laborieux surveillant d'un réseau de fonctionnaires qui s'étend sur l'univers connu, il est livré à la paresse; il renonce à la gestion des affaires; il n'a plus même l'apti-

tude machinale au travail matériel que fait contracter l'habitude. Tacite le peint dans ses dernières années : « *Incertus animi, fesso corpore*, l'âme indécise, le corps fatigué. » En effet, les sénateurs meurent, Tibère ne les remplace pas ; les chevaliers meurent, Tibère ne les remplace pas ; les tribuns militaires meurent, et il laisse les légions sans chefs ; les gouverneurs de province reviennent, et il laisse certaines provinces sans gouverneurs ; ou bien, s'il les nomme, il les fait venir auprès de lui et les retient jusqu'à l'expiration de leur mandat, tandis que des lieutenants obscurs administrent à leur place. L'Espagne et la Syrie restèrent plusieurs années de suite sans gouverneurs. En même temps les barbares insultent les frontières ; l'Arménie est ravagée par les Parthes, la Mésie par les Daces et les Sarmates ; la Gaule est livrée aux incursions des

Germains. Suétone dit formellement que l'incurie de Tibère était devenue si profonde, qu'il n'avait plus souci ni de l'honneur ni des dangers du peuple romain[1].

En même temps il se sentait haï de tout le monde; la haine croissait et donnait du courage à ceux qui allaient mourir. Les condamnés marchaient au supplice en l'insultant. On composait des libelles, qui ne circulaient plus seulement dans Rome, mais qu'on faisait parvenir jusqu'à Tibère. Il en trouvait dans l'orchestre quand il allait au théâtre de Caprée, de Naples ou d'Atella. Les barbares l'insultaient par ambassadeurs; les affronts lui arrivaient des frontières les plus éloignées. Il reçut une lettre du roi des Parthes, Artaban, qui acheva de l'exaspérer. Artaban lui reprochait ses débau-

1. Reipublicæ curam usque adeo abjecit... magno dedecore imperii, nec minori discrimine. (*Vie de Tibère*, 41.)

ches, sa lâcheté, ses crimes, ses parricides ; il lui rappelait qu'il était l'objet de l'exécration des Romains, l'engageait à se faire justice en mettant un terme, par une mort volontaire, aux maux de l'empire et à la haine de tous les citoyens.

En même temps qu'il se sentait haï, il haïssait l'humanité. Il répétait souvent un vers grec qui signifiait :

Puisse, après moi, la terre être embrasée !

Ceux des membres de sa famille qui subsistaient étaient pour lui un spectacle odieux, où il cherchait la férocité naissante et ce que l'humanité a de plus laid. Un jour il fait approcher de lui son petit-fils Tiberius Gemellus, trop jeune pour régner, et il l'embrasse devant Caligula, son successeur désigné. Il guette et surprend dans l'œil de Caligula je ne sais quel

éclair farouche, et lui dit froidement : « Tu le tueras, mais un autre te tuera ! » résumant ainsi toute la philosophie de l'histoire de cette époque, et donnant le dernier mot de l'empire.

Inhumain, misanthrope, il ne se hait pas moins lui-même ; il ne peut se contempler sans dégoût. Le remords, qu'on croit n'appartenir qu'aux consciences délicates, n'épargne pas les plus illustres scélérats ; il prend une autre forme et se déguise sous la violence : le supplice n'en est que plus cruel. Tacite applique à Tibère cette réflexion empruntée à un ancien sage : « Si l'on ouvrait le cœur d'un tyran, on le verrait transpercé et ulcéré. Autant un corps est déchiré par les coups du fouet, autant une âme est déchirée par la cruauté, la débauche, l'injustice ! » Du reste, messieurs, voulez-vous l'aveu de Tibère lui-même?

Nous possédons le début d'une lettre qu'il écrivait au sénat et que voici :

« Que vous écrirai-je, Pères Conscrits? Comment écrirai-je? Ou plutôt que ne vous écrirai-je pas, dans ces circonstances? Si je le sais, que les dieux et les déesses m'envoient une mort plus cruelle que celle qui me dévore tous les jours! »

O vérité magnifique et consolante! O confession pleine de sincérité! O morale vengée! O triomphe des honnêtes gens! Rome est sous les pieds de Tibère, mais, de son propre aveu, Tibère est le plus misérable des Romains! Il est la terreur du genre humain, mais personne, dans tout l'empire, n'est plus digne à la fois de mépris et de pitié!

Cette Rome, qu'il déteste, qu'il décime, qu'il redoute, il s'en est rapproché, au moment des représailles les plus actives contre le parti de

Séjan. Le grand justicier de Caprée, voulant presser le zèle des consuls, les arrêts du sénat, le glaive de Macron et des bourreaux, avait pris terre en Campanie et s'était avancé sur Rome, sans faire plus d'une ou deux journées de marche; ces démonstrations avaient suffi.

En outre, je ne sais quel mouvement secret le poussa deux fois vers la ville éternelle, avec le désir d'y entrer. La première fois, il monta sur une galère, franchit l'embouchure du Tibre à Ostie, puis, remontant les bords du fleuve, pleins d'émotions graves et tranquilles pour les voyageurs heureux ou pour les consciences honnêtes, il arriva au pied du Janicule. Je vous ai décrit jadis l'immense naumachie qu'Auguste avait fait creuser pour recevoir les eaux et montrer au peuple le spectacle d'un gigantesque combat naval, où 30,000 prisonniers de guerre, répartis sur deux flottes, s'étaient égorgés. Plus tard,

Auguste avait converti cet espace en jardins, faciles à arroser, qu'on appelait les Jardins des Césars. Ils étaient dans le voisinage du palais actuel du Vatican. Tibère descendit, passa quelques heures dans ces jardins, remonta sur sa galère et retourna à Caprée. Il ne vit personne, personne ne l'avait vu, car il avait eu soin de faire échelonner sur l'une et l'autre rive du Tibre des prétoriens qui écartaient à coups de pique les curieux ou les passants.

La seconde fois (c'était peu de temps avant sa mort), il vint par terre, suivit la voie Appienne et arriva jusqu'au septième mille de Rome. Il s'arrêta sur ce magnifique plateau d'où le regard embrasse un des spectacles les plus tranquilles et les plus majestueux du monde: la plaine de Rome. Il vit les murs de Servius Tullius, les temples avec leurs frontons et leurs couleurs éclatantes, le Capitole et ses créneaux,

tant de monuments magnifiques entassés sur les sept collines, le temple d'Apollon Palatin, qui lui indiquait la maison d'Auguste et sa propre maison. A peine eut-il contemplé la capitale du monde sans mot dire, que Tibère retourna sur ses pas, comme chassé par une force invincible. Ainsi cette ville, qu'il avait remplie de douleurs et de crimes, mettait en fuite, par sa seule vue, le lâche qui toute sa vie avait fui devant ceux qu'il redoutait, devant Auguste, devant Livie, devant Séjan, jusqu'à ce qu'il se confinât dans un antre comme une bête fauve! Il eut peur, car un voile de sang et de deuil s'élevait entre lui et la ville éternelle; il crut entendre le bruit des chaînes et le concert des malédictions que le vent apportait jusqu'à lui; les Furies vengeresses torturaient son propre cœur, tandis que dans l'air lui apparaissait le spectre de la Patrie ensan-

glantée, se dressant pour confondre son bourreau.

L'âme troublée à jamais, Tibère veut regagner son repaire de Caprée : il n'y parviendra pas ; la mort l'attend au cap Misène, dans la villa de Lucullus. Le préfet du prétoire Macron et Caligula sont avec lui ; ils hâteront ses derniers moments ; impatients d'en finir avec ce hideux moribond, ils l'étoufferont sous ses couvertures.

Mort digne de Tibère, messieurs, digne d'un frénétique ! On prétend que, dans des temps plus rapprochés de nous, une coutume barbare condamnait tout homme atteint d'hydrophobie à voir abréger violemment son agonie quand les accès de rage éclataient. L'étouffer sous un matelas était chose permise : c'était un acte pieux que la famille croyait accomplir. Or Tibère est mort comme s'il avait été mordu par un chien enragé ; il a été étouffé par les siens, qui redou-

taient sa terrible maladie. Cela était naturel, logique, car il avait contracté la rage la plus noire. Dans ses veines coulait le venin le plus terrible : la satiété et l'infatuation du pouvoir. Tout désirer avec des moyens chétifs, tout régler avec une raison étroite et aveuglée, s'égaler à Dieu avec des organes impuissants et une matière fragile, c'est le chemin assuré de la folie. La mesure, la stabilité, les limites posées par la justice, sont les bases de toute société. Il n'y a plus d'équilibre pour une société si l'individu est sans frein ; il n'y a plus de vertu pour l'individu si la société est sur lui sans puissance. Nous parlions d'une affreuse maladie : laissez-moi emprunter encore une comparaison familière à la médecine pour rendre mon idée plus sensible. Lorsqu'un médecin applique des ventouses, c'est-à-dire lorsqu'il retire à quelque partie du corps la pression de l'air, aussitôt

cette partie se tuméfie et s'emplit de pus. De même, l'âme à laquelle on retire l'atmosphère de l'opinion publique et la pression des lois s'enfle, se remplit d'orgueil, d'amertume, d'insolence, jusqu'à ce que l'abcès se forme et éclate.

Ne cherchez dans Tibère, comme on le fait quelquefois, ni un Louis XI, car Louis XI voulait l'unité de la France et l'affranchissement de la royauté, ni un Louis XV, car Louis XV était un voluptueux débonnaire. Cherchez-y plutôt, et ce sera un éternel enseignement, cherchez-y la plus mémorable victime du pouvoir absolu. Tibère n'était point un monstre : Tibère était un homme comme nous, mieux doué que nous. Ce descendant des illustres Claudius, s'il avait vécu dans un temps régulier et dans un pays libre, aurait été contenu et par conséquent fort, utile et par conséquent heureux ; il aurait laissé peut-être

une gloire pure, comme la plupart de ses aïeux. Mais il est né et il a grandi dans un milieu malsain ; entouré de détestables exemples, soumis à la contagion de la toute-puissance, il a connu tous les appétits, toutes les illégalités, toutes les passions; il a passé par la bassesse, la peur, le désespoir, la servitude volontaire, l'èxil, avant qu'un brusque retour de fortune le jetât sur le trône, avili et énervé, au milieu des dangers, des trahisons, des flatteries, des soupçons. De sorte qu'il a subi, pendant près d'un demi-siècle, une démoralisation lente qui l'a dégradé, ravalé au-dessous de la bête, conduit à la rage et à la frénésie. Le tyran justement exécré commence et finit à Caprée.

Tibère est donc, messieurs, une démonstration éloquente et formidable des périls du despotisme, pour les souverains aussi bien que pour les peuples; car les peuples n'ont pas le

droit de demander à un prince d'être bon quand les institutions qui les régissent sont mauvaises. La fatalité qui pèse sur les héros de la tragédie grecque antique a pesé tous les jours plus lourdement sur Tibère : cette fatalité, c'est *l'héritage d'Auguste !*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7 [394]



